ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

VOLUME VIII

ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

VOLUME VIII



GABRIEL BEAUCHESNE, ÉDITEUR
A PARIS, RUE DE RENNES, 117.

ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

VOLUME VIII

CAHIER I

J. DE LA VAISSIÈRE, S. J.

LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE DE FREUD

ÉTUDE DE PSYCHOLOGIE POSITIVE



GABRIEL BEAUCHESNE, ÉDITEUR
A PARIS, RUE DE RENNES, 117
MCMXXX

PRÉFACE

Avec Th. Ribot on peut définir la *psychanalyse* en un sens très large : « Un procédé qui a pour but de plonger dans l'inconscient et d'en ramener des morceaux dans le jour de la conscience »[1]. En tant qu'elle désigne le *système de* FREUD, elle est encore, comme il l'a exposé lui-même, une thérapeutique des maladies nerveuses et, toujours en partant de l'analyse de l'inconscient, un système de vues sur l'univers. Il s'agit donc de scruter les plus intimes secrets de l'âme, non dans le but exclusif de guérir, mais aussi pour atteindre par eux les plus hautes manifestations humaines dans l'histoire, l'art, la littérature, la religion elle-même, recherche féconde en résultats pour la caractérologie, la science sociale, la pédagogie, en général pour toute science où intervient la conduite humaine. Freud prétend d'ailleurs que les études de ce genre ne doivent se nommer « psychanalyse »[2] que si elles admettent certaines idées sur la nature de l'inconscient; lorsque plusieurs de ses disciples les plus éminents, comme Adler et Jung, le quittèrent pour suivre des vues plus personnelles, il obtint que leur doctrine ne fut pas étiquetée « psychanalyse »[3]. De telles réglementations de langage par autorité risquent fort de ne pas avoir d'efficacité durable, et de fait, d'ores et déjà, bien des revues, bien des livres, se dénomment psychanalytiques, qui délaissent en des points essentiels la doctrine du maître.

Freud! Peu de savants ont suscité à la fois enthousiasmes

1. b 158, p. 144 (Cf. p. XI « Indications bibliographiques »). — 2. F 34, Art. *Psychoanalyse.* — 39. F 39, 83.

plus ardents, oppositions plus acharnées. Si telle fut sans doute la destinée de maint chef d'école, le cas du grand psychanalyste offre toutefois des caractéristiques très spéciales. Dans la critique, la louange dithyrambique et la haine passionnée trouvent leur raison d'être, lorsque les juges sont intéressés à la destinée d'un système, parce qu'il est leur, ou au contraire parce qu'il est nettement à l'opposé de leurs doctrines; la situation se montre bien autre. Mettons à part quelques disciples exaltés, pour qui c'est trop peu d'égaler Freud à Newton ou à Darwin, la plupart des critiques sont des médecins et des psychologues, dont le but n'était pas de déterminer avec ou contre lui les moteurs de l'activité humaine, ils jugent du dehors et dès lors ne semble-t-il pas qu'ils vont signaler points forts ou faibles, conséquences heureuses ou fâcheuses, avec la sereine placidité des hommes de science? Il n'en est rien : en parcourant la littérature relative au freudisme, on entend se heurter dans un tumulte discordant la raillerie, l'injure, la répulsion d'une part, et de l'autre de magnifiques éloges, des admirations marquées d'estime et presque de respectueuse vénération.

Écoutons par exemple un des princes de la biologie française, Y. Delage, habitué par profession à mesurer ses paroles : « Freud restera le type d'un esprit faux qui, asservi à des conceptions systématiques, s'est laissé entraîner à attribuer un caractère universel à un facteur qui ne s'applique qu'à des cas particuliers, ce qui l'a conduit à torturer les faits et les explications, pour les faire cadrer avec son idée préconçue : il a attribué à la mentalité humaine une déformation tératologique dont il était la principale victime »[1]. Et ailleurs : « La psychanalyse est une psychose. Définie dans ses termes les plus généraux, la psychanalyse est une affection par suite de laquelle les infortunés, qui en sont atteints, deviennent incapables d'accepter pour tels qu'ils sont les gestes les plus insignifiants, les paroles les plus banales des personnes qu'ils fréquentent : à tout il faut trouver un sens profondément caché »[2]. Plus fort encore : « Les psychanalystes n'auraient-ils pas pour but secret de donner satisfaction à leur érotomanie »[3]? Et Y. Delage est

1. b 349, p. 533. — 2. b 60, p. 28. — 3. b 60, p. 33.

bien convaincu : il conseille d'aller aux sources, de lire les ouvrages de Freud pour constater : « qu'il n'a pas dépassé les bornes d'une juste critique »[1].

Ces violences écrites en 1916 trouveraient peut-être quelqu'explication dans une ignorance au moins partielle de la question : à cette époque la psychanalyse était bien peu connue en France. Mais, même en ces dernières années, il n'est pas rare de trouver des appréciations aussi vives en des revues de haute tenue, sous la plume de psychologues distingués. On y lira que Freud est un homme à idée fixe, antiscientifique, ennemi du bon sens, dont les disciples sont atteints de contagion mentale; son système est de pure mode, une ineptie où tout est sans consistance et se réduit à une thérapeutique pleine d'inconvénients.

Mettons en regard quelques appréciations de psychologues éminents pris à dessein dans des nations différentes; l'embarras n'est que de choisir.

Un des principaux pionniers de la psychologie expérimentale aux État-Unis, très particulièrement informé du mouvement psychanalytique, G. Stanley Hall, tout en rejetant plusieurs dogmes fondamentaux du système[2], proclame hautement que la naissance du freudisme marque la date importante dans l'histoire de la psychologie : « Aucun autre n'a fait autant que Freud pour vulgariser la science psychologique et la faire accueillir par les intellectuels de toute nuance et de toute valeur..... Il n'est pas invraisemblable de soutenir qu'après Copernic et Darwin, Freud a fait faire à la culture humaine un troisième pas décisif »[3].

Voici maintenant l'avis du positiviste italien E. Morselli, bien connu pour l'indépendance de ses jugements. Lui non plus n'est pas un aveugle partisan du système ; loin de là : il en aborda l'étude dans une attitude critique, sans enthousiasme, ni de parti pris[4], et le résultat fut une opposition déclarée, comme en témoignent ses deux substantiels volumes sur la question. Pourtant que de sympathie et presque de respect dans sa contradiction : « L'évolution de la psychanalyse depuis trente ans constitue un des mouvements les plus puissants et

1. b 60, p. 41. — 2. b 76, pp. 410, 411. — 3. b 76. pp. 409, 411, 413. — 4. b 129, p. 21.

les plus étendus que connaisse l'histoire de la pensée humaine... Si son examen me conduit à la critiquer et à la condamner, cela ne diminue en rien la déférence que je dois à un savant dont l'initiative a été aussi gigantesque et dont l'influence a eu pareille portée »[1].

En ce qui concerne la France, il suffit de signaler l'attitude sympathique d'H. Bergson dans son étude sur le *Rêve*[2] et de remarquer que, deux ans déjà avant le réquisitoire de Delage, celui qu'on reconnaît comme l'initiateur des études de psychologie positive en notre pays, T. Ribot, confesse devoir à Freud son idée d'interpréter en activité motrice la trame de la vie psychique : « J'ai proposé une hypothèse qui me paraît ressortir des explorations dues à des auteurs nombreux et bien connus, dans le monde souterrain de l'esprit, notamment aux études récentes désignées depuis Freud, sous le nom de psychanalyse »[3]. Il ne s'agit plus d'un fou ou d'un érotomane, et certes on ne remarque pourtant pas l'emprise de la personnalité de Freud sur Bergson ni sur Ribot.

Un désaccord aussi total sur une même question entre des juges compétents et désintéressés n'est pas sans causer une pénible impression, mais quelle utile leçon pour qui veut se faire une opinion en la matière! Si de tels critiques divergent ainsi du tout au tout dans l'appréciation d'un système, c'est d'abord qu'ils ne l'ont pas envisagé du même point de vue. L'esprit scientifique de notre grand biologiste aura été vivement choqué par certaines explications où les faits semblent torturés à plaisir; des psychologues tels que Hall, Morselli, Ribot, ont été conquis par la fécondité de certains aperçus généraux et se sont réjouis de l'impulsion nouvelle donnée très opportunément à une science qu'ils aimaient. C'est une chose d'examiner un à un les pas d'un boiteux et de constater qu'ils sont fautifs, c'en est une autre de déclarer que la direction de sa marche ne va pas vers un but. Un des plus fervents disciples de Freud, E. Jones[4], faisait remarquer à la Société psychanalytique française que des sections transversales ne font pas connaître la moelle épinière, si l'on n'observe simultanément les fibres ner-

1. b 129, pp. 2, 9. — 2. *Energie spirituelle*, Paris, Alcan, 2e éd., 1919, p. 114. — 3. *La vie inconsciente et le mouvement*, Paris, Alcan, 3e éd., 1919, p. III. — 4. Président de la Société psychanalytique de Londres.

veuses dans leur sens longitudinal[1] : indication à ne pas perdre de vue lorsqu'il s'agit d'une théorie embrassant l'activité psychique dans son ensemble; les détails individuels doivent être vus dans le tout, puisqu'ils sont donnés pour celui-ci, non pour eux-mêmes seulement.

De plus nous sommes sur un terrain où il n'est pas loisible de tracer une délimitation nette entre le fait brut et le fait scientifique, comme on y parvient si utilement dans d'autres branches du savoir. En psychanalyse il ne s'agit ni de physique, ni de physiologie, mais bien de vie psychologique vécue, du moteur de cette vie, de l'évolution vitale de ce moteur lui-même. Idées et images, vouloirs et instincts, affectivité, sentiments, motricité, tout joue simultanément dans la plus minime des pulsations; chacune d'elles en effet est actionnée par de multiples rouages qui se commandent les uns les autres. De ce que le mécanisme de l'un d'eux soit mal compris, il ne suit pas forcément que l'explication donnée ne jette aucune lumière sur le reste du mécanisme psychique. La conclusion d'un article écrit en 1917 est toujours à tenir : « Pour longtemps *distingue frequenter* doit être la devise de quiconque veut s'occuper de psychanalyse sans fanatisme et en dehors des préjugés »[2].

Enfin et surtout, le système de Freud a cette particularité que, tout en présentant des vues théoriques, il n'est pas sans entamer la sentimentalité de ceux à qui il est exposé; dès lors facilement, dans la critique, la logique affective avec sa partialité se fait une place au tribunal de la raison.

Un simple coup d'œil sur les indications bibliographiques de la fin du volume suffira à montrer que la thérapeutique n'est plus l'unique souci de la psychanalyse. Le programme de l'Institut psychanalytique de Berlin pour l'année 1929 indique bien des sujets en dehors de toute orientation médicale : Esquisse de la psychologie normale selon les doctrines psychanalytiques; Introduction à la psychologie psychanalytique des religions; Aux confins de la psychanalyse et de la philosophie; Applications de la psychanalyse à la littérature et à l'art; L'art primitif des indiens du Nord-Ouest; Entre-

1. b 90, p. 325. — 2. b 7, p. 128.

tiens psychanalytiques sur les questions de pédagogie pratique, etc.[1].

Le but de la présente étude n'est pas d'examiner la valeur médicale de la psychanalyse, mais la portée de ses théories au point de vue psychologique. Ce ne sera pas s'écarter de la pensée actuelle de Freud lui-même. Il écrivait en 1925 : « Nous ne trouvons pas du tout désirable que la psychanalyse soit engloutie par la médecine, qu'elle trouve son dernier gîte dans les traités de psychiâtrie, au chapitre « thérapeutique »... Elle mérite un meilleur sort... En tant que *psychologie des profondeurs, doctrine de l'inconscient psychique,* elle peut devenir indispensable à toutes les sciences traitant de la genèse des civilisations humaines et des grandes institutions telles qu'art, religion, ordre social »[2]. Plus nettement encore : « La psychanalyse n'est plus une science accessoire de la psychopathologie, elle est bien plutôt la base d'une science psychologique nouvelle et plus profonde qui devient indispensable pour comprendre aussi le normal... La voie du large avec le droit à l'intérêt universel lui est ouverte »[3].

1. R. fr. Psan., 1928, n° 2, p. 341. — 2. F 40, p. 235. — 3. F 39, p. 73.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Les principaux ouvrages de Freud et les grands périodiques psychanalytiques sont indiqués au début du traité. Une bibliographie relative aux autres travaux sur la psychanalyse est placée à la fin du volume; elle est précédée de la liste des abréviations usitées pour les revues citées non psychanalytiques.

Cette bibliographie est loin d'être complète; l'*Index analyticus,* publié par J. Rickman (Hogarth Press, Londres) a 4.739 références pour la seule période 1893-1926. Les références de notre travail sont pour la plupart antérieures au début de 1930.

A noter également que, vu la nature du système de Freud, les sujets traités dans les ouvrages des différentes sections de la bibliographie se compénètrent plus ou moins.

Les références relatives aux œuvres de Freud sont désignées par la lettre F suivie du chiffre correspondant de la liste initiale; celles relatives à la liste finale sont désignées par la lettre b suivie du chiffre correspondant. Les références aux ouvrages en langues étrangères, qui portent l'indication d'une traduction française, renvoient aux pages de celle-ci.

I. Principaux ouvrages de Freud.

1893. 1. *Ueber den psychischen Mechanismus hysterischer Phänomene.* (En collaboration avec J. Breuer. F 10, II, pp. 14-29.)
1895. 2. *Studien über Hysterie.* (En collab. avec J. Breuer. Tr. fr. en préparation.)
1895. 3. *L'hérédité et l'étiologie des névroses,* F 10, IX, pp. 133-146. (En français.)
1898. 4. *Du mécanisme psychologique de la tendance à l'oubli,* « Monat schrift für Psychiatrie und Neurologie ».
1900. 5. *Die Traumdeutung.*

La science des rêves, tr. fr. I. Meyerson (sur la 7e éd. all. 1922), Alcan, 641 p.

1901. 6. *Der Traum.*

Le rêve et son interprétation, tr. fr. H. Legros (sur la 3e éd. all. 1922), Gallimard, 171 p.

1904. 7. *Zur Psychopathologie des Alltagslebens.*

La psychopathologie de la vie quotidienne, tr. fr. S. Jankélévitch, Payot, 321 p.

1905. 8. *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie.*

Trois essais sur la théorie de la sexualité, tr. fr. E. Reverchon (sur la 5e éd. all.), Gallimard, 189 p.

9. *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten.*

L'esprit et ses rapports avec l'inconscient, tr. fr. M. Nathan et M. Bonaparte, Gallimard.

1906. 10. *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre*, 1te Folge, Vienne, Deuticke. (14 opuscules publiés entre 1893 et 1906.)

1908. 11. *Der Wahn und die Träume in Jensen's Gravida.*

Le délire et les rêves dans la Gravida de Jensen, tr. fr. M. Nathan et M. Bonaparte.

1909. 12. *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre*, 2te Folge, Vienne, Deuticke. (10 opuscules publiés entre 1906 et 1909, entre autres : VII. Die sexuelle Aufklärung des Kindes, IX. Die kulturelle Sexualmoral und die Nervosität, X. Der Dichter und das Phantasieren.)

13. *Fragment d'une analyse d'hystérie* (en all. dans F12, I), tr. fr. M. Bonaparte et R. Lœwenstein, R. fr. Psan. 1928, n° 1, pp. 1-112.

1910. 14. *Ueber Psychoanalyse fünf Vorlesungen* (données en 1909 à Clark University.)

Cinq leçons sur la psychanalyse, tr. fr. Y. Le Lay, Payot, pp. 47-143.

15. *Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci.*

Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, tr. fr. M. Bonaparte (sur la 3e éd. all.), Gallimard, 216 p.

1911. 16. *Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens*, F 21, V, pp. 271-279.

1913. 17. *Das Interesse an der Psychoanalyse.* I. Das psychologische Interesse. II. Das Interesse für die nicht psychologischen Wissenschaften. Sc. XIV.

L'intérêt de la psycho-analyse. I. Son intérêt pour la psychologie. II. Son intérêt pour les sciences non psychologiques, tr. fr. M. W. Horn, Sc. XIV Supplément, pp. 157-167, 236-251.

18. *Courte introduction au livre de O. Pfister*, b 145.

19. *Totem und Tabu.*

Totem et Tabou, tr. fr. S. Jankélévitch, Payot, 223 p.

20. *Das Motiv der Kätschenwahl*, F 28 XXVII.

Le thème des trois coffrets, tr. fr. E. Marty, R. fr. Psan., 1927, n° 3, pp. 549-561.

21. *Sammlung kleiner Schriften*, 3te Folge, Vienne, Deuticke (10 opuscules). I. Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans, tr. fr. R. fr. Psan., 1928, pp. 411-540.

21 *bis*. *La prédisposition à la névrose obsessionnelle*, Im. Tr. fr. Pichon et Hœsli, R. fr. Psan., 1929, n° 3, pp. 437-447.

1914. 22. *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung*, F 28.

Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique, tr. fr. S. Jankélévitch, dans « Essais de psychanalyse », Payot, pp. 265-320.
23. *Le Moïse de Michel-Ange* (Im. févr.), tr. fr. E. Marty, R. fr. Psan., 1927, nº 1, pp. 120-148.
1915. 24. *Das Unbewusste*, F 28, XVIII, pp. 294-338.
1916. 25. *Zeitgemäss über Krieg und Tod.*
Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort, tr. fr. S. Jankélévitch, dans « Essais de psychanalyse », Payot, pp. 231-264.
26. *Metapsychologische Ergänzung zur Traumlehre*, F 33, XIX, pp. 339-356.
1918. 27. *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse.*
Introduction à la psychanalyse, tr. fr. S. Jankélévitch, Payot, 484 p.
28. *Sammlung kleiner Schriften*, 4te Folge, Int. psan. Verl. (31 opuscules.)
1919. 29. *Zur Psychoanalyse der Kriegsneurosen*, Int. psan. Verl.
1920. 30. *Jenseits des Lustprinzips.*
Au delà du principe du plaisir, tr. fr. S. Jankélévitch, dans « Essais de psychanalyse », Payot, pp. 1-81.
31. *One of the difficulties of psycho-analysis*, Int. J. Psan., 1920, nº 1.
1921. 32. *Massenpsychologie und Ich-Analyse.*
Psychologie collective et analyse du moi, tr. fr. S. Jankélévitch, dans « Essais de psychanalyse », Payot, pp. 83-171.
1922. 33. *Sammlung kleiner Schriften*, 5te Folge, Int. psan. Verl. (6 opuscules).
1923. 34. Art. « *Libido-Theorie* » et « *Psychoanalyse* », « Handwörterbuch der Sexualwissenschaft », pp. 426-427, 610-616.
35. *Das Ich und das Es.*
Le moi et le soi, tr. fr. S. Jankélévitch, dans « Essais de psychanalyse », Payot, pp. 175-230.
36. *Une névrose démoniaque au* XVIIe *s.* (Im. IX, Heft, 1), tr. fr. E. Marty, R. fr. Psan., 1927, nº 2, 337-369.
37. *Sur les transformations des pulsions dans l'érotisme anal.* Tr. E. Pichon et H. Hœsli. R. fr. Psan., 1928, nº 4, pp. 610-616.
1924. 38. *Le problème économique du masochisme.* Tr. E. Pichon et F. Hœsli. R. fr. Psan., 1928, nº 2, pp. 211-223.
1925. 39. *Autobiographie* dans « Die Medizin der Gegenwart in Selbstdarstellungen », t. 4, pp. 1-51, Leipzig, Meiner.
Ma vie et la psychanalyse. Tr. M. Bonaparte, Gallimard, pp. 9-115.
1926. 40. *Die Frage der Laienanalyse.*
Psychanalyse et médecine. Tr. M. Bonaparte, F 39, pp. 117-239.
. *Die Zukunft einer Illusion.* Int. Psan. Verl.
etichismus. Int. Z. Psan., nº 4.
1928. 43. *L'humour.* Imago heft., 1.
44. *Une expérience religieuse.* Im. heft., 1.

II. Périodiques et collections psychanalytiques.

Alm. = *Almanach des internat. psychoanalytisch. Verlages.* (Depuis 1927.)

Arb. ärzt. Psan. = *Arbeiten zur ärztlichen Psychoanalyse.* Int. psan. Verl.

Ar. di Psan. = *Archivio generale di neurologia, psichiatria e psicanalisi.* (Levi-Bianchini, de Sanctis, Mingazzini. Depuis 1920.) Teramo.

Ar. of Psan. = *Archives of psychoanalysis.* (Pierce, Clark. Quaterly.) New-York.

Bu. Psg. PsT. = *Bulletin de la Société internationale de psychagogie et psychothérapie* (Baudouin. Depuis 1927). Genève.

Ev. ps. = *L'évolution psychiatrique* (Hesnard, Laforgue. Recueil de travaux français sur la psychanalyse et la psychologie clinique. Depuis avril 1925.) Payot.

Gr-Fr. Nerv. SL. = *Grenzfragen des Nerven-und Seelenlebens.* (Loewenfeld). Wiesbaden, Bergmann.

Im. = *Imago*, Zeitschrift für die Anwendung de Psychoanalyse auf die Geisteswissenschaften. (Depuis 1912; repris en 1919 par Rank et Sachs.) Int. psan. Verl.

Int. J. Psan. = *International Journal of psychoanalysis.* (Jones. Depuis 1920.) Londres.

Int. psan. Bib. = Internationale psychoanalytische Bibliothek. Int. psan. Verl.

Int. psan. Lib. = International psychoanalytical Library. Londres.

Int. psan. Verl. = Internationaler psychoanalytische Verlag. Vienne, Zurich, Leipzig.

Int. Z. ärzt. Psan. = *Internationale Zeitschrift für ärztliche Psychoanalyse* (Freud. Fondé en 1913, réuni depuis le tome VI à Int. Z. Psan.).

Int. Z. IPs. = *Internationale Zeitschrift für Individualpsychologie* (Adler. Depuis 1922). Leipzig, Hirzel.

Int. Z. Psan. = *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse.* (Freud. Organe officiel de l'association psychanalytique internationale.) Int. psan. Verl.

Jhrb. Psan. = *Jahrbuch der Psychoanalyse.* (Abraham, Hitschmann. A remplacé en 1914 Jhrb. psan. Frsch.).

Jhrb. psan. Frsch. = *Jahrburh für psychoanalytischen Forschungen.* (Bleuler, Freud, Jung. De 1909 à 1914.)

Med. MnS. SK. = *Medizinische Monatschrift für Seelenkunde.* (Stekel. A remplacé Z. Psan. PsT.)

Nerv. ment Dis. = Nervous and mental disease publishing C°, Washington.

Psan. R. = *The psychoanalytic Review.* (White, Jelliffe. Depuis 1913. Quaterly.) Washington.

Psyche = *Psyche*, a quaterly review of psychology in relation to education, psychoanalysis, etc. (Ogden). Londres, Kegan.

Ps. Er. = *Psyche and Eros* (Tannenbaum. Depuis 1919). New-York.

R. fr. Psan. = *Revue française de psychanalyse* (Sous le patronage de Freud. Hesnard, Laforgue, Odier, Pichon, de Saussure, M. Bonaparte princesse G. de Grèce. Organe de la Soc. Psan. de Paris et des psychanalystes de langue française. Bimensuelle. Depuis 1927). Doin.

R. Ps. c. = *Revue de psychologie concrète.* (Politzer. La revue comprend explicitement dans son programme l'étude du mouvement psychanalytique. Depuis 1929.) Les revues.

Schr. ang. SK. = *Schriften zur angewandten Seelenkunde.* (Freud. Depuis 1907.) Int. psan. Verl.

Schr. SK. Erz. = *Schriften zur Seelenkunde und Erziehung.* (Pfister.) Berne.

ZBL. Psan. = *Zentralblatt für Psychoanalyse.* (Freud, Adler, Stekel jusqu'en 1913. Stekel jusqu'en 1914.)

Z. Psan. Pd. = *Zeitschrift für psychoanalytische Pädagogik.* (Meng Schneider. Depuis Oct. 1926. 12 fascic. par an.)

Z, Psan. PsT. = *Zeitschrift für Psychoanalyse und Psychotherapie.* (Stekel.) Wiesbaden, Bergmann.

LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE DE FREUD

CHAPITRE I

Travaux psychanalytiques.

§ 1. — Travaux préliminaires.

1. Enfance et premières années. — 2. Charcot et Bernheim. — 3. Breuer et la « catharsis ». — 4. Pierre Janet. — 5. La décade de travail solitaire 1895-1905.

F. 39; F. 22.

1. Exposer la psychanalyse revient en grande partie à raconter la vie de son inventeur. Sans doute Freud ne fut en possession consciente de son système que vers sa quarantième année, mais plusieurs de ses idées ont germé à une époque antérieure et d'ailleurs elles n'ont abouti à un ensemble aussi compréhensif que grâce à l'habitude de travail opiniâtre qu'il avait su acquérir pendant sa jeunesse. Puis on peut dire que lui-même fait remonter la genèse de sa doctrine jusqu'au début de sa vie, en cherchant pour ses thèses un point d'appui dans tous les faits petits et grands de son passé, même dans ceux de sa toute première enfance[1].

Sigismond Freud naquit en 1856 de parents juifs à Freiberg, ville de Moravie. Depuis sa quatrième année, sa vie se passa presque entièrement à Vienne. De bonne heure il manifesta cette nature dominatrice, impétueuse, amie de la lutte, qu'il a toujours conservée; il avait su cependant l'assujettir à un profond respect pour l'autorité paternelle : même âgé de 25 ans, il ne se permettait jamais de contredire son père

1. Cf. F 5, pp. 175-200; F 7, pp. 55-59, etc.

incomparablement moins instruit que lui[1]. Son application à l'étude et sa vivacité intellectuelle lui assurèrent une supériorité marquée sur ses condisciples; pendant sept années de séjour au lycée, il fut toujours le premier de sa classe[2].

Après de longues hésitations entre le droit et la médecine, il se décida pour cette dernière. Passons sur ses travaux de laboratoire près du physiologiste Brücke et à l'Institut d'anatomie cérébrale, qui l'intéressèrent sans parvenir à le fixer; de lui-même il s'orienta vers l'étude des maladies nerveuses et lors de sa trentième année put enfin réaliser son rêve : venir à Paris pour entendre les leçons de Charcot à la Salpêtrière. Il y vécut jusqu'à l'été de 1886, étudiant travailleur et besogneux qui, dit-on, aimait à passer quelques heures de loisir au-dessus de la Cité sur les tours de Notre-Dame[3].

2. Dans ses cours de 1884-1885 l'illustre psychiâtre français avait exposé comment les préoccupations mentales des hystériques influent sur leurs symptômes morbides et Freud put voir des paralysies et des contractures se former et disparaître sous l'influence de la suggestion. De retour à Vienne, malgré une opposition presque générale, il fit de l'hypnose son principal instrument d'action sur ses malades. Préoccupé de plus en plus de la thérapeutique psychique, comme on faisait alors grand bruit autour des expériences de Liébault et Bernheim, il se rendit à Nancy en 1889, où il fut témoin de plusieurs expériences qui lui ouvrirent de nouveaux horizons. Ainsi, pendant le sommeil hypnotique, un sujet avait reçu l'ordre d'ouvrir, cinq minutes après son réveil, un parapluie placé dans le coin de la salle; au moment fixé il exécute l'ordre et, comme on lui demande la raison de sa démarche, avec embarras mais de bonne foi il répond : « Je voulais voir si cet objet n'était pas à moi ». Bernheim insiste et, à force d'affirmer qu'il y a un autre motif, fait renaître dans la mémoire du sujet l'ordre reçu et même les circonstances de l'état hypnotique[4].

Le contact de Bernheim et celui de Charcot firent ainsi jaillir dans l'esprit de Freud plusieurs idées directrices : les

1. b 187, pp. 4-5, p. 47 note. — 2. F 39, p. 11. — 3. b 187, p. 13. — 4. F 39, p. 41.

troubles hystériques ont, au moins en partie, une origine psychique; les vrais motifs de nos actes ne sont pas toujours connus; cependant certains procédés permettent de les faire se révéler au jour de la conscience.

3. Mais c'est principalement à J. Breuer que Freud fait remonter l'influence prépondérante qui l'orienta vers la psychanalyse. « C'était, écrit-il, un homme de 14 ans plus âgé que moi... Il devint mon ami et mon soutien... Le développement de la psychanalyse m'a coûté son amitié »[1]. Dès avant le départ pour Paris, tous deux avaient souvent commenté une cure effectuée par Breuer lui-même sur un sujet hystérique. Entre autres troubles, la malade manifestait une répugnance invincible pour la boisson; pendant six semaines elle n'étancha sa soif qu'à l'aide de fruits. Or, pendant une séance hypnotique, elle raconta le dégoût jadis éprouvé en voyant boire dans un verre le chien de sa gouvernante; par politesse elle avait alors réprimé l'expression de sa répugnance. Ce récit fait avec la plus vive mimique émotive, l'hypnotisée demande à boire, se réveille le verre en main, et le trouble disparaît pour toujours[2]?

Le symptôme morbide était donc le résidu mnémique d'un trauma psychique qui n'avait pu se décharger au dehors; il avait disparu lorsque la reviviscence sous hypnose de la scène traumatique avait donné à l'émotion l'occasion de s'extérioriser. Ce n'était plus, comme à la Salpêtrière, l'apparition par suggestion de symptômes hystériques; on faisait au contraire disparaître les phénomènes en ressuscitant au jour de la conscience le souvenir du fait morbide qui en avait été l'origine. D'où des conséquences psychologiques importantes, et aussi toute une thérapeutique, la méthode cathartique, désinfection mentale par dissociation des souvenirs traumatiques, par *abréaction*, c'est-à-dire par l'action de ramener à s'écouler normalement la charge affective engagée et comme coincée dans des voies fausses.

Les études communes de Breuer et Freud aboutirent à la publication en collaboration de deux ouvrages : *Du méca-*

1. F 39, p. 28. — 2. F 2, 3e éd. all., p. 31.

nisme psychique des phénomènes hystériques en 1893 et *Études sur l'hystérie* en 1895.

4. Freud le reconnaît et d'ailleurs les livres avec leurs dates sont là pour le dire : « Les travaux de Janet avaient anticipé une partie des résultats »[1]. Que les lumineuses synthèses du psychologue français lui soient personnelles, nul n'a songé à le mettre en doute; ont-elles influé sur les conceptions de Freud? Il est difficile de répondre, car on se heurte à des affirmations nettement contradictoires en apparence. D'une part nous lisons dans *Ma vie et la psychanalyse* : « Je veux mentionner expressément que le nom de Janet pendant mon séjour à la Salpêtrière ne fut même pas prononcé »[2]; d'autre part Janet a fait à la Société française de psychiâtrie la déclaration suivante : « Le point de départ du freudisme, c'est le séjour de Freud à la Salpêtrière et la reproduction de nos conversations à cette époque »[3]. On peut supposer qu'une intelligence comme celle de Freud[4], intuitive, personnelle, très prompte aux généralisations, ait une réelle difficulté à discerner l'apport d'autrui dans ses conceptions. Quoi qu'il en soit de ce point d'histoire, le développement du système se marquera de nombreux traits qui sont incontestablement créations du maître viennois.

5. Des divergences relatives à l'hystérie et à l'universalité des facteurs sexuels dans l'étiologie des névroses, amenèrent une séparation entre les deux amis Breuer et Freud[5]; celui-ci de 1895 à 1905 ne rencontra plus de collaborateur. Sans disciples au début, peu recherché et systématiquement ignoré, il n'en persévéra pas moins avec opiniâtreté à creuser son sillon et cette période de labeur solitaire fut extraordinairement féconde[6]. Tout en continuant la médication des maladies nerveuses, il modifie sa thérapeutique jusqu'à l'amener à la forme définitive de la méthode psychanalytique; puis c'est la publication de plusieurs traités fondamentaux : *La science*

1. F 39, p. 31. F 2, p. 4. *L'automatisme psychologique* est de 1889; *Les stigmates mentaux* et *Les accidents mentaux des hystériques* sont de 1893 et 1895. — 2. F 39, p. 17. — 3. b 367, p. 589. — 4. Cf. b 187 pass. — 5. F 22, pp. 266-271. — 6. F 39, pp. 75-76.

des rêves (Die Traumdeutung) en 1900, le plus considérable de ses ouvrages; en 1904 *La psychopathologie de la vie quotidienne;* en 1905 les *Trois essais sur la sexualité,* et de nombreux articles, relatifs surtout aux névroses, réunis en séries sous le titre de *Sammlung kleiner Schriften.* Toutes les grandes vues de Freud sont issues de cette période; il ne fera guère dans la suite que remanier, élargir, élaborer une systématisation.

Si de prime abord l'opinion lui fut si contraire, ce fut surtout en raison de son attitude tranchée dans un domaine où jusqu'alors la biologie avait eu la prétention de régner. Il ne s'agit plus en effet de s'attarder à l'aspect anatomique, physique ou chimique, comme le médecin est enclin à le faire en vertu de sa formation et du but qu'il poursuit[1]. Non; un autre point de vue de plus grande conséquence réclame l'attention : tout processus psychologique doit avoir une histoire psychologique, il s'agit de la reconstituer, et cela, non sur ces données communes à l'aide desquelles tout homme intelligent croit pouvoir dogmatiser en matière de vie intérieure, mais en usant d'une méthode rigoureusement scientifique[2].

Donnons un aperçu de l'œuvre psychologique considérable réalisée par Freud, en remettant au dernier chapitre la plupart des observations critiques.

§ 2. — L'Inconscient. La Méthode psychanalytique.

6. Conscient. Inconscient. Préconscient. — 7. Refoulement, résistance, censure. — 8. Méthode psychanalytique.

F 10 XIII; F 12 II; F 14 leç. 2; F 24; F 27, pp. 252-313; F 28 VII, XVIII-XIX, XXI-XXVI; F 31; F 33 II-III; F 35, pp. 177-184; F 39, pp. 45-49, 61-64.

6. Les premières études de Freud l'ont profondément convaincu de cette proposition : la psyché est en grande partie constituée par un inconscient dynamique; le psychisme déborde de beaucoup la conscience. Les expériences témoignent en faveur de la persistance de souvenirs oubliés, susceptibles de revivre[3]. Qu'est devenue la représentation entre sa première

1. F 40, pp. 203-205. — 2. F 40, p. 135. — 3. F 14, pp. 75-77.

et sa seconde manifestation consciente? Elle est, dira-t-on, demeurée latente comme dans tant d'autres cas, c'est-à-dire, cachée et capable de reparaître. Sans doute; mais il y a plus et tout un dynamisme se constate souvent dans ces processus. Dans les expériences de Nancy par exemple, le fait passé est bien maintenu dans un état de *refoulement* par l'intervention d'une force qui se révèle sous forme de *résistance* aux injonctions de Bernheim. Du refoulement se déduit la notion d'*inconscient :* le refoulé est le prototype de l'inconscient; comme refoulé, de lui-même il ne saurait parvenir à la conscience, il est bien dynamiquement inconscient[1].

D'autres faits inconscients sont simplement latents et reparaissent sans avoir de résistance à vaincre. Ils seront nommés *préconscients*, parce que plus voisins de la conscience que ceux qui opposent une résistance. Le psychisme total se définira donc en termes de conscient, préconscient, inconscient.

2. La résistance de l'inconscient dynamique peut se définir : l'ensemble des obstacles intérieurs que doit vaincre le sujet pour faire surgir les tendances refoulées.

Dans une des leçons données à Clark University, Freud développe une analogie capable de faciliter l'intelligence des notions de résistance, refoulement, censure et inconscient. Il suppose que dans la salle s'introduit un individu turbulent, qui prend à tâche de troubler le conférencier; sur l'injonction du président de la réunion, des auditeurs se lèvent, refoulent au dehors l'indésirable et de plus adossent leurs sièges à la porte afin de prévenir toute nouvelle tentative de désordre : que l'on fasse de la salle le conscient, du vestibule extérieur l'inconscient, la scène fournira des images du refoulement, de la résistance et aussi de la censure[2].

Car il y a lieu de reconnaître un pouvoir directeur de la résistance, auquel convient bien ce nom de *censure;* il s'exerce sur ce qui tendrait à passer de l'inconscient dans le préconscient. Sous l'influence des directions parentales, des exigences sociales et religieuses, sa puissance se développe peu à peu et refoule nombre de poussées, non pas à la manière d'une vo-

1. F 35, pp. 178-179. — 2. F 14, p. 80.

lonté rationnelle, mais plutôt comme un « ego-sentiment »[1].

Y a-t-il lieu d'admettre une autre censure, gardienne du passage entre le conscient et le préconscient? Certaines analyses de psychonévroses le laisseraient clairement supposer[2].

Toutes ces notions sont précisées d'une manière plus rigoureuse dans les essais métapsychologiques, en particulier dans *Le moi et le soi*[3].

3. L'exercice de la médecine a été le véritable laboratoire psychologique de Freud; aussi est-il conforme à notre but de dire quelques mots de sa méthode thérapeutique.

Bien vite les manœuvres hypnotiques furent abandonnées : tous les cas ne s'y pliaient pas et en définitive elles n'étaient pas compatibles avec une réelle exploration de l'inconscient, puisque le médecin lui-même mettait en connaissance de cause une suggestion bien déterminée dans l'esprit du patient.

Le procédé choisi d'abord s'inspira des expériences de Nancy. Lorsque le malade, après avoir plus ou moins indiqué son trouble mental, affirmait n'avoir rien à dire, le médecin soutenait le contraire et assurait qu'au moment où il mettrait la main sur le front du sujet, celui-ci se souviendrait; de fait bien souvent la scène pathogène ressuscitait en détail et la cure s'achevait plus ou moins par abréaction; c'était la catharsis de Breuer, moins l'hypnose[4]. Pratiques pénibles, épuisantes, qui d'ailleurs n'allaient pas encore bien au but. Sans doute l'inconscient était exploré, en ce sens que malade et médecin ignoraient ce qui serait dévoilé; mais on partait de l'injonction de parler sur une matière fixée, l'intervention si énergique du médecin laissait peu de latitude à une extériorisation spontanée de l'inconscient; on en revenait encore à l'abréaction de « l'affect ».

L'idéal était une méthode permettant à l'inconscient d'exté-

1. F 5, p. 131; F 27, pp. 139-152; etc. — 2. F 5, p. 604.

3. F 35. La terminologie freudienne n'est pas universellement admise. En distinguant la connaissance de l'objet et l'attention à cette connaissance, en général on dira que l'acte est conscient lorsqu'existent ces deux éléments, subconscient lorsque le second élément fait défaut. Ainsi certaines sensations et images sont nécessaires pour que le mouvement de la marche soit possible; cependant bien souvent ces connaissances sensibles ne sont pas remarquées, elles sont subconscientes. Comme on le voit, le subconscient ainsi défini ne concorde ni avec l'inconscient, ni avec le préconscient de Freud.

4. F 14, pp. 74-76.

rioriser le refoulé par des issues obtenues grâce à des jugements d'acceptation ou de refus[1]. Laissons Freud exposer avec sa concision coutumière la technique imaginée en ce sens : « Au lieu de presser le patient de dire quelque chose de relatif à un thème déterminé, on l'incitait maintenant à s'abandonner à ses *associations libres,* c'est-à-dire à communiquer tout ce qui lui venait à l'esprit lorsqu'il s'abstenait de prendre pour but une représentation consciente quelconque. Mais il devait s'engager à communiquer sincèrement tout ce que sa perception intérieure lui présenterait et à ne pas céder aux objections critiques qui voudraient lui faire rejeter la révélation de certaines idées comme dénuées d'importance, ou n'ayant là que faire, ou encore comme étant privées de sens. L'exigence de la sincérité n'avait pas besoin d'être répétée expressément, elle était la condition de la cure analytique »[2]. Suit une fine analyse des raisons qui assurent le succès :

Par le fait que le sujet se fait analyser, on doit admettre que cette situation commande ce qui lui vient à l'esprit. Oppose-t-il dès lors une résistance à l'extériorisation de sa pensée, d'après ce qui a été dit du dynamisme de l'inconscient, c'est que précisément un refoulement est atteint. S'il s'agit d'une forte résistance, lorqu'elle viendra à être vaincue, le refoulé ne sera pas directement exprimé en raison de sa profondeur, mais seulement par des substituts, signes, symboles, qu'il s'agira d'interpréter.

De cette manière, après de nombreuses séances qui occuperont en général plusieurs mois, parfois jusqu'à deux ou trois ans, s'amasse un riche matériel dont l'étude livrera le secret du mal. Dans un grand nombre de névroses, l'analyse sera grandement facilitée par le phénomène du transfert, dont il sera question plus loin[3].

§ 3. — La science des rêves.

1. Le sens du rêve. — 2. Le rêve réalisation d'un désir. — 3. L'élaboration du rêve. — 4. La fonction du rêve. Le rêve d'angoisse.

F 5 ; F 6 ; F 11 ; F 14, leç. 3 ; F 17, pp. 162-164 ; F 27, ch. VII à ch. XV ; F 28, VIII-IX, XIX.

1. F 39, pp. 45-46. — 2. F 39, p. 62. — 3. Cf. n° 21.

9. L'application de la méthode psychanalytique à l'interprétation des rêves donne des résultats spécialement intéressants; elle est, déclare Freud : *La via regia qui mène à la connaissance de l'inconscient dans la vie psychologique* [1].

Les conditions de production des rêves, leur bizarre incohérence, leur discontinuité mémorielle avec les événements de nos journées, l'opposition souvent si frappante entre la mentalité dévoilée par le songe et celle de l'homme éveillé, bien d'autres problèmes oniriques, ont excité la curiosité de tous les temps. Certains ont vu dans le songe l'influence de bons ou mauvais génies, d'autres l'exercice de merveilleuses activités appartenant à un moi subliminal ou supraliminal; les médecins l'ont communément expliqué par des facteurs physiologiques, entre autres par des cellules cérébrales demeurées en activité pendant le sommeil général de l'organisme. Quant au sentiment populaire, il s'est toujours obstiné à donner au rêve une signification quelque peu prophétique, voilée par des symboles dont les initiés ont la clef. Selon Freud, c'est le « populo » qui a raison : tout rêve a un sens [2].

Le contenu manifeste du rêve est une scène plus ou moins étrange, dont parfois on se souvient au réveil. Qu'on applique la méthode analytique à l'ensemble de ce contenu et à tous ses détails, le résultat final de l'examen sera une autre histoire, très différente de la première, cohérente cette fois et relative à la vie personnelle du sujet analysé. La thèse de Freud est la suivante : *le contenu latent est le sens véritable du rêve; le contenu manifeste n'en est que l'expression déguisée.*

Si cette solution est exacte, elle touche certainement plus le fond des choses que les explications communes des psychologues. Que disent-ils? De par la loi de rédintégration, sous l'influence d'impressions cénesthésiques ou de sensations extérieures, certaines images revivent; par suite d'un contrôle intellectuel insuffisant, bon nombre des objets imaginés sont objectivés, considérés comme présents hic et nunc [3], l'intelligence interprète cet assemblage de matériaux disparates, impossibles parfois à juxtaposer dans la vie réelle, le rêve est l'histoire fantastique brodée sur cette trame. Solution qui semble bien

1. F 5, p. 596. — 2. F 6, pp. 8-14. — 3. F 6, p. 43.

acceptable, mais Freud prétend donner une réponse plus compréhensive, dire en outre pourquoi tel thème a été inventé de préférence à tel autre, et, sans se contenter d'un appel général aux tendances du sujet, préciser exactement ce que sont ces dispositions. Suivons l'exposé et les preuves de sa théorie.

10. Les rêves se classent en plusieurs catégories :

Ceux qu'on peut qualifier d'enfantins; ils sont raisonnables et l'écho manifeste de la vie du jour. Hermann, neveu de Freud, âgé de 22 mois, est chargé de porter à son oncle un panier de cerises, il a la permission d'en manger une seule, restriction qui l'a vivement contrarié. Après s'être endormi, il se réveille tout joyeux en disant : « Hermann a mangé toutes les cerises »[1]. Un autre enfant, très désireux de grandir, est couché dans un lit beaucoup trop spacieux; il rêve que le lit n'est pas assez grand pour lui. Dans ces cas, ce qui existait sous forme optative s'est réalisé en rêve dans une scène objectivée[2].

Un autre cas est celui de rêves ayant un sens raisonnable, réalisable tel quel : mon ami de Londres est mort; mais au premier abord il est impossible de trouver un rapport entre cette pensée et les événements passés ou présents.

Enfin, et c'est l'ordinaire, il y a le rêve obscur, drolatique, absurde, dont le contenu manifeste semble vécu dans un tout autre monde. Choisissons un des exemples les plus simples parmi les rêves personnels de Freud : il voyage en chemin de fer avec un chapeau haut de forme en verre sur ses genoux[3].

Appliquée à plusieurs centaines de rêves appartenant à ces différentes espèces, la méthode analytique a donné dans tous les cas le contenu manifeste comme expression allégorique du contenu latent. Ainsi pour le rêve de Freud l'analyse donnerait : il a grand désir de parvenir, mais, hélas! pour arriver il devra s'humilier, mettre chapeau bas, à moins que comme son ami l'inventeur du bec Auer il ne sache conquérir gloire et fortune par une invention sensationnelle. L'allégorie est nette : le voyage pour arriver, la tête découverte, le tube en verre du chapeau.

Les résultats expérimentaux permettent de préciser encore

1. F 6, p. 45-46. — 2. F 6, p. 52. — 3. F 6, pp. 65-66.

davantage : le rêve exprime une réalisation qui se rapporte à une impression reçue pendant la journée précédente[1]. Lorsqu'en apparence cette circonstance est insignifiante, c'est alors qu'elle avait des points de contact avec des désirs latents plus importants : « Les choses, qui ne nous sont pas matière à intérêt pendant le jour, ne deviendront pas matière à intérêt pour le rêve ; et les vétilles qui nous touchent peu dans l'état de veille, il est impossible qu'elles nous poursuivent dans notre sommeil »[2].

Ne jugeons pas ces conclusions comme données de « chic », à vue d'œil, avec la superficialité du psychologue amateur ; rien ne serait moins conforme à la mentalité de Freud. Elles sont à ses yeux la conclusion inductive de l'analyse méthodique d'un très grand nombre de cas.

11. Comment et pourquoi le contenu latent, vraie substance du rêve, revêt-il le travesti du contenu matériel ?

Il faut ici reconnaître les influences combinées de la censure et du dynamisme de l'inconscient. A l'état de veille certaines résistances interdisaient à maint désir l'entrée du conscient et même du préconscient[3] ; pendant le sommeil la censure diminue sa rigueur, tout en conservant assez de puissance pour imposer à ces poussées un masque qui les dissimule. L'expression déguisée a donc pour causes le refoulement, le relâchement de la censure et l'acceptation d'un compromis[4].

On le voit, l'élaboration du rêve donne le résultat d'une interférence entre deux psychismes différents, ce qui présente un grand intérêt psychologique. D'une manière générale on constate trois processus dans ce travail :

La *dramatisation*, transformation de l'idée en situation : la volonté de parvenir est changée en voyage par chemin de fer.

La *condensation :* « Si nous évaluons le nombre de ses images, soit directement, soit en les notant par écrit, et que nous fassions ensuite le même calcul sur les idées latentes fournies par l'analyse et dont le rêve a gardé une trace, nous apercevrons que le travail du rêve a opéré une compression, une condensation singulière »[5]. Ainsi une femme jalouse verra en

1. F 6, p. 76. — 2. F 6, pp. 78-79. — 3. Cf. n° 6-7. — 4. F 14, pp. 99-101. — 5. F 6, p. 55.

songe une seule personne portant des traits, des particularités de toilette de plusieurs rivales; le chapeau de verre sur les genoux du voyageur est, à lui seul, la crainte d'avoir à s'abaisser, l'ami Auer, son invention, le désir de faire une découverte fructueuse.

A remarquer également un *déplacement*, un renversement des valeurs. Le refoulement est en effet d'autant plus intense que la tendance à réprimer a plus d'importance; par suite, même pendant le sommeil, la censure exerce son rôle dans cette direction avec une énergie particulière, et en conséquence ce qui joue le premier rôle dans le domaine du refoulé n'entre que subrepticement, sans se faire remarquer. Aussi la mise en valeur est-elle presque inverse dans les contenus manifeste et latent; l'accent psychologique est déplacé.

Freud signale de plus un point d'importance majeure pour son système : presque tous les rêves d'adultes, « même ceux qui ne semblent pas à première vue renfermer des pensées érotiques, se réduisent par le travail d'interprétation à une réalisation du désir sexuel »[1]. Cela doit être si, dans la hiérarchie des tendances, la *libido* tient la place de premier rang que lui assigne le freudisme. Sur ce terrain, le procédé de déplacement sera couramment exercé et l'analyste devra en général recourir aux règles de la *symbolique*.

Les observations particulières appuyées sur l'étude des anciens mythes, du folklore, des poésies, conduisent à considérer nombre de fantasmes comme des signes sexuels : la maison et ses différentes parties, le roi, l'empereur, un crayon, une armoire, une boîte, un arbre, etc., sont à noter en ce sens[2].

De très violentes critiques ont accueilli cette partie de l'interprétation des rêves. Pour s'exercer, notre pensée requiert l'appui de fantasmes; le symbolisme couvre donc totalement le domaine de l'esprit, et, parce que la pensée déborde le sensible, tout peut être symbole de tout. Un même matériel d'images chez deux individus différents servira pour des édifices conceptuels qui n'auront parfois que peu ou point de parties communes;

1. F 6, p. 158. — 2. F 6, pp. 160-168.

chez une même personne des jugements disparates, contradictoires même, reposeront sur les mêmes fantasmes : l'immensité de la mer symbolise la grandeur divine, la profondeur d'un chagrin, l'abîme des passions humaines et bien d'autres idées. Il faut le redire : une telle réglementation du symbolisme, surtout dans le rêve, n'est admissible qu'avec le primat de l'influence sexuelle dans les poussées de l'inconscient; c'est donc de l'intérieur du système, non du dehors, qu'il faut juger ces procédés d'interprétation si déconcertants au premier abord.

12. Contrairement au préjugé ordinaire, Freud affirme que le rêve n'est pas le perturbateur, mais le *gardien du sommeil*[1]. Ce qui en effet empêche de dormir, ce sont les excitations venant du dedans ou du dehors; toutes les expériences concordent à prouver qu'elles parviennent à la connaissance. Il y a même l'attention élective : une mère se réveille à la moindre plainte de son enfant malade, le meunier quand s'arrête le tic tac du moulin, bien d'autres faits encore. Que surgisse une vive impression cénesthésique, une sensation intense, lumineuse, sonore ou autre, l'intérêt pourra être excité au point de commander une adaptation de la motricité, et alors ce serait le réveil. Mais le rêve est là pour détourner l'attention en la fixant sur l'expression déguisée des tendances inconscientes, domaine où rien en général ne sera de nature à troubler le repos, car : « pendant la durée de notre sommeil nous nous savons en train de rêver aussi bien que de dormir »[2]. « Les images du rêve s'affranchissent-elles par trop de la censure, nous pensons : « Bah! ce n'est qu'un rêve » et nous continuons à dormir »[3]. On comprend comment les impressions cénesthésiques, elles aussi, s'interprètent dans la ligne du songe actuel et perdent par ce moyen leur influence perturbatrice.

Un sujet, souffrant d'un mal douloureux qui avait exigé l'imposition d'un cataplasme, rêve qu'il chevauche et le cataplasme devient la selle de la monture; un auteur songe à sa pièce qui va être jouée prochainement, des tapis sont violemment battus sous ses fenêtres, il entend le bruit, mais le considère

1. F 5, pp. 564-578; F 6, pp. 145-156. — 2. F 5, p. 563. — 3. F 6, p. 152.

comme le tonnerre des applaudissements qui éclatent à la chute du rideau, et dès lors se garde d'interrompre un sommeil si satisfaisant.

En prêtant l'oreille à ces considérations, il faudrait modifier la célèbre formule de Bergson : « On dort dans la mesure où l'on se désintéresse » et dire : « On dort dans la mesure où l'on s'intéresse à son rêve ». Ces adages ne sont d'ailleurs aucunement contradictoires.

Des difficultés se présentent spontanément à l'esprit. Les cauchemars ne réveillent-ils pas en sursaut ? Si l'objet du songe est une scène effrayante, par exemple dans les cas désignés par les auteurs anglo-saxons sous le nom de « rêves de bataille », comment reconnaître la réalisation d'un désir ? N'est-ce pas tout le contraire ? Et encore, même avec l'aide de la symbolique, où trouvera-t-on une origine érotique à ces reproductions de faits terrifiants dont le dormeur a été l'acteur ou le témoin ?

Les freudistes traitent souvent de haut toutes les objections ; ici Jones répond : « A la suite d'un examen occasionnel de trois ou quatre rêves, on a publié des articles destinés à démolir les conclusions de Freud, alors que Freud lui-même n'a rien publié sur ce sujet, avant d'avoir examiné plus d'un millier de rêves »[1]. Ce serait certes grande témérité si, à la suite de quelques observations, sans autres raisons, on voulait établir une loi générale ; mais les objections nient seulement l'universalité de certaines thèses, et dès lors pas n'est besoin d'un grand renfort de preuves, ni même d'un réel esprit scientifique chez l'opposant. Si de savants ethnologues certifiaient après d'innombrables recherches que tous les hommes sont blancs, le fait de présenter un seul noir, sans plus, suffirait, non à leur dénier le mérite de leurs travaux, mais à détruire la généralité de leur affirmation.

Au reste, le maître lui-même reconnaît formellement que cette loi : « le rêve est la réalisation d'un désir », demande une interprétation particulière pour les rêves de châtiment et même une exception formelle pour les rêves d'angoisse traumatique[2]. Dans ces deux cas, il ne s'agit pas non plus nécessairement d'une poussée de l'instinct sexuel. Enfin, si le songe

1. b 89, p. 279. — 2. F 30, p. 42.

est gardien du sommeil, il faut l'entendre en ce sens que le repos est ainsi protégé dans les seules limites de l'intérêt du dormeur. Le rêve est comparable au veilleur de nuit qui garde la population contre les troubles nocturnes, mais n'hésite pas à mettre toute la cité sur pied, quand à lui seul il ne suffit pas à repousser un danger[1].

§ 4. — La psychopathologie de la vie quotidienne.

13. Les actes manqués. — 14. Le déterminisme psychologique. — 15. La continuité du psychisme.

F 7; F 14, pp. 104-107; F 15, pp. 165-169; F 17, pp. 158-162; F 27, pp. 23-80; F 39, pp. 72-73.

13. Passagèrement, au cours de la vie normale, certains actes sont posés qui n'ont en apparence aucune raison d'être; ils sont comme des ratés de nos démarches, des *actes manqués,* résultats de l'inattention et du hasard. La table des matières de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* en indique les principales catégories[2].

Oublis en apparence injustifiables de noms propres, mots étrangers, impressions, projets. Quelqu'un récite une poésie d'Henri Heine :

> Un pin se dresse solitaire
> Dans le Nord sur une hauteur dénudée.
> Il a sommeil; d'une blanche couverture
> L'enveloppent la glace et la neige.

Au troisième vers, impossible de dépasser les mots « Il a sommeil ». Pourquoi donc cet arrêt? La pièce est certainement très bien sue par cœur[3].

Souvenirs singuliers de détails insignifiants : pourquoi donc aller chercher cela?

Remarques bizarres. En rendant visite à deux banquiers, quelqu'un aperçoit leurs portraits pendus côte à côte et dit : « Il manque un Christ entre les deux. » Quelle étrange idée!

Lapsus. Le président d'une réunion, dès que le quorum est atteint, se lève solennellement et proclame : « La séance est close. »

1. F 6, p. 153. — 2. F 7. — 3. F 7, pp. 20-21.

Méprises et maladresses. En arrivant chez des clients sympathiques Freud tire souvent de sa poche la clef de son propre domicile[1]. Sa sœur entre dans son bureau et lui dit : « La table est vraiment bien garnie, mais il faudrait un autre encrier ». Quelques instants après, un geste maladroit fait tomber l'objet qui se brise[2].

Actes symptomatiques. Un médecin tenait de son beau-frère un excellent stylographe. Arrive de ce même beau-frère une lettre très désagréable; le lendemain le stylographe est perdu.

Ce sont encore des erreurs de lecture, d'écriture, bien d'autres défaillances.

En général l'auteur de ces actes manqués ne saura pas indiquer sous quelle influence ils ont été accomplis. Une analyse, en général rapide, montrera qu'ils ont bien une cause et sont les effets de tendances réprimées qui parviennent à exercer quelque peu l'influence de leur dynamisme.

Ainsi la psychanalyse de l'oubli dans la récitation des vers donna pour résultat : couverture blanche-linceul-mort, frère aîné mort subitement d'apoplexie — même constitution que lui... peur de mourir d'un accident semblable. Ce processus latent avait barré la route aux derniers mots de la strophe.

Les analyses des autres cas furent plus rapides :

Le visiteur des deux banquiers ne les estimait pas et pensait qu'au fond ils étaient deux larrons bons à pendre.

Le président de la réunion n'attendait rien d'utile de la séance et avait hâte qu'elle fût terminée.

Les souvenirs singuliers de circonstances insignifiantes sont le plus souvent des souvenirs de couverture : l'analyse dévoile un contenu latent plus important que la censure n'a laissé passer que sous un déguisement.

Freud tire sa clef de sa poche à la porte de clients où il se sent comme chez lui; jamais il ne le fait dans des visites à des clients antipathiques. Il laisse tomber l'encrier que sa chère sœur ne voulait plus voir.

Le médecin perd le stylographe si commode, parce qu'il était comme un lien entre lui et un beau-frère avec lequel désormais il ne veut rien avoir de commun.

1. F 7, p. 187. — 2. F 7, p. 193.

Incidents bien insignifiants, dira-t-on; soit, mais remarque Freud : « Beaucoup des accidents graves que nous attribuions autrement entièrement au hasard révèlent à l'analyse la participation, d'ailleurs parfaitement inconsciente, de la propre volonté »[1]. Voici par exemple un homme de bien, incapable de ne pas secourir, s'il le peut, son prochain en danger. S'agit-il de son enfant menacé, avec quelle énergie sera fait immédiatement le geste nécessaire; un ami est attaqué sous ses yeux, il va au secours, mais son geste, comme refréné par un pouvoir occulte, arrive en retard, dénué de l'efficacité requise. L'analyse montre que, sans en avoir conscience, il nourrissait une secrète jalousie envers cet ami.

Du reste le psychanalyste sait depuis longtemps « que ces menus faits sont pleins de sens »[2]; il est certainement bien curieux de constater toutes les conséquences vues par Freud dans le fait que Léonard de Vinci a répété deux fois « à sept heures » dans une note de cinq lignes sur la mort de son père[3].

14. La psychologie des actes manqués a été l'objet d'attaques parfois marquées d'un réel excès de sévérité[4]. Ainsi l'on a reproché à Freud de vouloir donner la raison de tout, comme s'il n'y avait pas une part à faire au hasard et à la liberté.

Mais d'abord s'arrêter à l'aspect étrange, insolite, des choses pour en chercher l'explication est très loin d'être une attitude antiscientifique. Un célèbre humaniste du XVIe siècle proposait de recueillir soigneusement tous les faits psychologiques singuliers remarqués chez les élèves : « Ut ex admiratione, sicut fieri consuevit, philosophia nascatur »[5]. L'histoire contemporaine des sciences justifie pleinement l'idée de Vivès, et tout entière elle atteste que de grandes découvertes sont dues à l'observation de minimes particularités dans le jeu des phénomènes. Dans l'espèce, cette attention aux actes manqués a grandement contribué à faire ressortir l'importance hors de pair du déterminisme psychologique et de la continuité du psychisme. Quand bien même la psychanalyse aurait donné certaines interprétations d'aspect puéril, il en reste un assez

1. F 17, p. 161. — 2. F 15, p. 167. — 3. F 15, pp. 167-169. — 4. b 367, pp. 579-589. — 5. L. Vivès, *De tradendis disciplinis*, l. II, c. IV, 1531, t. VI, p. 296.

grand nombre de bien fondées pour que l'étude des actes manqués soit prise au sérieux.

Mais quelle place est laissée au hasard ? La même que dans tous les autres ordres d'objets de connaissance, bien entendu en prenant le mot *hasard* dans son sens rigoureux. Vers la fin du traité actuellement en cause [1], on lit à propos des rêves et des actes manqués cette phrase soulignée : « *Ici comme là, l'apparence de fonction incorrecte s'explique par l'interférence particulière de deux ou plusieurs actes corrects* » [1]. On ne saurait appliquer plus heureusement à l'ordre psychologique la définition générale de l'école péripatéticienne : le fait de hasard résulte du concours accidentel de deux causes dont aucune n'est ordonnée par elle-même à produire le résultat [2].

Quant au mot *déterminisme,* s'il signifie que tout fait psychologique requiert un antécédent du même ordre, c'est là encore très solide position scientifique [3]. Le libre arbitre a plein exercice à l'intérieur de cette notion, pourvu que l'on entende, conformément aux expériences de valeur, l'influence de la volonté sur le cours de nos tendances [4].

Freud, il est vrai, objecte lui-même à la thèse des actes manqués la conviction que l'homme a de son libre arbitre, et sa réponse définitive semble indiquer qu'il fait bon marché de ce pouvoir [5]; mais écoutons ce qu'il remarque nettement : « Nos analyses ont montré qu'il n'est pas nécessaire de contester la légitimité de la conviction concernant l'existence du libre arbitre. La distinction entre la motivation consciente et la motivation inconsciente une fois établie, notre conviction nous apprend seulement que la motivation consciente ne s'étend pas à toutes nos décisions motrices » [6]. Si la reconnaissance du libre arbitre contredit la théorie psychanalytique, ce n'est donc pas dans le domaine des actes manqués.

15. L'analyse de la vie quotidienne conduit également à cette conclusion : la psychologie humaine présente une parfaite *continuité.*

Passons en revue les différentes circonstances dans lesquelles s'exerce l'activité de la psyché : il y a le psychisme du sommeil,

1. F 7, p. 319. — 2. Cf. S. Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, 1re P., q. 116, art. 1. — 3. Cf. n° 48. — 4. Cf. n° 48. — 5. F 7, pp. 293-294. — 6. F 7, p. 294.

le rêve; le psychisme de la vie courante avec ses accidents, les actes manqués; enfin le psychisme anormal manifesté dans les névroses et les psychoses. Le terrain psychique humain est ainsi couvert en son entier.

Or, dans tous les cas, la psychanalyse rencontre mêmes rouages actionnés pas un dynamisme semblable : partout manifestation d'un inconscient, révélation de conflits mettant aux prises des tendances à intentions déterminées qui travaillent, chacune pour son compte, à s'extérioriser. La plus faible se trouve écartée, réduite à chercher des voies indirectes pour s'exprimer. Tel est le dynamisme auquel, affirme Freud, se ramènent « tous les phénomènes sans exception aucune[1] ». L'étude des névroses mettra de fait en pleine lumière que l'état anormal et l'état normal ne présentent pas de différences nettes et tranchées; la continuité dans toute l'étendue psychologique est bien établie.

Plusieurs psychologues ont sans doute reconnu l'existence d'une continuité psychologique, très spécialement les péripatéticiens. Freud n'en a pas moins le grand mérite d'avoir insisté particulièrement sur ce point et par suite d'avoir contribué, peut-être plus que tout autre, à réintroduire dans les études positives un aspect que des influences dérivées du cartésianisme et du kantisme avaient conduit à méconnaître, tout au moins à négliger presque entièrement.

§ 5. — **Trois essais sur la théorie de la sexualité.**

16. La sexualité infantile. — 17. Les composantes de la sexualité. — 18. Ses phases, le complexe d'Œdipe. — 19. La libido et la sublimation.

F 8; F 12, VII-IX; F 14, leç. 4; F 17, pp. 240-242; F 19, pp. 124 sq.; F 21, I; F 27, XX-XXII, XXVI; F 28, II, XIII-XV; F 33, I, IV, V; F 34; F 37; F 39, pp. 49-59; F 40, pp. 159-200; etc.

16. Pour beaucoup, les *Trois Essais* sont l'œuvre la plus remarquable de Freud : « Ils le contiennent tout entier, dit Witttels, tel qu'il apparaîtra à la postérité »[2]. D'ailleurs le maître considère la signification de l'étiologie sexuelle, en particulier dans l'enfance, comme partie essentielle de l'édifice à côté des doctrines de la résistance, du refoulement et de

1. F 7, p. 321. — 2. b 187, p. 93.

l'inconscient[1]. Aucune partie de son œuvre n'a été scrutée sous autant d'aspects, plus fouillée, aussi constamment remaniée[2], même en des points d'importance majeure pour l'ensemble de la doctrine[3]. Nous nous attacherons aux questions nécessaires à l'intelligence de la psychologie du système : la précocité de la vie sexuelle, les composantes de l'instinct sexuel, ses phases et le complexe d'Œdipe, la libido et sa sublimation. Au passage nous signalerons quelques-unes des nombreuses objections faites à cette partie du freudisme.

On lit dans une des leçons sur la psychanalyse : « *L'enfant apporte ces tendances* (sexuelles) *en venant au monde et c'est de ces premiers germes que sort dans une évolution pleine de vicissitudes, aux étapes nombreuses, la sexualité normale de l'adulte.* Ce qui me paraît moins facile, c'est de ne pas l'apercevoir. Il faut vraiment pour être aveugle à ce point une certaine dose de bonne volonté »[4]. Freud n'avait pourtant pas été toujours aussi perspicace, puisque la première édition de la *Science des rêves* contient cette phrase : « L'enfance est heureuse, parce qu'elle ne connaît pas encore le besoin sexuel »[5].

D'après lui des expériences positives établissent cette précocité comme normale, universelle; même, d'après certaines analyses de rêves, elle daterait de la période prégénitale.

Sanford Bell, après 2.500 observations de couples d'enfants, un bon nombre âgés de moins de cinq ans, aurait constaté sur des centaines d'entre eux des manifestations nettement sexuelles[6], résultats confirmés sur des enfants du même âge par des analyses de Freud lui-même : « Ce ne fut pas un mince triomphe de voir se confirmer tout ce que nous avions deviné en dépit des stratifications et déformations du temps intermédiaire »[7]. Mais les examens d'adultes apportent des preuves encore plus péremptoires : « Les souvenirs et les idées, qui surgissent chez les sujets au cours de l'analyse de leurs symptômes, ramènent régulièrement l'analyse aux premières années de l'enfance... Toutes les tendances perverses plongent par leurs racines dans l'enfance..., bref la sexualité perverse n'est

1. F 39, p. 61. — 2. F 8, notes 159-189. — 3. Cf. n° 25. — 4. F 14, leç. 4, p. 115. — 5. F 5, p. 121. Freud a rectifié par une note dans des éditions postérieures. — 6. F 14, p. 116. — 7. F 40, p. 174.

pas autre chose que la sexualité infantile grossie et décomposée en ses tendances particulières »[1]. D'ailleurs des documents analytiques ont permis d'établir des circonstances de l'enfance totalement oubliées du sujet, et parfois les enquêtes faites auprès des parents ont confirmé l'exactitude de ces reconstitutions[2].

Ces affirmations et les arguments allégués n'ont pas entraîné l'adhésion du grand nombre des savants. En novembre 1926 se tint à Berlin le premier congrès international de science sexuelle; voici un passage du compte rendu des séances : « L'apparition précoce de la sexualité chez l'enfant, thèse chère aux psychanalystes, n'a fait à ma connaissance l'objet d'aucun rapport. Mais j'ai remarqué avec intérêt que plusieurs travaux confirmaient une objection que j'ai toujours opposée, à savoir que cette sexualité précoce, d'après les psychanalystes universelle et normale, n'est en réalité qu'un cas pathologique ». Telles furent en particulier les conclusions des professeurs Hübner et Gratz[3].

Quant aux preuves positives, telles qu'elles sont présentées, la psychologie pédagogique leur refuse une valeur probante en vertu d'un de ses principes fondamentaux : l'enfant n'est pas un adulte en miniature, il a sa psychologie propre et donc ne peut être interprété en termes d'adulte. Or toutes les observations sur la prétendue sexualité infantile ont été faites par des psychanalyses d'enfants ou d'adultes; dans les deux cas c'est un adulte qui interprète, soit par lui-même, soit encore par le témoignage des parents. En dehors d'un préjugé est-il une seule règle autorisant à dire sexuelles certaines activités sous prétexte qu'elles devraient être estimées telles à un âge plus avancé? Bien au contraire, la loi fondamentale est là pour recommander instamment de ne pas risquer une conclusion.

La psychanalyse des adultes ne conduit pas à un meilleur résultat : que donnera-t-elle en effet? Tout au plus des souvenirs

1. F 27, p. 322. — 2. F 40, p. 176.

3. b 449, p. 100. Freud a rencontré dans l'auteur de ce rapport, WILLIAM STERN, le plus redoutable des adversaires sur le terrain de la psychologie infantile. Les études de Stern sur les fonctions psychologiques de la première enfance et leur évolution sont à juste titre tenues pour des chefs-d'œuvre. Sous sa direction le laboratoire de Hambourg a réalisé d'importants travaux relatifs aux mêmes questions. Il est considéré comme l'un des meilleurs psychologues contemporains.

d'enfance, et nous voici en présence de la même difficulté d'interprétation ; et encore est-il quasi impossible que ces réminiscences ne soient pas modifiées par le psychisme subséquent, quand elles ne sont pas autre chose que des imaginations récentes indûment localisées dans la première enfance, hypothèse admise par Freud lui-même à propos du fameux souvenir de Léonard de Vinci[1].

Si l'on s'arrête à l'autre aspect de la précocité, à savoir que toutes les tendances de l'âge adulte ont une racine dans les premiers jours de la vie, il est en parfaite harmonie avec la psychologie pédagogique et l'on doit être reconnaissant à Freud d'avoir attiré fortement l'attention sur ce point de grande importance.

17. Un psychanalyste orthodoxe ne s'avouera pas vaincu. Les difficultés, dira-t-il, auraient une valeur si, selon Freud, l'instinct sexuel avait chez l'enfant la même forme qu'à l'âge adulte ; or pareille supposition est à l'inverse de sa pensée. Qu'on lise ce qu'il écrivait en 1926 : « La vie sexuelle de l'enfant diffère bien entendu de celle de l'adulte. La fonction sexuelle, de ses débuts jusqu'à sa forme finale qui nous est bien connue, subit une évolution compliquée. Elle se constitue par l'agrégation de nombreux instincts partiels, chacun ayant ses buts spéciaux, traverse plusieurs phases d'organisation, jusqu'à ce qu'elle se mette au service de la reproduction. Tous les instincts partiels ne sont pas également utilisables en vue du but final, ils doivent être dérivés, remodelés, en partie étouffés »[2]. Ce texte pose deux assertions : l'instinct sexuel est la résultante de plusieurs *composantes ;* il n'atteint son état définitif qu'après avoir traversé plusieurs *phases*.

Ne cherchons donc pas la tendance telle quelle au début de la vie, mais seulement l'une ou l'autre des composantes, nettement sexuelles d'ailleurs ; elles s'organisent par couples de deux facteurs, l'un à caractère passif, l'autre à caractère actif. Ainsi à la curiosité sexuelle répondent les deux tendances affublées des noms barbares de voyeurisme, exhibitionnisme ;

1. F 15, pp. 67-68. — 2. F 40, p. 166. Cf. F 8, 2e Essai, pp. 68-107.

à la cruauté, le sadisme et le masochisme[1]. Ces résultats conclus dès 1905 de psychanalyses d'adultes auraient été confirmés depuis, spécialement par des analyses de névroses infantiles [2].

Le fait que la curiosité, le manque de pitié et d'autres éléments entrent dans l'activité d'exercice de l'instinct sexuel à partir de la puberté prouve assurément une étroite relation entre les différentes tendances au cours de leur évolution ; les expériences psychanalytiques illustrent brillamment cette thèse générale. Mais que conclure de plus ? Le fait que le mouvement du bras d'arrière en avant entre comme composante dans le métier du menuisier ne prouve pas que ce genre d'activité constituait une composante du menuisage alors que le petit enfant s'exerçait à remuer ses membres en tous sens. De nouveau nous nous heurtons à la difficulté déjà soulevée, au danger d'interpréter l'activité infantile en termes d'adulte.

Peut-être dira-t-on que l'enfant lui-même interrogé sur le pourquoi de l'exercice de certaines actions répond : « Parce que ça me fait plaisir ». Sans conteste il se plaît à toucher ce qu'il aime, à s'en approcher; les caresses de sa mère sont pour lui source d'un plaisir intense; sa curiosité ne cesse d'être en éveil, il aime à explorer le monde, à tout essayer, tout imiter. Mais pourquoi ces plaisirs seraient-ils sexuels ? Ou bien parce que de nouveau on traduit en langue d'adulte les gestes enfantins, ou bien, si l'on admet la thèse commune qui voit dans le plaisir une modalité affective des opérations conformes à la nature, parce qu'on suppose très gratuitement que toute action est sexuelle.

18. En étudiant l'évolution des tendances humaines, les psychologues ont été conduits à la diviser en certaines périodes : dans chacune d'elles l'enfant découvre dans l'univers de nouvelles valeurs et s'y adapte par un jeu de tendances déterminées. Jusqu'à seize mois c'est la période des intérêts sensoriels avec les stades du suceur, du regardeur, de l'attrapeur, du palpeur, de l'imitateur : le tout petit compare les atlas cénesthésique, tactile, visuel de son propre corps, et aussi les

1. F 8, pp. 88-91. Cf. F 17, pp. 240-243. — 2. F 8, p. 180, note 55. Cf. F 21, I; etc.

étendues visuelle, sonore, tactile, motrice. Puis jusqu'à la septième année viennent les stades du parloteur, du questionneur, l'amas de stocks imaginatifs. Enfin la période motrice de sept à treize ans adapte les synthèses d'images amassées précédemment à la réalité extérieure au moyen de l'action et enrichit l'activité de nombreuses tendances acquises.

Pour Freud toutes ces périodes d'évolution sont dominées par les phases de la sexualité. Dans une première phase d'*autoérotisme* chaque composante[1] travaille pour son compte, se satisfait à l'aide des zones érogènes du propre corps ; on discerne ainsi les stades marqués par des prédominances de l'érotisme des zones buccale, anale, génitale. Puis vient le choix d'un objet : dès que le moi se trouve constitué[2], les différentes tendances sexuelles conspirent à se diriger d'abord vers lui, phase du *narcissisme*[3]*;* puis vers un objet extérieur, *phase objectale* proprement dite. On atteint ainsi à peu près la cinquième année; alors commence une *période de latence :* si l'enfant est normal, les aspirations sexuelles perdent de leur force; la pudeur, le dégoût s'éveillent, la pression des injonctions parentales, sociales, religieuses se fait vivement sentir. C'est l'organisation d'une résistance, la construction des digues qui, à l'apparition de la puberté, refouleront les poussées sexuelles dans la direction de la reproduction.

Dans cette évolution deux événements de première importance demandent à être signalés : la formation et la dissolution du *complexe d'Œdipe*. Un complexe est tout groupe d'éléments représentatifs liés ensemble et chargés d'affect[4]. Quant à la légende d'Œdipe, elle est connue : conduit par une aveugle fatalité, après avoir tué son père, il épouse sa mère. Or au début de la période qui suit le narcissisme, le premier objet visé est la mère pour l'enfant mâle, le père pour la fille ; d'où, en même temps qu'une poussée vers le parent aimé, une jalousie intense pour l'autre qui détient tous les droits, en sorte que dans tout enfant existe un incestueux et un parricide[5]. Dans la métapsychologie freudienne nous verrons la destruction de ce complexe jouer un rôle de premier ordre et

1. Cf. ci-dessus, n° 16. — 2. Cf. n° 28. — 3. Cf. F19, p. 124; etc. — 4. F14, p. 92. — 5. F40, pp. 170-172.

y être donnée comme le point de départ des plus hautes aspirations.

Un abrégé aussi rapide ne donne qu'un soupçon de l'audacieuse ténacité, de l'ingénieuse et étonnante souplesse manifestée par Freud dans ses théories sur la sexualité infantile. Pourtant, malgré tout le talent de l'avocat, la thèse ne s'impose pas et vient encore se heurter contre l'écueil d'une interprétation d'enfant conduite en termes d'adulte.

On ne saurait objecter à cette conclusion la valeur de l'analogie. Celle-ci est, on le sait, très délicate en son maniement : elle a sa valeur pour conclure de l'existence d'un comportement humain accompli en vertu d'images sensibles à la réalité de semblables connaissances chez la bête qui, au moyen de mêmes organes, réagit semblablement dans des circonstances identiques ; mais de ce que le loup obéit à tel instinct en bondissant sur l'agneau, on ne saurait légitimement conclure qu'un animal d'espèce différente pratique un bond sous la poussée d'une tendance semblable ; la conclusion ne vaut que pour un autre loup. Or, redisons-le encore, l'enfant et l'adulte diffèrent parce qu'ils sont à des stades distincts de l'évolution humaine ; d'une certaine similitude dans la conduite extérieure, il est illogique de conclure à l'identité des impulsions subies.

Selon plusieurs, la méthode d'analogie se retournerait au contraire contre Freud. Mc Dougall reproche à la psychanalyse de ne pas tenir compte de la psychologie comparée en plaçant la sexualité partout où se manifeste l'amour sensible. Chez la bête en effet, où toute tendance est pure d'activité spirituelle, instinct sexuel et amour parental se distinguent nettement : chez les mammifères, ils se révèlent à des époques différentes, dans des situations complètement autres, et s'appliquent à des objets qui n'ont souvent rien de commun [1]. Assurément ces remarques du professeur de Duke University ne constituent un irrésistible argument que si la valeur de l'analogie est bien fondée dans les cas allégués ; cependant ils donnent à réfléchir, étant donné que, par sa nature inférieure, l'homme est vraiment un mammifère.

1. b 118, p. 162.

19. Mc Dougall n'exagère pas en attribuant au freudisme la thèse que tout amour est sexuel; voici un passage de la *Psychologie collective* qui ne laisse aucun doute à cet égard : « Le noyau de ce que nous appelons amour est formé naturellement... par l'amour sexuel, dont le dernier terme est constitué par l'union sexuelle. Mais nous n'en séparons pas toutes les autres variétés d'amour, telles que l'amour de soi-même, l'amour qu'on éprouve pour les parents et les enfants, l'amitié, l'amour des hommes en général, pas plus que nous n'en séparerons l'attachement à des objets concrets et à des idées abstraites »[1]. C'est qu'en effet la psychanalyse affirme aboutir dans tous les cas ou à des tendances visant l'union sexuelle même, ou à d'autres qui, alors même qu'elles sembleraient aller contre ce but, gardent cependant certains traits signes d'une identification foncière avec l'instinct sexuel proprement dit[2].

Freud a nommé *libido* l'énergie de cette poussée incluse en toute affection; elle serait à l'instinct sexuel ce que la faim est à l'instinct de nutrition.

Gardons-nous cependant de penser que cette théorie conçoive l'homme comme destiné à chercher en tout la satisfaction directe de la sexualité. Loin de là : « *Les poussées sexuelles peuvent en tout ou en partie perdre leur usage propre et être appliquées à d'autres fins* »[3]. Le processus qui détourne ainsi les forces sexuelles pour les appliquer à des buts non sexuels est la *sublimation*[4]; ce n'est pas un simple déplacement d'énergie, mais un transfert précis et spécifique[5] dont le jeu est toujours inconscient. Quand bien même, de parti pris, la volonté dirigerait vers l'étude une activité dépensée jusqu'alors pour le plaisir, cette influence supérieure pourrait se juxtaposer à la sublimation, mais ne se confondrait pas avec celle-ci, qui est toujours due à l'activité de la *libido* refoulée[6].

Si l'enfant, en raison de ses inclinations, mérite d'être appelé un *pervers polymorphe,* la sublimation est là pour faire naître de ces poussées bestiales les plus grandes vertus,

1. F 32, p. 109. — 2. F 32, p. 109. — 3. F 8, p. 72. — 4. F 12, p. 181. — 5. b 89, p. 774. — 6. b 89, p. 829.

vertus d'autant plus grandes que les poussées auront été plus fortes[1] : en dirigeant leurs énergies vers des buts supérieurs, elle formera de nobles caractères et sera le facteur d'épanouissement de toutes les beautés religieuses, esthétiques, morales et sociales[2]. Telle est du moins la prétention freudienne.

§ 6. — Les névroses.

20. La névrose trouble des tendances. — 21. Le transfert. — 22. Continuité entre l'état normal et l'anomalie.

Toute la bibliographie de Freud serait à citer; indiquons spécialement : F 1-3; F 10; F 12; F 14, leç. 4-5; F 21; F 27, 3e p., pp. 253-284; F 28-29; F 33; F 36-37; F 40.

20. Les études très étendues de Freud sur les névroses, les psychonévroses, les psychoses, s'attachent au diagnostic de ces affections, à leur prophylaxie, leur thérapeutique, et représentent par suite un grand intérêt médical; elles ne perdent cependant pas le contact avec la psychologie et se préoccupent spécialement de mettre en lumière la stricte continuité de la psyché.

Pour approfondir la nature des troubles nerveux, il n'y aura plus lieu de s'attarder à la recherche de quelque mécanisme intime étranger à l'état normal; il suffira d'appliquer à ce cas spécial le principe de pathologie générale : « C'est simplement la possibilité d'être inhibé, retardé ou entravé dans son cours qui constitue pour un processus la disposition pathologique »[3]. Or dans son progrès continu depuis le début de la vie humaine, le courant psychique rencontre bien des causes de perturbation : il y a l'hérédité, une difficulté actuelle qui peut causer un déclanchement morbide et un conflit infantile[4] toujours constaté dans les névroses par l'analyse.

Deux circonstances graves peuvent surgir : la fixation et la régression.

Par suite d'une extériorisation trop forte, une tendance partielle s'attarde à une phase antérieure de l'évolution : c'est la *fixation;* elle devient un point faible de la structure psychologique, où, lors de l'apparition d'un obstacle ardu, le refoule-

1. F 8, p. 153. — 2. Cf. n° 32. — 3. F 14, p. 123. — 4. b 89, p. 750.

ment aura facilité à se rompre[1]. Au contraire, si les éléments plus avancés rétrogradent vers une des phases antérieures (orale, anale, génitale), on est en présence d'une *régression*. Lorsqu'il arrive ainsi qu'une composante de l'instinct sexuel ne se soumet pas au primat de la zone génitale, il y a *perversion*[2].

Freud, par une de ces analogies qu'il excelle à découvrir, explique que, selon toute probabilité, fixation et régression sont en corrélation directe : lorsqu'une armée en marche laisse derrière elle de nombreux détachements, elle se replie sur ceux-ci en cas de défaite, mais par ailleurs, elle a d'autant plus de chances de se faire battre qu'elle a semé ainsi des éléments plus forts et plus nombreux[3].

Naturellement les facteurs du complexe d'Œdipe joueront un rôle de premier ordre dans ces incidents.

21. Psychiques dans leurs origines, les névroses le sont également dans leur cours et leur solution ; ce dernier fait est particulièrement établi pour tout un groupe de névroses comprenant l'hystérie et la névrose obsessionnelle. Celle-ci présente à la libido une série de satisfactions substitutives, ou symptômes, issues d'un désordre volitionnel inconscient[4] ; celle-là, au terme de l'évolution, cherche par ses précautions à se prémunir contre les exigences d'une libido inassouvie[5]. L'une et l'autre d'ailleurs supposent toujours un conflit entre les tendances du moi[6] et les tendances sexuelles[7].

Le traitement analytique de ce groupe de désordres est marqué d'un incident qui les termine en général et les a fait nommer *névroses de transfert*[8].

Sans tenir compte de l'attrait personnel, de l'âge, du sexe, des convenances sociales, surgit un sentiment d'amour pour l'analyste, qui s'exprime par la reproduction des événements psychologiques autrefois vécus : au lieu de se remémorer son enfance, le malade en reproduit l'histoire, en général celle de son amour pour un des parents[9].

Le médecin se trouve de ce chef en face d'une situation qui exige « beaucoup d'adresse, de patience et d'abnégation »[10] ;

1. F 14, p. 124. — 2. F 14, p. 123. — 3. F 27, p. 355. — 4. b 89, p. 747. — 5. F 27, p. 360. — 6. Cf. n° 28. — 7. F 27, p. 358. — 8. F 40, pp. 195 sq. — 9. F 40, p. 196. — 10. F 40, p. 198.

il la fait aboutir à la guérison en obtenant que le malade rapporte tout à son passé tel qu'il l'a vécu soit en réalité, soit dans les fantaisies de ses rêves éveillés.

A côté des névroses de transfert, se placent les *névroses actuelles* et les *névroses narcissiques*. Les premières, neurasthénie, hypocondrie, inassouvissement actuel de la libido, pourraient dans leurs symptômes se ramener à des lésions toxiques directes; ce serait peut-être pour la psychanalyse le cas de passer la main à la recherche médico-biologique[1]. Le second groupe, assez mal défini, comprendrait la démence précoce, la paranoïa avec les manies de grandeur ou de persécution; d'objectale la libido s'est tournée vers le moi, est devenue autistique; par suite, en faisant revivre l'histoire morbide, le médecin ne s'attirera pas le transfert. L'un ou l'autre de ces deux groupes trouve jusqu'ici la psychanalyse à peu près impuissante[2].

On rencontre ici le même genre d'objections qui ont été opposées au sujet des rêves d'angoisse. Pour les névroses dues à des chocs de guerre, l'ébranlement nerveux ne suffit-il pas à tout expliquer et en tout cas quel rapport établir avec un trouble sexuel quelconque? La réponse de Freud est semblable à celle qu'il a donnée pour défendre ses théories oniriques : les névroses traumatiques[3], dont les chocs de guerre sont un cas particulier, ne seraient plus un conflit entre la libido et le moi, mais entre la libido et l'instinct de mort[4]; de ce même instinct de mort dériveraient les troubles imprégnés de masochisme moral : culpabilité, châtiment.

22. En insérant les névroses au sein même de l'évolution des tendances, la psychanalyse rejette par le fait même toute discontinuité entre l'état normal et l'anomalie; les processus de l'un et de l'autre présentent en somme les mêmes rapports que le sommeil et la veille[5]. Le rêve force le passage interdit par la censure en se servant de la condensation et du déplacement. Les crises hystériques ne sont-elles pas, elles aussi, des dra-

1. F 27, p. 404. — 2. F 27, p. 567. — 3. Les névroses traumatiques sont causées par des excitations extérieures assez fortes pour surmonter les moyens de défense jusqu'alors efficaces (F 30, p. 39). — 4. F 29; F 30, pp. 37 sq.; b 89, pp. 735-757. Cf. n° 26. — 5. F 17, pp. 164-165.

matisations de scènes qui occupent inconsciemment l'imagination des malades et, à l'aide de condensations et transformations substitutives, se posent en énigmes à l'observateur? La névrose obsessionnelle avec ses rites méticuleux, ses tics, ses incompréhensibles défenses, traduit bien également une lutte entre un refoulé et des résistances, entre les tentations des impulsions et les injonctions morales et sociales. On le voit, dans ces cas, comme dans les autres névroses, ce sont conflits semblables à ceux du rêve et processus analogues pour les résoudre.

A entendre Freud, la névrose et la sexualité se tiennent étroitement[1]: « Parmi les causes des maladies nerveuses, les facteurs de la vie sexuelle jouent un rôle d'importance démesurée, un rôle dominant, peut-être même spécifique »[2]. Pas de cas où n'intervienne ce facteur sexuel. Et en effet comment pourrait-il en être autrement si toutes les phases de l'évolution depuis les premiers jours sont dominées par cet instinct? Cet aspect de sa théorie des névroses est naturellement sujet aux mêmes objections que sa conception de l'évolution psychologique.

Un mérite incontestable de Freud en cette matière est d'avoir de nouveau attiré vivement l'attention sur la *continuité du déterminisme psychologique* humain. Aucune fissure entre les états normaux et anormaux. Tous nous subissons la poussée des tendances; pour satisfaire aux exigences de la conscience morale, aux injonctions sociales, nous avons à exercer une résistance contre ces impulsions : chacun le fait, mais l'empire du moi n'est pas absolu, le succès est incomplet. Que l'échec se fasse à peine remarquer ou entraîne la névrose déclarée, c'est en définitive question de plus ou de moins, et Freud va jusqu'à dire : « Nous ne croyons plus que santé ou maladie, état normal ou état nerveux, soient franchement tranchés, ni que des traits névrotiques dénotent un caractère d'infériorité »[3].

1. F 17, pp. 166-167. — 2. F 40, pp. 161-162. — 3. F 15, p. 199.

CHAPITRE II

La Métapsychologie de Freud.

§ I. — Préliminaires.

23. La personnalité de Freud. — 24. Les difficultés d'une métapsychologie.
b 187.

23. En 1905 Freud n'est plus le novateur isolé dans un milieu indifférent ou hostile ; désormais le nombre de ses collaborateurs augmentera sans cesse et ses ouvrages se répandront peu à peu dans tous les pays. Mais plus s'étend le rayonnement de son influence, plus aussi il comprend la nécessité de synthétiser les résultats obtenus par l'étude des rêves, des actes manqués, des névroses, de la sexualité infantile [1] ; il lui faut construire une théorie générale des tendances humaines, ce qu'il appelle une *métapsychologie* [2]. Sans abandonner l'observation expérimentale, il va donc désormais : « donner libre cours à la tendance longtemps réprimée à la spéculation » [3].

Dans toute construction d'une synthèse qui dépasse les faits, la personnalité de l'ouvrier joue un rôle important : Freud a fait remarquer lui-même que, pour l'intelligence des systèmes philosophiques, il serait très avantageux de psychanalyser leurs auteurs [4].

Signalons donc quelques traits caractéristiques d'après Wittels qui l'a bien connu.

Voici son portrait physique vers 50 ans : « Freud est à peine de taille moyenne, plutôt frêle et s'impose des mouvements énergiques... Il n'a pas les grands yeux lumineux que l'on voit

1. F 39, p. 87. — 2. F 30, p. 11. — 3. F 39, p. 90. — 4. F 17, pp. 239-240.

si souvent chez les gens remarquables ; le regard noyé sort d'étoiles d'un brun foncé, il se dirige volontiers de bas en haut et a quelque chose d'énigmatique »[1]. Professeur, il faisait son cours sans l'ombre de solennité, sur le ton d'une causerie familière, assaisonnée de sa bonne humeur accoutumée, ce qui ne l'empêchait pas de « tordre le cou » impitoyablement à la psychologie traditionnelle. Il aimait voir ses travaux utilisés, même sans délicatesse; mais n'acceptait guère d'idées personnelles chez ses disciples.

Membre depuis bien des années d'une loge franc-maçonnique juive[2], il soutient dans un de ses derniers écrits, *L'avenir d'une illusion,* que les religions positives sont manifestement opposées à la raison et à l'expérience. A ses yeux le gouvernement français a fait progresser grandement la civilisation en supprimant l'enseignement du catéchisme à l'école[3]. Son idéal quasi religieux semble une sorte de confucianisme où entreraient en première ligne la piété envers les parents et le culte de l'idée nationale.

On peut dire qu'il donna l'exemple de ces vertus appelées communément familiales et sociales : excellent fils, excellent époux, il se montra toujours pour ses six enfants un père attentif et dévoué. Sa conduite n'a jamais donné lieu au moindre reproche; Wittels rend de lui ce témoignage : « Il a fait perdre tout crédit à la morale sexuelle, mais lui-même ne dévie pas du droit chemin »[4].

S'il est quelque peu sévère à l'égard d'autrui, il l'est encore plus envers lui-même. Quant à sa manière d'exercer la bienfaisance, elle est très large, au-dessus de ses moyens.

Un trait remarquable de sa physionomie est son acharnement au travail. On a pu dire que tout son temps, de neuf heures du matin à huit heures du soir, était donné à des consultations ; puis, jusqu'à une heure du matin, c'était le labeur de la correspondance et de la composition des écrits ; restent sept heures pour le sommeil qu'il avait d'ailleurs excellent[5]. Cette active application est au service d'une intelligence à la fois souple et tenace, ingénieuse et hardie, que ne démontent ni difficultés, ni oppositions, et qui ne craint pas d'aborder les problèmes les

1. b 187, p-112. — 2. b 187, p. 227. — 3. F 12, VII, p. 158. — 4. b 187, p. 29. — 5. b 187, p. 29.

plus élevés, même quand ils sont en grande partie nouveaux pour elle.

24. Un esprit moins audacieux et moins sûr de lui aurait grandement hésité devant la tâche à remplir. Il ne s'agit pas simplement en effet de réunir les résultats en un ensemble quelconque; il veut en faire surgir une psychologie complète, non en ce sens que le système puisse pleinement se suffire et donner des solutions entièrement définitives, Freud a souvent affirmé que telle n'était pas son intention, mais la science nouvelle doit avoir une portée suffisante pour atteindre les plus hautes questions. L'apport de la psychanalyse, nous le connaissons : inconscient, préconscient, refoulement, résistance, la censure avec sa rigueur, les procédés du rêve et de la névrose, les phases de la sexualité. Quelle immense distance entre ce matériel et les faits religieux, moraux, sociaux, esthétiques !

La difficulté est d'autant plus grande que le maître de la psychanalyse ne trouvera, parmi les psychologues contemporains, aucun ouvrier à embaucher. A ses yeux la science psychologique en honneur ne compte guère et l'on est stupéfait de l'aisance avec laquelle sont jetés par-dessus bord les travaux, parfois si méritoires, si importants, de la pathologie, de la psychophysiologie, les expériences de l'école de Wurtzbourg et tant d'autres. A en croire Jung, le plus illustre de ceux qui furent disciples de Freud[1], la psychologie expérimentale d'aujourd'hui ne donne aucune vue d'ensemble sur les phénomènes importants, elle est « hostile à l'infinie variabilité et mobilité du psychisme individuel », n'apprend rien ou presque rien de vraiment intéressant sur l'âme humaine : pour connaître celle-ci, plutôt que lire les gros livres et s'asseoir gravement au pied des chaires en renom, mieux vaut parcourir le monde, visiter les prisons, les hôpitaux, les mauvais lieux, les bourses, les salons, les meetings religieux ou autres. Et Jung laisse bien entendre que, dans ce réquisitoire, il parle en élève de celui qui fut autrefois son maître.

Mais pourquoi ne pas chercher dans les métaphysiques exis-

1. b 94, pp. 15-16.

tantes quelque charpente vigoureuse susceptible d'assumer les données de la psychanalyse? Rien ne serait moins conforme à la mentalité d'un Freud. Pour la découverte, il ferait encore assez bon marché de la priorité, mais il tient, comme il dit : « à rester libre de toute prévention[1] »; aussi se garda-t-il soigneusement « de s'approcher de la philosophie proprement dite ». On a trouvé de nombreux raccords entre sa philosophie et celle de Schopenhauer, mais il le connut trop tard pour subir son influence. Nietzsche de même est souvent donné comme le vrai précurseur de la psychanalyse, ce sera précisément une raison de l'éviter longtemps[2]. En établissant les grandes lignes de ses théories, Freud se soucie donc très peu de se rapprocher ou non « de tel système philosophique déterminé consacré par l'histoire »[3]. S'il s'appuie en quelques points importants sur certaines idées de Fechner, il semble éprouver le besoin de s'en disculper[4]. Ses écrits d'ailleurs le manifestent sans honte : dans toute la mesure du possible, il veut tenir de lui-même. C'est bien son esprit personnel qui synthétise des expériences à lui dans une structure psychologique animée de principes d'activité de son choix.

§ 2. — Les principes d'activité.

25. Principes de plaisir et de réalité. — 26. L'Eros et le principe de mort.

F 16; F 19; F 25-26; F 30; F 32; F 37; F 39, pp. 89-96; F 41; etc.

25. « *La théorie psychanalytique admet sans réserve que l'évolution des processus psychiques est régie par le principe de plaisir* »[5].

La conception que Freud se fait de l'état affectif rappelle les théories bien connues de Kant et de Schopenhauer : « Le plaisir est la cessation de la douleur. La douleur est l'aiguillon de l'activité »[6].

Supposons dans la vie psychique une certaine quantité d'énergie, la douleur correspondrait à une augmentation, le

1. F 39, p. 93. — 2. F 39, p. 93. — 3. F 30, p. 11. — 4. F 39, p. 93. — 5. F 30, p. 11. — 6. Cf. n° 46.

plaisir à une diminution de l'énergie libre et l'appareil psychique aurait une disposition à maintenir le niveau d'énergie libre aussi constant que possible et ainsi subirait une loi analogue à celle du second principe de l'énergétique. « La principale fonction du mécanisme psychique consiste à délivrer la créature des tensions engendrées en elle par les besoins »[1], donc est la recherche du plaisir en se conformant à la logique du système. Les possibilités de plaisir peuvent être transformées en déplaisir par suite du refoulement, mais la prédominance du principe n'est pas compromise pour cela : « Toute sensation de déplaisir de nature névrotique n'est au fond qu'un plaisir qui n'est pas éprouvé comme tel »[2].

Pourtant le principe de plaisir ne saurait être toujours écouté. Normalement les difficultés du monde extérieur viendront souvent exciter l'instinct de conservation et dans ce cas les processus obéiront au *principe de réalité*. Sans que le but final du plaisir soit écarté, la réalisation en est différée au risque même d'éprouver du déplaisir[3].

La première tentative métapsychologique de Freud régissait donc l'activité de la psyché par deux principes distincts qui, se modifiant au besoin, l'un l'autre, faisaient face à toutes les éventualités possibles[4].

26. Les progrès de la psychanalyse ne se montrèrent pas favorables à une distinction si tranchée entre les deux principes. L'existence d'une phase narcissique entre l'autoérotisme et la phase objectale[5] entraînait avec elle l'hypothèse d'une conversion de libido narcissique en libido objectale et vice-versa; un soulèvement de celle-ci contre celle-là devenait dès lors l'interprétation la plus plausible de l'exercice de l'instinct de conservation; c'est ainsi à l'intérieur même de la libido que se situait le refoulement[6]. Il était donc logique d'admettre un principe unique l'Eros, ayant pour énergie la libido, soit narcissique, soit objectale, soumise au principe du plaisir et au principe de réalité.

Mais la métapsychologie ne saurait rester dans cette posi-

1. F 30, p. 13. — 2. F 30, p. 15. — 3. F 30, p. 14. — 4. F 30, p. 16. — 5. Cf. n° 19. — 6. F 39, p. 89.

tion : il n'y a plus d'opposition entre deux principes premiers et, sans un dualisme foncier, l'activité psychique ne se conçoit pas.

De plus d'après les expériences, il y a une scission à opérer dans la part attribuée jadis au principe de plaisir, il faut en détacher une influence à dresser en face de l'Eros : le principe de mort ou de destruction ou encore de nirvâna. Freud admet en effet l'existence, d'ailleurs très discutée, de sensations directes de l'augmentation ou de la diminution dans la tension : « Il n'y a pas à douter, assure-t-il, qu'il n'y ait des tensions agréables et des relâchements désagréables[1] ». Donc autre est le principe du plaisir, autre celui d'où procède la détente des tensions et qui, en abaissant le niveau de l'énergie libre, tend à substituer la stabilité inorganique à la mobilité vitale.

Voici donc quels seraient les principes généraux de l'activité psychique :

L'Eros réunissant les instincts de conservation de l'individu et de l'espèce, les poussées des principes de plaisir et de réalité.

L'instinct de mort ou de nirvâna.

« Du travail, de concert ou en opposition, de l'Eros et de l'instinct de mort résulte l'image de la vie »[2].

Les principes une fois constitués, reste à déterminer l'appareil sur lequel ils s'exercent. Dès le début, le psychisme avait été divisé en conscient, inconscient, préconscient, avec un pouvoir de censure, organe du refoulement[3]; conception fondamentale qui ne cessera jamais de dominer la psychanalyse. Mais le schème ainsi fourni, avec l'inconvénient d'avoir des parties concrètement trop mêlées, manque d'extensibilité, par suite n'arriverait pas aisément à s'incorporer toutes les branches de la psychologie. Aussi vers 1923 Freud conçut un édifice d'architecture plus compréhensive qui, tout en renfermant les lignes précédentes, était susceptible d'atteindre plus loin et plus haut : l'appareil psychique serait composé de trois parties s'insérant l'une dans l'autre : le soi, le moi, le surmoi[4].

1. F 40, pp. 212-213. — 2. F 39, p. 90. — 3. Cf. n° 6-7. — 4. F 35.

§ 3. — Structure de l'appareil psychique.

27. Le soi. — 28. Le moi. — 29. Le surmoi.
F35.

27. *Le soi*[1] *est le principe et le siège des tendances et de leurs poussées*[2] *:* il est actif, dynamique; toutefois réduit à lui-même, il est inconscient, inconnu, amoral, inaccessible aux influences. Tout ce que le soi éprouve, toutes les expériences qu'il reçoit, il le doit à l'entremise du moi qui, à son lieu et place, communique avec le monde extérieur.

Que renferme le soi? Directement toutes les tendances qui ne procèdent pas de la conscience-perception : donc l'éros réunissant les pulsions groupées autour des principes du plaisir et de réalité, l'instinct de conservation, l'instinct sexuel avec toutes ses composantes[3]; il est le grand réservoir de la libido au sens primaire du mot[4]. Puis en face de l'éros réside dans le soi le principe de destruction.

Un deuxième contenu du soi est tout le refoulé par le moi, qui vient ajouter ses poussées à celles de l'éros et de l'instinct de mort : « C'est par l'intermédiaire du soi que les éléments refoulés correspondent avec le moi dont ils sont nettement séparés par les résistances »[5].

Quant à la genèse de ces parties du soi, celle du premier contenu est héréditaire, celle du second s'effectue par la vie psychique individuelle de chaque moi particulier.

Le soi possède encore un troisième contenu qui participe aux traits des deux précédents, en vertu de cette hypothèse connue, qui rencontre d'ailleurs de si grandes difficultés : « L'ontogénèse est la répétition de la phylogénèse ». Si une activité s'est exercée antérieurement dans la race, d'une manière fréquente, intense, prolongée pendant plusieurs générations successives, elle a pu se fixer héréditairement et ainsi se retrouveraient dans le soi les traces natives issues du moi des individus ancestraux[6].

1. F 35, ch. II, pp. 184 sq. — 2. En allemand « Triebe »; la Soc. psan. fr. traduit par « pulsions ». — 3. Cf. n° 17. — 4. F 35, p. 197, note 1. — 5. F 35, p. 190. — 6. F 35, p. 206.

28. « *Le moi est une partie du soi ayant subi des modifications sous l'influence de la conscience-perception* »[1]. Un individu se compose donc d'un soi psychique inconscient auquel se superpose, duquel jaillit un moi superficiel émanant de la perception; celle-ci est au moi ce que la poussée instinctive est au soi[2].

Que renferme le moi? Toute connaissance provient de perceptions externes, visuelles, auditives, verbales et autres, qui laissent après elles des traces mnémiques; grâce à celles-ci, ce qui vient du dedans peut se transformer en perceptions extérieures et ainsi devenir conscient[3]. Le moi contient donc les connaissances, et c'est le préconscient qui en occupe la majeure étendue.

Quelles sont ses *fonctions ?* « L'importance fonctionnelle du moi consiste en ce que, d'une façon normale, c'est lui qui contrôle les avenues de la motilité »[5]. Par lui s'expriment les tendances du soi, il les traduit en actions, comme si elles étaient les siennes propres[6]. C'est par son intermédiaire seulement que le monde extérieur fera jouer dans le soi le principe de réalité et que celui-ci pourra dominer le principe du plaisir. « Le moi représente la raison et la sagesse, le soi est au contraire dominé par les passions. Tout cela s'accorde avec les distinctions courantes et bien connues, mais ne doit être pris que d'une façon très générale et considéré comme étant d'une exactitude purement virtuelle »[7].

La dernière phrase du texte ne doit pas être perdue de vue dans toute la question : il ne faut pas se hâter d'identifier ces vues avec les conceptions classiques d'instinct, de raison, de tendance déclanchée par la connaissance de l'objet, bien qu'il y ait d'indiscutables rapports entre les unes et les autres.

C'est au moi que ressortit la juridiction de la censure, par lui elle s'exerce et le jour et la nuit[8]; de lui les refoulements, la résistance à l'analyse, aussi inconsciente d'ailleurs que les tendances refoulées. « La névrose ne serait pas conflit entre le conscient et l'inconscient, mais plutôt entre le moi cohérent et les éléments détachés du moi et refoulés »[9]. En ces points

1. F 35, p. 191. — 2. Cf. F 35, p. 191. — 3. F 35, p. 187. — 4. F 35, p. 158 et sq. — 5. F 35, p. 191. — 6. F 35, p. 191. — 7. F 35, p. 191. — 8. F 35, pp. 181-182. — 9. F 35, p. 182.

et plusieurs autres, la nouvelle architecture se montre supérieure à celle qui construisait la charpente avec l'inconscient, le conscient et le préconscient.

Les processus psychologiques d'une personne constituent une organisation cohérente qui est son moi, distinct de tout autre moi[1]. La *genèse* du moi est donc due tout d'abord aux poussées du soi, puis à l'influence du monde extérieur. Subit-il des influences héréditaires? Pas directement, mais bien par l'entremise du troisième contenu signalé dans le soi[2]; les expériences du moi suffisamment intenses, fréquemment répétées dans un grand nombre d'individus pendant la suite des générations, « se transforment pour ainsi dire en expériences du soi dont les traces mnémiques sont conservées et maintenues à la faveur de l'hérédité »[3]. Il faudrait donc admettre la transmission héréditaire de connaissances acquises; on sait combien l'expérience favorise peu de telles assertions[4].

Venons-en à la plus hardie de toutes les inventions freudiennes : la différenciation du moi qui donne naissance au *surmoi*.

29. Si l'on s'en rapporte au témoignage de Jones, l'intérêt psychanalytique, après s'être porté successivement sur le symbolisme, le narcissisme, les résistances, se concentre actuellement sur le problème du surmoi[5]; par ailleurs on avait hâte de voir comment le nouveau système aborderait les questions relatives aux préoccupations supérieures de l'humanité et l'intention de Freud était bien, on le sait, de les englober dans sa systématisation.

Le surmoi est posé comme cette essence supérieure de l'homme[6] de laquelle émanent les religions, la morale, les inclinations sociales[7].

Quel est-il? Quelle est son origine? Quelles sont ses fonctions?

Le surmoi est le produit d'une différenciation produite au sein du moi[8]; c'est dans le soi qu'il a été puisé par le moi[9]. *Il*

1. F 35, p. 181. — 2. Cf. n° 28. — 3. F 35, p. 206. — 4. Cf. G. Poyer, *Problèmes généraux de l'hérédité psychologique*, Alcan, 1921. — 5. R. fr. Psan., 1927, n° 2, p. 326. — 6. F 35, p. 203. — 7. F 35, 204. — 8. F 35, p. 194. — 9. F 35, p. 206.

résulte en effet de l'identification de l'enfant avec les parents dans la solution du complexe d'Œdipe, et se présente en conséquence comme héritier de ce dernier[1].

Suivons les phases de l'évolution infantile[2]. L'amour des parents a été la première démarche de la libido objectale. Or pour la psychanalyse c'est en toute rigueur que l'on ressemble à ce que l'on aime : *l'identification* est « la première manifestation d'un attachement à une autre personne »[3]. La concentration de la libido sur la mère, en identifiant l'enfant mâle avec celle-ci, fait également qu'il veut être comme le père, lui être identique[4]. Mais, à mesure que la libido objectale se renforce, le père devient le rival et par *ambivalence* l'identification avec lui revêt un caractère d'hostilité. Enfin vient la période de latence, l'enfant cesse de prendre la mère pour objet de la libido et dès lors l'identification avec le père devient plus totale. En résumé pendant cette évolution infantile les parents ont été comme introjectés dans le moi, les rapports avec eux ont été désexualisés, tactique qui a vaincu le complexe d'Œdipe[5]. D'où Freud conclut la genèse du surmoi : « C'est ainsi que la modification la plus générale que la phase sexuelle, dominée par le complexe d'Œdipe, imprime au moi, consiste essentiellement en ce qu'elle y laisse subsister les deux identifications rattachées l'une à l'autre par des liens dont nous ne savons rien de précis. Cette modification du moi assume une place à part et un rôle particulier et s'oppose à l'autre contenu du moi en tant que moi idéal ou surmoi »[6]. Le surmoi vient donc des premières fixations du soi, en même temps qu'il est une formation destinée à réagir contre elles. Il adresse au moi comme deux conseils : ressemble à ton père et aussi ne fais pas tout ce qu'il fait, il est des droits qui n'appartiennent qu'à lui. Puisque c'est précisément sur le père que l'enfant s'est appuyé pour dominer le complexe d'Œdipe, on conçoit que plus celui-ci aura été fortement enraciné, plus aussi sera forte la rigueur avec laquelle le surmoi règnera sur le moi[7].

La fonction du surmoi est tout d'abord d'exercer une critique contre toute tentative du moi à laisser se rapprocher tout ce qui provient de la sexualité infantile refoulée[8] ; mais de

1. F 39, p. 192. — 2. Cf. n° 18. — 3. F 32, p. 126. Cf. pp. 126-132. — 4. F 35, p. 198. — 5. F 37, p. 220. — 6. F 35, p. 201. — 7. F 35, p. 201. — 8. b 168, p. 127.

plus par lui est élevé sur le complexe parental l'édifice de la religion et de la morale[1].

Le surmoi a gardé certains traits des personnes introjectées : autorité, puissance, sévérité, caractères renforcés au cours de l'évolution par les autorités qui ont assumé le rôle des parents ; c'est ainsi que : « l'impératif catégorique de Kant est l'héritier direct du complexe d'Œdipe »[2].

Ce moi idéal, ou surmoi, apparaît très au-dessus du moi, d'où naît une tendance à le poser en être distinct, père suprême vis-à-vis duquel on éprouve « ce sentiment d'humilité... qui fait partie de toute foi ardente et passionnée »[3]. En revanche Freud estime que le mépris de l'autorité paternelle est forcément lié à une baisse de la foi[4].

La théorie philogénétique donnerait un appui à cette conception de la genèse des religions; ici Freud déclare ouvertement poser une hypothèse, non une thèse certaine et définitive[5].

On peut supposer avec Darwin que la forme primitive de la société humaine aurait été celle d'une horde soumise à un mâle puissant[6], accaparant toutes les femmes et par suite ayant ses fils pour rivaux; c'était un complexe d'Œdipe social. Un jour les fils se révoltèrent, et, après avoir tué celui qui avait été à la fois leur ennemi et leur idéal, mangèrent sa chair dans un repas commun; puis, rivaux les uns des autres, incapables de jouer individuellement le rôle envié du père d'autrefois, ils s'unirent dans le culte de ce dernier, le symbolisèrent plus ou moins étroitement dans un totem environné de rites et de tabous; un repas totémique fêtait le souvenir de cette association. Dans la race comme dans l'individu, *la religion et les restrictions de la morale ont donc eu pour genèse la solution du complexe d'Œdipe*[7].

Que l'on doive chercher dans le fond de notre nature sensitive les rouages psychiques à l'aide desquels s'exprimeront les aspirations spirituelles, il est impossible de le nier; mais, quant à leur origine, ces tendances viennent de la volonté qui vise des buts éclairés par l'intelligence; de cette genèse Freud ne

1. F 39, pp. 103-108. — 2. F 37, p. 220. — 3. F 32, p. 204. — 4. F 15, pp. 177-179. — 5. Cf. n° 39. — 6. F 32, p. 146. — 7. F 39, pp. 106-107. Cf. F 19 ; F 32, pp. 146 sq.; F 35, pp. 203-205.

parle pas nettement [1]. Quant à faire dériver les rouages sensitifs eux-mêmes d'une sexualité précoce, nous avons dit les difficultés insurmontables que rencontrent les preuves expérimentales de cette conception [2].

§ 4. — **Données de psychologie collective.**

F 32.

30. En cette matière Freud modifie quelque peu ses procédés de recherche. Il n'évite plus de se rapprocher des auteurs compétents et d'utiliser leurs travaux; c'est ainsi qu'il expose les idées de G. Le Bon, de S. Sighele, de W. Mc Dougall, de W. Trotter, non pour les accepter à l'aveugle, mais pour les critiquer, les modifier au besoin et les compléter en partant des résultats déjà incorporés dans son système. Il se défend d'ailleurs de songer à faire un traité complet de métapsychologie collective et se contente de toucher quelques points particulièrement intéressants pour la psychanalyse dans ses sondages des profondeurs de l'âme humaine [3]. Dans la logique de son système, il se propose de ramener l'origine de toute psychologie collective au dynamisme du soi, donc à l'activité de l'éros qui englobe tout amour et qu'il n'hésite pas à rapprocher de la charité exaltée au-dessus de tout dans l'*Épître aux Corinthiens :* « Toutes ces variétés d'amour, la psychologie les considère de préférence et d'après leur origine, comme des penchants sexuels » [4].

Arrêtons-nous uniquement à une thèse fondamentale, bien caractéristique de la métapsychologie freudienne : « Toutes les manifestations dont on constate ultérieurement l'efficacité dans la vie sociale, comme par exemple l'esprit commun, l'esprit de corps, etc., découlent... incontestablement de la jalousie » [5].

Considérons d'abord la *foule primaire*. Elle se présente comme une réunion d'individus ayant, au moins momentanément, remplacé l'idéal de chaque moi par un objet commun

1. Cf. n° 43. — 2. Cf. n°s 17-18. — 3. F 32, p. 87. — 4. F 32, pp. 109-110. — 5. F 32, p. 144.

à tous, ce qui psychologiquement les groupe en unité faite de leurs « moi » identifiés. Cette foule a un meneur; on suppose d'ailleurs qu'une organisation plus parfaite ne lui a pas donné l'unité consistante de l'individu qui pense, veut, agit selon des directions définies [1], comme par exemple celle de l'Église catholique.

Dans une telle foule se remarque une extrême affectivité qui ne sait se refréner, en même temps qu'un abaissement de l'exercice intellectuel. Il y a régression de l'activité psychique vers une phase antérieure que l'on retrouve chez l'enfant et le sauvage.

Pour expliquer la constitution et le maintien d'une telle collectivité, on doit faire appel à l'*instinct grégaire*. Ce dernier ne doit pas être compris comme issu de la crainte de s'écarter du troupeau, parce que, seul, l'individu se sent incomplet; Freud rejette cette opinion assez courante au nom de l'analyse. L'origine de tout instinct, il ne faut jamais l'oublier, doit être cherchée dans les orientations données dès la première enfance aux poussées du soi. Or, si le tout petit a peur de la solitude, c'est une conséquence d'un désir insatisfait ayant la mère pour objet et plus tard d'autres personnes familières; « l'autre » est loin de l'attirer nécessairement, car la présence d'un étranger l'épouvante parfois. Il faut voir la naissance de l'instinct grégaire dans un processus semblable à celui qui a constitué et résolu le complexe d'Œdipe. L'enfant, parce qu'il aime la mère, est d'abord jaloux des frères plus jeunes, qui jouissent du privilège de toucher la mère de plus près; d'où résulte, comme vis-à-vis du père, une ambivalence de sentiments, il voudrait les supplanter et s'identifier avec eux, avoir ce qu'ils ont. Mais bientôt sous la pression des injonctions parentales, devant la constatation de l'impossibilité du succès, surtout à cause de la victoire sur le complexe d'Œdipe, une identification vraie s'établit entre frères et sœurs, avec toutefois l'exigence d'un traitement égal pour tous, d'une exacte justice distributive. C'est donc bien *la réaction contre un sentiment de jalousie* qui est l'origine de l'instinct grégaire [2] : « Le sentiment social repose sur la transformation

1. F 32, p. 139. — 2. F 32, p. 143.

d'un sentiment primitivement hostile en un attachement positif qui n'est au fond qu'une identification »[1]. De plus, comme c'était le cas dans la famille, pour la foule : « Cette transformation semble s'effectuer sous l'influence d'un attachement commun à base de tendresse pour une personne extérieure à la foule »[2].

On retrouve les mêmes facteurs dans les *foules à haut degré d'organisation permanente,* dont les types excellents sont l'Église et l'armée; avec des caractéristiques spéciales cependant. Dans l'Église et l'armée, les membres s'identifient, non avec le chef, mais entre eux par un amour commun pour le chef, comme les frères et sœurs dans la famille, toujours avec une prétention à égal traitement dans l'affection témoignée par le chef. *L'Église catholique* vise une identification encore plus haute : le chrétien doit s'identifier avec le chef, qui est le Christ, et aimer tous les autres chrétiens ses frères comme le Christ les a aimés[3]; mais Freud estime que cette tentative de perfectionnement dépasse manifestement les virtualités collectives.

L'explication phylogénétique donnée pour la genèse des religions confirmerait également l'origine métapsychologique du lien social à base de jalousie érotique égalitaire. Considéré sous le rapport social, l'homme peut se définir : « Un animal de horde, c'est-à-dire un élément constitutif d'une horde conduite par un chef »[4].

Mêmes fins de non-recevoir à opposer que pour la psychologie religieuse : négligence du moteur volontaire, mise en avant de ressorts du soi dont l'existence n'a pas de solide fondement.

1. F 32, p. 145. — 2. F 32, p. 145. — 3. F 32, p. 161. — 4. F. 32, p. 145.

CHAPITRE III

Applications de la Psychanalyse.

§ 1. — Pédagogie psychanalytique.

31. La vraie pédagogie est-elle psychanalytique? — 32. Critique de la pédagogie psychanalytique. — 33. L'instruction sexuelle d'après Freud.

F 12, VII-IX; F 17, pp. 250-251; F 18.

31. La psychologie pédagogique contemporaine insiste à bon droit sur ce point : l'enfant n'est pas un adulte en miniature; il a des lois qui lui sont propres dont il faut tenir le plus grand compte pour le former. Connaître les ressorts profonds de l'âme qu'il doit élever, n'est-ce pas l'ambition de tout éducateur? La psychanalyse se fait fort de la réaliser.

A partir de l'adolescence toutes les tendances par lesquelles s'exprime l'activité sont des superstructures assises sur les activités premières de l'enfant, qui elles-mêmes s'exercent en vertu des orientations initiales prises par le dynamisme du soi. Ces influences foncières, primitives, sont manifestement de la plus grande importance, car elles conditionnent toute la vie, influent sur tout l'avenir.

Or Freud remarque comme conséquence de sa théorie des névroses [1] : les symptômes morbides ne sont pas autre chose que des formations substitutives pour des inclinations mauvaises, c'est-à-dire sans utilité, et précisément ces symptômes se forment pendant la période éducative de l'enfance et de l'adolescence [2]. La psychanalyse, et elle seule, par l'analyse de l'inconscient découvrira ces foyers dangereux, tout au moins signalera les points où ils peuvent éclater, et ainsi, corrective

1. Cf. n° 20-23. — 2. F 18.

ou préventive, elle remédiera à bien des maux présents et futurs.

Il y a plus : si l'énergie de ces ennemis latents est sublimée[1], elle deviendra l'agent du développement moral et social; même, règle générale, plus ces germes de désordre auront été précoces et vigoureux, plus aussi les résultats de cette sublimation seront profonds, durables, étendus : « Nos plus hautes vertus, dit Freud, ont surgi comme formation et sublimification du terrain des prédispositions les plus mauvaises »[2]. C'est ce que la théorie soutenait déjà dans la sublimation religieuse par résolution du complexe d'Œdipe[3].

Aussi, à entendre beaucoup d'enthousiastes, la psychanalyse est le fondement de toute réforme à introduire en éducation, tant pour l'ensemble que pour nombre de détails.

Le pasteur Pfister, qui, au témoignage du maître, a bien mérité de la pédagogie psychanalytique[4], nous invite à parcourir une école en activité. Que de fautes dans l'écriture, la prononciation, le calcul, l'orthographe! Que de vices! mensonges, paresse, indices de penchants pervers. Que de défauts signes de tares psychiques, tels que tics, agitations! Pédagogues et médecins se déclarent souvent impuissants; la psychanalyse peut apporter le remède[5].

Signalons, d'après E. Jones, de graves erreurs que commettront presque fatalement les éducateurs privés du secours analytique :

Pour inculquer à l'élève des connaissances nouvelles ou de sages principes de conduite, telle méthode est employée, et parfois on est surpris, irrité même, de rencontrer une opposition qui a toutes les apparences d'un parti pris; on n'y comprend rien; comment vaincre semblable obstination? Soyons certains que, dans ce cas, et bien d'autres, des poussées inconscientes ont soulevé contre notre procédé une vraie mobilisation de tendances hostiles. Seule l'exploration de l'inconscient permettra de découvrir et de réduire un ennemi que personne, même pas l'enfant, ne saurait indiquer.

Autre exemple : l'enfant fait preuve d'inaptitude totale pour

1. Cf. n° 19. — 2. F 17, p. 251. — 3. Cf. n° 29. — 4. F 39, p. 109. — 5. b. 433.

telle matière scolaire et ce n'est ni paresse, ni mauvaise volonté; il faut en prendre son parti, pour telle branche c'est un incapable. Pas toujours. La psychanalyse a parfois délogé de l'inconscient une aversion pour ce genre d'enseignement, analogue au dégoût profond éprouvé pour certains aliments; la matière incriminée s'associait à un objet désagréable, repoussant, d'où inhibition de tout intérêt et, ce qui revient au même, impossibilité pour l'intelligence de s'appliquer tant soit peu à ce sujet : « Une fois l'association inconsciente découverte et dissociée par la psychanalyse, la personne devenait capable de s'intéresser à la matière à laquelle elle avait été jusqu'alors inaccessible, et non seulement de s'y intéresser, mais même de s'y distinguer d'une façon étonnante »[1].

Signalons encore certaines bizarreries dans les jeux, inconvenances, goûts orduriers, etc. A tout cela correspondent dans l'inconscient des racines d'où germent préférences et aversions[2].

Tous les psychanalystes exaltent leur méthode par *sublimation* par opposition à la méthode classique par *répression*. Celle-là substitue à la poussée perverse une inclination utile; celle-ci refoule seulement le principe du mal en le laissant vivre. Trop faible, la répression sera inefficace; trop forte, elle risque de bouleverser l'équilibre intime, d'occasionner des troubles graves, surtout si l'impulsion combattue était violente : la névrose n'est-elle pas précisément un conflit entre les éléments refoulés et le moi cohérent[3]? Citons le maître : « La violente répression extérieure d'instincts prononcés n'a jamais pour résultat l'extinction de ces instincts; tout ce qu'elle occasionne est un refoulement qui dépose les germes d'affections neurotiques dans l'avenir. La psycho-analyse a eu souvent l'occasion d'observer à quel point la sévérité inutile ou bornée de l'éducation contribue à la formation des maladies nerveuses et aussi au prix de quelles pertes d'activité, de la capacité d'agir et de jouir, est acquise la normalité désirée »[4]. Tout ce qui est donné à la répression est enlevé à la sublimation, c'est-à-dire à toutes les vertus sociales et morales auxquelles celle-ci peut conduire[5].

1. b 89, p. 823. — 2. b 89, p. 815. — 3. F 32, p. 182. — 4. F 17, p. 250. — 5. F 17, p. 251.

En résumé sans psychanalyse l'éducateur ne saurait explorer l'inconscient. Qu'on ne parle pas d'hypnose; son emploi, souvent nuisible, n'a pas d'influence durable. Or c'est dans l'inconscient seul que l'on peut fonder l'édifice psychologique parfait, car par lui l'enfant est vraiment le père de l'homme.

Une éducation sans psychanalyse n'atteint que la superstructure, n'élève pas l'ensemble; si elle touche une fois ou l'autre le fond du psychisme, c'est un hasard. En un mot elle est superficielle; *seule la pédagogie psychanalytique est profonde.*

32. La psychagogie freudienne met vigoureusement l'accent sur ce fait que l'élève n'est pas intelligence pure et que son travail est en grande partie commandé ou inhibé par des intérêts latents issus de tendances inconscientes. Sans aucun doute la nécessité de tenir compte de ces facteurs profonds n'avait pas échappé à la psychologie pédagogique. Un de ses principaux soucis est de déterminer les intérêts des enfants aux différents âges afin d'y accommoder la formation ; les comptes rendus de nombreuses observations sur l'attention, la mémoire, le rendement du travail intellectuel, l'avantage du dessin libre, le discernement entre la paresse-faute et la paresse-défaut, d'autres encore soulignent de plus en plus dans tous les traités l'importance de ces motifs plus ou moins cachés. On doit reconnaître néanmoins que très spécialement la psychanalyse a dirigé l'attention en ce sens; c'est une occasion nouvelle de constater l'heureuse influence qu'elle a exercée sur certaines orientations psychologiques.

Quant à sa prétention d'avoir le pas sur le terrain éducatif, elle ne saurait se justifier, en particulier pour deux importantes raisons : la méthode est légitimement inapplicable; la sublimation ne saurait remplacer, ni même réellement aider à la formation directe de la volonté.

Voici la condamnation absolue portée par Stern[1] contre l'emploi de la méthode en pédagogie : « Je demande aux pédagogues, aux psychologues, aux médecins, à tous ceux qui se

1. Cf. n° 16, note sur W. Stern.

soucient du bien de la jeunesse, de faire front contre le nouveau péril qui menace nos enfants... La psychanalyse de Freud — spécialement dans son application à l'enfance — n'est pas seulement une erreur scientifique, elle est un péché pédagogique »[1]. Au 1er Congrès international de science sexuelle, en 1926, il insiste de nouveau sur le danger que fait courir à l'âme de l'enfant une pédagogie constituée psychanalytiquement[2].

Au sujet de l'évolution sexuelle[3], nous avons déjà signalé la faute commise en traitant l'élève comme un adulte en miniature, sans tenir rigoureusement compte des lois qui lui sont propres. Or toutes les enquêtes, toutes les observations particulières constatent combien l'enfant est peu fait pour se replier avec anxiété sur lui-même. Qu'on lui fasse constater ses déficits, qu'on l'exhorte à surveiller ses passions, à examiner sa conscience et à se repentir de ses écarts, certes et rien de mieux. Mais cette sorte de vivisection psychique opérée par l'analyse est entièrement hors de son âge; ce qui pourrait être moyen de salut pour l'adulte est ici assurément pernicieux pour l'enfant. Celui-ci est en voie de formation, le mécanisme de sa psychologie est en devenir ; en démonter les rouages est étrange témérité, il ne sera pas aisé de les replacer et qui sait s'ils se rajusteront d'eux-mêmes ? L'inconscient de l'adolescent normal est le sol où sont déposées les semences de l'avenir; elles ne doivent pas être sorties de terre si l'on veut qu'elles produisent. Sans doute l'enfant et l'adolescent trouveront très souvent un secours dans la manifestation des pensées et des images qui les troublent; ils ont besoin de confidents éclairés et ne sont pas faits pour résoudre par eux-mêmes leurs difficultés morales; mais révéler ce qu'on éprouve n'est pas tirer violemment au jour ce qui pour des raisons profondes se dissimule et se tait.

Freud insiste : « On ne peut être pédagogue que si l'on est capable de participer à la vie psychique de l'enfant, et, si nous ne comprenons pas les enfants, c'est que nous ne comprenons plus notre propre enfance »[4]. Un moyen resterait encore : se faire psychanalyser soi-même pour atteindre ainsi le mystère de son enfance personnelle. Mais l'im-

1. b 393; b 445-448. — 2. b. 449, p. 102. — 3. Cf. n° 16. — 4. F 17, p. 251.

possibilité d'obtenir un résultat par ce procédé a déjà été signalée[1].

Un fervent psychanalyste objectera que, si l'exercice de la méthode n'est pas sans inconvénient, c'est une faute encore plus grave de laisser l'inclination mauvaise dans l'âme à l'état de refoulement avec les virtualités qu'il a de porter de mauvais fruits et de susciter des névroses ; de plus on perd une énergie qui sublimée aurait produit des fruits précieux. Tout procédé de formation a ses avantages et ses inconvénients ; seulement pour la psychanalyse le gain dépasse beaucoup la perte.

Serrons la question de plus près.

Nul ne nierait qu'on puisse comprendre ainsi le but éducatif : mettre l'élève en possession d'un idéal élevé, utile, auquel il soit fermement attaché, en lui plaçant en mains les ressources pour le réaliser. Mais précisément, dira le psychanalyste, la volonté ne réalise ses visées que par des tendances dérivées primitivement du soi et je lui fournis dans la sublimation à la fois les tendances et le moyen d'utiliser leurs énergies.

Il faudrait peut-être s'incliner si, pour détruire l'influence néfaste des penchants inférieurs et utiliser leur force pour le bien, l'homme, et aussi l'enfant, n'avait à sa disposition la puissance du moteur supérieur de la conduite humaine, la volonté ; un grand déficit du freudisme est de ne pas avoir mis ce facteur en évidence[2]. Indiquons le fonctionnement du principe d'activité volontaire, non comme l'expression d'un système philosophique, mais comme établi par des expériences psychologiques en tout point remarquables[3].

Deux points peuvent être considérés comme acquis :

La volonté n'entre en exercice que sous l'influence de jugements qui présentent un bien, et ces jugements s'appuient toujours sur certaines images sensibles.

Elle n'exerce son empire au dehors que par l'entremise de tendances sensibles. En s'attachant à l'objet présenté par le jugement, elle maintient ce dernier, par suite aussi les images sur lesquelles il s'appuie, et donc donne une prépondé-

1. Cf. n° 16. — 2. Cf. n° 43. — 3. Cf. n° 48.

rance aux réactions motrices de ces images, c'est-à-dire à l'exercice des tendances sensibles qui leur répondent; par là même indirectement est inhibé l'exercice des tendances opposées aux précédentes. Du fait que la volonté vise habituellement un idéal, elle utilisera donc des tendances capables de le servir et combattra celles qui le contredisent.

Donnons un exemple sur lequel d'ailleurs la psychanalyse n'a pas manqué de travailler, Ignace de Loyola[1].

Après avoir été vaillant capitaine au service de son roi, il se dévoue à l'extension de la foi catholique à travers le monde.

Dans son premier état, à l'appui des pensées dont il nourrissait son idéal militaire, il avait des images tirées du métier de soldat, aptes à lui mettre rapidement les armes à la main, à extérioriser une conduite digne d'un chevalier espagnol. Pourquoi, dans son second état, laisserait-il comme chose de rebut ce stock acquis de tendances guerrières? La pensée déborde de beaucoup les données sensibles qui lui sont indipensables; sur le même matériel, elle posera le Roi du ciel au lieu du roi temporel, l'honneur de l'Église au-dessus de celui de la patrie, une conduite digne d'un serviteur de Dieu : les réactions extérieures n'y perdront rien de leur promptitude. Si c'est là sublimer, fort bien, mais au sens freudien, d'après les psychanalystes orthodoxes, la sublimation est autre chose : « le transfert précis et spécifique de la tendance inférieure, tendance dont le jeu s'exerce inconsciemment »[2].

On objectera encore que, sans sublimation freudienne, la tendance nuisible demeure : pour toucher et dominer l'impulsion dangereuse il faut pénétrer dans l'inconscient.

Mettons à part les cas gravement morbides qui ne relèvent pas de la pédagogie courante. Qu'est-ce qu'une *inclination mauvaise?* En lui-même un instinct n'est aucunement répréhensible, il existe pour le bien de l'individu et de l'espèce, mais ces derniers biens ne s'accordent pas toujours avec l'idéal visé par la volonté raisonnable; c'est alors seulement, dans ce sens relatif, qu'il peut s'agir d'inclination mauvaise. Or, sans

1. b 34, pp. 145-148. — 2 b 89, pp. 774, 829. Cf. n° 18.

pénétrer dans l'inconscient, je sais fort nettement que tout ce qui s'oppose aux biens supérieurs a sa racine dans un amour exagéré de ma personne, de l'estime d'autrui ou des biens sensibles, c'est-à-dire dans l'orgueil et la sensualité. Si donc la volonté fermement et habituellement est attachée à lutter contre ce qui est déraisonnable en ces penchants, d'après ce qui a été dit du mécanisme de son exercice, elle maintiendra des tendances sensibles en harmonie avec ses visées et inhibera d'autant les poussées qui vont contre son idéal. Elle peut aussi appeler à l'aide l'association du plaisir et de la peine à l'exercice des tendances; plus la sanction sera précoce, plus elle aura d'efficacité pour neutraliser certaines impulsions.

C'est réprimer sans aucun doute, mais pourquoi ne pas sagement réprimer? Le but n'est pas de détruire, ce serait nier notre nature, mais bien de gouverner par la raison l'ensemble de notre conduite, d'établir dans l'appareil psychologique la prépondérance, non despotique mais politique[1], du moteur volontaire, bref de réaliser le but indiqué par l'ascétisme chrétien : « Ut sensualitas obediat rationi ».

33. Freud a consacré un opuscule de quelques pages à la question de *l'instruction sexuelle* de l'élève[2]; il y traite des points suivants : 1° Doit-on donner une instruction sexuelle? 2° Quand et de quelle manière? 3° Quel doit être l'instructeur?

1° La nécessité de cet enseignement ne fait pour lui aucun doute. L'intérêt de l'enfant à ces matières préviendra toujours le moment où on songera à l'éveiller; malgré tous les efforts des parents, il arrivera bien par lui-même à quelqu'intelligence des mystères qu'on lui cache avec tant de soin. Si son instruction est faussée ou puisée à des sources douteuses, il ne pourra exercer l'empire de la raison; on a constaté d'ailleurs dans certains cas de névrose que l'analyse en ramenait l'origine à des curiosités infantiles non satisfaites.

Au passage sont posées péremptoirement ces étranges affirmations : Le meilleur moyen d'étouffer le développement de la pensée chez l'enfant est, avec la compression religieuse,

1. La remarque est d'Aristote. — 2. F 12, VII, pp. 151-158.

l'inculcation d'erreurs sexuelles. Si la femme se montre parfois intellectuellement inférieure à l'homme, c'est parce qu'on l'a empêchée de penser aux matières sexuelles[1].

2° Comme pour toute autre branche du savoir, que l'instruction soit donnée aussitôt que l'enfant est capable de la comprendre[2] : au début de l'école primaire, enseignement sur la reproduction dans le monde animal et sur la similitude entre l'homme et les animaux supérieurs; avant la dixième année, indication des spécialités sexuelles de la race humaine et de leurs conséquences sociales ; enfin vers la quinzième année, instruction sur les devoirs moraux relatifs à cette fonction.

3° Le meilleur instructeur sera incontestablement l'école.

Il faut bien reconnaître que sur ce point l'éducation est en déficit. Tant que le clergé jouera un rôle dans l'école, impossible d'espérer un progrès : « L'ecclésiastique n'admettra pas qu'il y ait une ressemblance essentielle entre l'homme et la bête, ce serait renoncer à l'immortalité de l'âme dont il a besoin pour fonder les exigences de sa morale »[3].

On a de la peine à comprendre comment un Freud, avec son évidente finesse d'esprit, à pu poser des affirmations si outrancièrement fausses. Tout ecclésiastique, comme il dit, et même tout chrétien médiocrement instruit admet que l'homme est un animal raisonnable : image de Dieu par son âme immortelle, semblable à la bête par ses tendances inférieures.

L'ignorance sexuelle, cause de l'infériorité intellectuelle de la femme! L'histoire ne nous parle-t-elle pas de femmes ignares en matière sexuelle et cependant douées d'une vigueur intellectuelle manifeste? N'en rencontrons-nous pas encore quotidiennement? Ce n'est assurément pas qu'ignorer soit une supériorité, mais, pour beaucoup et bien savoir, il n'est pas nécessaire de tout pénétrer, et certains sujets ne sont pas de ceux qui forment et élèvent particulièrement notre esprit.

Quant à cette extraordinaire précocité de la compréhension du domaine sexuel, le manque de fondement de cette thèse a déjà été signalé.

1. F 12, IX, p. 192. — 2. F 12, VII, p. 158. — 3. F 12, VII, p. 158.

En regard de la position freudienne, mettons celle du Congrès de science sexuelle de 1926, composé de psychologues, de pédagogues et de médecins du monde entier; une après-midi entière a été donnée à la question de la pédagogie sexuelle[1]. *L'avis général a été qu'en cette matière l'éducation ne devait pas viser une instruction intellectuelle,* mais la formation de la volonté et du sens social.

Certaines thèses fondamentales de psychologie pédagogique appuient solidement les conclusions des congressistes :

Faire connaître une tendance à très vive énergie impulsive est manifestement périlleux avant la puberté, à cause de la très grande faiblesse inhibitrice des jeunes années; le danger est très réel également pendant l'adolescence et la jeunesse dont nombre de psychologues, après Aristote, caractérisent l'activité comme l'essai des forces dans toutes les directions connues.

Enfin Freud lui-même a reconnu *l'utilité de la pudeur :* « L'instinct sexuel, a-t-il dit, doit lutter contre certains obstacles d'ordre psychique, parmi lesquels la pudeur et le dégoût sont les plus évidents. Nous pouvons supposer que ce sont là des forces destinées à maintenir l'instinct sexuel dans les limites de ce qu'on désigne comme normal »[2]. A la même page, il admet d'ailleurs que ces tendances peuvent se développer avant que l'instinct sexuel ait toute sa vigueur, donc avant la puberté. Comment dès lors l'enseignement précoce qu'il réclame ne ferait-il pas échec à cette pudeur, dont la nature est de constituer une sorte de barrage émotionnel défendant l'entrée de l'esprit contre ce qui touche au domaine sexuel? Il est vrai qu'il y a pudeur et pudeur, comme il y a morale sexuelle et morale sexuelle; d'innombrables textes de Freud montrent que ses conceptions de l'idéal en ces matières lui sont très spéciales.

Assurément une certaine instruction sexuelle est nécessaire à l'enfant, mais non pas celle qui est réclamée par Freud[3].

1. b 449, pp. 101-102. — 2. F 8, Tr. I, p. 51. — 3. Le P. GILLET, O. P., a publié sur ce sujet un excellent traité, bien en harmonie avec les données de la psychologie positive : *Innocence et ignorance*, Lethielleux.

§ 2. — Esthétique.

34. Art et psychanalyse. — 35. Un souvenir de L. de Vinci. — 36. Critique.

F 9; F 11; F 12; F 15; F 17, pp. 247-248; F 19, pp. 106-140; F 20; F 23; F 27, pp. 390-391; F 28, XXXI; F 39, pp. 99-103.

34. La psychanalyse ne dira pas ce qu'est le don artistique, elle se taira sur l'origine du don poétique[1]; l'essence de ces fonctions n'est pas de son ressort[2], pas plus que la révélation des procédés techniques de travail. Elle n'est aucunement science normative, pas même, à parler strictement, science objective; ce qu'elle vise, c'est la subjectivité dans les dernières profondeurs du psychisme, la recherche des formations psychologiques originelles. En particulier dans l'activité esthétique, elle veut « d'après les rapports réciproques des impressions vitales, des vicissitudes fortuites et des œuvres de l'artiste — reconstruire sa constitution et les opérations instinctives en lui agissantes, c'est-à-dire ce qu'il présentait d'éternellement humain »[3]. Pour atteindre ce but, elle trouvera un grand secours dans les résultats déjà obtenus pour les rêves, les névroses, les phases de l'évolution sexuelle.

Freud a reconnu, dans la plupart des rêves, la réalisation d'un désir refoulé; ce sera également la poussée d'aspirations inconscientes qui mettra à l'œuvre l'activité esthétique. Nos désirs cachés se traduisent parfois dans le courant de la vie quotidienne par ce que l'on peut appeler des rêves éveillés. Vu la nature impérieuse du refoulement social, le profane n'en tire guère parti; l'artiste au contraire les embellit de manière à déguiser leur origine suspecte et à voiler le caractère trop personnel qui ne permettrait pas à autrui d'en jouir; il modèle la matière, les expressions verbales des choses avec assez de perfection pour se représenter au dehors ce qu'il imagine et se mettre ainsi en possession de l'objet de sa convoitise. S'il ne croit pas comme le dormeur à la réalisation de sa fantaisie

1. F 17, p. 248. — 2. F 15, p. 212. — 3. F 27, p. 391.

même, il pose cependant devant lui une réalité bien supérieure à celle du rêve, car d'autres, comme lui, la voient, la touchent et l'entendent. D'après ces analogies avec le rêve on peut d'ailleurs s'attendre à voir en œuvre les mêmes procédés de l'inconscient : dramatisation, condensation, déplacement[1].

Très frappants sont également les rapports entre l'artiste et le névrosé : « L'artiste est un introverti qui frise la névrose. Animé d'impulsions et de tendances extrêmement fortes, il voudrait conquérir honneurs, puissance, richesses, gloire et amour des femmes »[2]. Incapable de réaliser ses ambitions dans la vie du dehors, il concentre l'énergie de sa libido sur sa vie imaginative, ce qui le conduirait facilement à la névrose, si, avec peu de force pour refouler, sa nature n'était en revanche douée d'une grande facilité pour sublimer. Alors qu'il faut renoncer à la satisfaction objective de l'instinct, au moment « du passage douloureux du principe de plaisir au principe de réalité[3] », artiste et névropathe se replient sur le monde imaginaire, mais le premier, reprenant pied dans l'objectif, devient comme citoyen « d'un royaume intermédiaire entre la réalité incapable de réaliser ses désirs et le monde de la fantaisie qui les réalise[4] ». La contrainte du refoulement est ainsi vaincue et l'artiste trouve une « satisfaction personnelle qu'il communique ensuite par l'intermédiaire de son œuvre à ceux qui souffrent du même désir que lui[5] ». Freud a parlé de souffrir, il admettrait pleinement le mot de son disciple Pfister : « Tout artiste est un homme de douleur[6] ». Si l'art ne guérit pas entièrement, du moins il apaise, il sublime les énergies de l'artiste et « le libère de tout un peuple qui, se précipitant sur lui, engendrerait des névroses. L'inspiration est une délivrance »[7].

L'art manifeste nettement ses attaches aux premières années de la vie psychologique. L'enfant qui joue ne se conduit-il pas en poète, lorsqu'avec un grand sérieux il dispose les objets de son univers? Sans doute il ne va pas comme l'artiste jusqu'à produire les objets sur lesquels s'appuie son activité, il les

1. F 39, p. 103. — 2. F 27, p. 391. — 3. F 39, pp. 101-102. — 4. F 17, p. 248. — 5. F 17, p. 248. — 6. b 525. — 7. b 513.

trouve tout faits; il ne saurait pas davantage dépouiller entièrement ses amusements du caractère personnel qui les empêche d'être pour tous, mais cependant, dans la phase narcissique, entre l'autoérotisme et la phase objectale, c'est bien sa fantaisie enfantine qu'il réalise dans l'ordre qu'il donne aux objets pour sa plus grande satisfaction[1].

Certains sujets dramatiques ont puissamment inspiré les poètes et tout particulièrement ému les spectateurs; c'est qu'ils exprimaient une loi affective importante de l'évolution psychique. Ainsi l'Œdipe de Sophocle, l'Hamlet de Shakespeare, éveillent, pour leur donner satisfaction déguisée, les tendances refoulées au moment où l'enfant a détourné sa libido de la mère et s'est identifié avec le père[2], et par suite trouvent une résonance dans une région de l'inconscient spécialement riche en dynamismes affectifs.

Cette relation entre la psychologie de l'artiste et la psychologie infantile apparaît encore plus nettement si l'on revient à cette théorie du parallélisme entre l'ontogénèse et la phylogénèse.

Dans ses conceptions sur l'univers, l'humanité aurait passé par trois états. C'est d'abord la *phase animiste*, caractérisée en partie par la croyance à l'efficacité des idées pour transformer le monde[3]; une hypothèse vraisemblable met alors l'art au service d'intérêts magiques, c'est ainsi que Salomon Reinach donne aux peintures des cavernes une destination d'exorcisme[4]. Puis est venue une *phase religieuse,* stade d'objectivation, où les idées furent remplacées par des pouvoirs extérieurs; enfin la *phase scientifique*, répondant à une maturité qui subordonnait le choix de l'objet aux exigences du réel et aux convenances sociales[5]. Remontons parallèlement le cours de l'ontogénèse, à la phase religieuse correspondrait la phase objectale de fixation de la libido sur les parents; puis, au delà, le *narcissisme* aurait pour pendant l'animisme. Que l'artiste ait quelque chose de la mentalité animiste, on le constate par ce fait que : « L'art est le seul domaine où la toute-puissance des idées se soit maintenue jusqu'à nos jours... C'est avec raison qu'on parle de la magie de l'art et qu'on compare l'artiste à un magicien »[6].

1. F 12, x, p. 197. — 2. F 39, pp. 100-101. — 3. F 19, pp. 124-136. — 4. F 19, p. 127, note 2. — 5. F 19, pp. 126-127. — 6. F 19, p. 127.

Donc ici encore, soit dans l'ontogénèse, soit dans la phylogénèse, les psychanalystes voient la vérification de cette loi : toute activité psychologique est l'efflorescence de formations psychiques primitives.

35. Dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Freud a tenté d'utiliser les données de la vie de ce grand artiste pour montrer combien son talent et ses œuvres ont sub l'influence de son enfance.

En conséquence de sa naissance illégitime, Léonard vécut éloigné de son père, probablement jusqu'à sa cinquième année, époque où il serait revenu sous le toit paternel soumis à une femme qui n'était pas sa mère. Dans ses écrits scientifiques, il a inséré une donnée de son enfance : « Un de mes premiers souvenirs d'enfance est, qu'étant encore au berceau, un vautour vint à moi, m'entr'ouvrit la bouche avec sa queue et plusieurs fois me frappa avec cette queue entre les lèvres »[1] ; imagination qui, selon Freud, correspond plutôt à un fantasme construit plus tard et rejeté indûment dans l'enfance. De ces données, complétées par quelques autres de moindre importance, les lois psychanalytiques déduiront la caractéristique très spéciale du génie de ce grand peintre.

Un amour ardent pour sa mère, exalté encore par l'abandon du père, caractérisa bien vite l'ensemble de son activité psychologique. L'activité infantile dut se mettre au service d'une grande curiosité sexuelle; la période de refoulement aura sublimé la libido sexuelle en instinct d'investigation : « Tels seraient l'essence et le secret de son être »[2]. Les orageuses passions, quoiqu'on en ait dit, ne semblent pas l'avoir atteint; la passion de savoir le tournait vers le monde extérieur, le moi en était oublié.

La soif de la recherche fut si ardente chez lui qu'il peut être rapproché du type obsessionnel et que son investigation est comparable à la rumination mentale du névropathe[3]. Sa recherche scientifique porte bien les traits caractéristiques des forces inconscientes : insatiabilité, opiniâtreté invincible, impossibilité de s'adapter à la réalité des circonstances[4]. Très

1. F 15, p. 66. — 2. F 15, p. 61. — 3. F 15, p. 199. — 4. F 15, p. 206.

nette est chez lui l'influence de la solution du complexe d'Œdipe par identification paternelle : il imite en tout le père. Comme lui il se complaît au faste extérieur.

La postérité lui reprochera d'avoir laissé nombre d'œuvres inachevées ; c'est qu'il engendre des produits et ne s'en soucie plus, comme le père avait fait pour lui[1]. Puisque sa toute première enfance s'est passée loin du père, il inventera et soutiendra des théories personnelles, sans s'appuyer sur aucune autorité[2] ; aussi serait-ce contradiction criante s'il fût demeuré croyant « et n'eût pas réussi à se soustraire au joug de la religion dogmatique », puisque psychologiquement « le dieu personnel n'est pas autre chose que le père transfiguré »[3]. De fait, de son vivant, il fut accusé de ne plus croire aux dogmes catholiques[4].

Mais le trait dominant est toujours l'influence inconsciente de l'amour infantile pour la mère. Ainsi s'explique son goût pour les jeux d'enfant, dans lesquels il retrouve le bonheur éprouvé avec sa mère jusqu'à cinq ans. Si vers la cinquantaine les couches profondes de l'art se réveillent, c'est qu'une femme a ressuscité en lui le « souvenir heureux et sensuellement extasié de sa mère » ; et il peint *la Joconde*, puis *Sainte Anne avec la Vierge et l'Enfant* : « Léonard seul pouvait faire une telle œuvre »[5]. Pourquoi chez Sainte Anne cet aspect de jeunesse et ce sourire qui rappelle celui de la Joconde ? C'est qu'ici la grand'mère répond à la mère qu'il avait aimée ; ce qu'il ne peut plus obtenir d'elle, il le demande à l'art et ses tableaux « sont la réalisation des désirs de l'enfant autrefois fasciné par la mère »[6]. Dans ce souvenir qui l'a frappé, le vautour ne remplace-t-il pas la mère qui l'allaitait ? Et voici confirmées par la vie de Léonard les lois hypothétiques établies par l'étude des névroses. Toute tendance dominante s'est établie dès la plus tendre enfance — Cette enfance s'incorpore des forces instinctives primitivement sexuelles, en sorte que son développement représente toute une portion de la vie sexuelle.

36. Des écrivains, peu favorables à nombre de vues psychanalytiques, ont applaudi aux aperçus de Freud sur l'art et la

1. F 15, p. 172. — 2. F 15, pp. 176-177. — 3. F 15, p. 177. — 4. F 15, p. 179. — 5. F 15, p. 180. — 6. F 15, p. 163.

poésie. Citons Frédéric Lefebvre : « Nous sommes tous des poètes virtuels. Au-dessous de notre vie quotidienne, superficielle et banale, nous avons une vie souterraine, obscure, mystérieuse, mais d'une influence immense sur nos actions et nos pensées. Réservoir de choses vagues, mal éclairées, interdites, étang mystérieux dans lequel le poète jette son filet pour le ramener étincelant d'une pêche miraculeuse... Freud nous a instruits sur les éléments de cette vie profonde... Ces tendances refoulées, ces larves grouillantes qui, dans une âme débile et malade, sont les désordres psychiques, psychose et folie, une fois qu'elles ont été touchées à la sortie du souterrain par la baguette du magicien, deviennent les rayonnantes créations de l'art »[1].

D'autres reprochent encore ici à Freud son silence sur l'influence des directions suprêmes de l'intelligence et de la volonté, en vertu d'une tactique comparée par Chesterton à celle de la publicité : « Les deux ont en commun l'idée de pénétrer derrière la direction normale de l'homme par la raison et la volonté, pour activer des ressorts autres et cachés qui meuvent l'homme comme un automate »[2]. Il ne faudrait cependant pas affirmer trop vite que Freud a méconnu le rôle de l'intelligence en cette matière. Nous l'avons dit, il affirme très nettement que la psychanalyse ne saurait dire en esthétique le mot dernier et définitif. Son intéressante étude sur le Moïse de Michel-Ange met nettement en avant des facteurs intellectuels[3].

Mais ses expositions laissent dans l'ombre cette influence supérieure et s'attachent plutôt à trouver les ressorts affectifs dont d'ailleurs, il faut en convenir, intelligence et volonté ne sauraient se passer pour s'exprimer; dans le choix même de ces ressorts, on se bute de nouveau à l'affirmation du primat de la libido sexuelle dans la genèse des tendances.

Il est juste de reconnaître que l'art et la poésie ont besoin pour vivre de riches complexes affectifs; sans ceux-ci aucune esthétique humaine n'est réalisable. En prenant une conception du beau hautement spiritualiste, celle d'Albert le Grand, on dira qu'il est « la splendeur de l'idée sur un ensemble matériel

1. b 513, p. 171-173. — 2. b 50, pp. 7-8. — 3. F 23.

proportionné et achevé »[1]. Qui donc songerait à pourvoir de cet éclat, cet achèvement, cette proportion, l'extériorisation de l'idée en phrases, sculpture, peinture, musique, sans disposer de puissantes organisations imaginatives et affectives? On ne peut refuser à Freud le mérite d'avoir insisté fortement sur ces besoins des plus hautes expressions de la vie psychologique.

§ 3. — Biographies psychanalytiques.

37. La psychanalyse et l'individu. — 38. Critique.

F 15; F 17, pp. 240-243; F 35, pp. 194-200.

37. D'après l'essai sur Léonard de Vinci on se rend compte des frontières qui déterminent le domaine psychanalytique en matière de biographie[2].

Les données sont fournies par l'histoire de la personne en cause, les événements, les influences du milieu, les réactions connues. Pour éclairer psychologiquement ce matériel, il y a la connaissance des mécanismes psychiques acquise par la psychanalyse. Le but visé sera : « Fonder dynamiquement la personnalité de l'individu. — Dévoiler aussi bien ses forces psychiques primitives que leurs transformations et développements ultérieurs »[3].

Supposons l'existence rarement réalisée d'une documentation historique qui ne laisse rien à désirer; mettons aux mains de l'analyste le maniement assuré de tous les rouages inconscients : sera-t-il possible de justifier le fait que le héros de l'étude est devenu ce qu'il est et pas autre chose? Freud répond négativement[4]. Ainsi dans la vie de Léonard, comme en toute autre, la psychanalyse n'indiquera pas le déterminisme de ces deux points : la nature et l'intensité du refoulement qui a conditionné son attitude sexuelle et la sublimation de sa libido en passion investigatrice. « Il nous faut reconnaître ici une marge de liberté que la psychanalyse reste impuissante à réduire »[5].

1. « Splendor formae super partes materiae proportionatas et terminatas. » *De Pulchro.* Cf. « Revue néoscol. », 1909, p. 259, note. — 2. F 15, pp. 208 sq. — 3. F 15, p. 209. — 4. F 15, p. 210. — 5. F 15, p. 211.

On aimerait à lire une reconnaissance du libre arbitre, mais le contexte ne favorise pas cette interprétation. Voici le texte allemand de l'édition de 1923 : « Wir müssen hier einen Grad von Freiheit anerkennen, der spychoanalytisch nicht mehr aufzulösen ist »[1]. Or *Freiheit* n'est pas forcément *libre arbitre* (Wahlsfreiheit, Willensfreiheit) et ne dit avec évidence rien de plus qu'une indépendance des conditions en cause, dans l'espèce, des données analytiques. Quelques lignes plus loin est insinuée une tout autre interprétation des deux traits analytiquement inexpliqués : « La tendance extrême au refoulement, la capacité extraordinaire de sublimer les instincts primitifs doivent être rapportées aux bases organiques du caractère, sur lesquelles s'élève ensuite l'édifice psychologique »[2].

Entre les limites indiquées l'analyse serait à même de rendre de grands services. S'agit-il par exemple de comprendre un système philosophique, elle n'aura bien évidemment rien à dire sur la justesse ou la fausseté de la doctrine, mais elle sera sur son terrain pour signaler les motifs subjectifs, individuels, très souvent inconscients, qui ont déterminé le philosophe à soutenir ses thèses. Ce serait erreur de croire qu'elles sont uniquement l'aboutissant d'une logique impartiale; c'est la logique très partiale des sentiments qui souvent a présidé à leur affirmation et à leur mise en formules[3].

La personnalité et le caractère d'un individu dépendront grandement de ces identifications du moi, dont il a été question dans l'explication de la genèse du surmoi[4]; le caractère serait analytiquement un résumé de choix et d'abandons successifs d'objets sexuels[5]. Malgré toutes les oppositions futures : « Les effets des premières identifications, effectuées aux phases les plus précoces de la vie, garderont toujours leur caractère général et durable ». S'il y a eu pluralité d'identifications du moi, elles seront occasions de conflits, qui iront peut-être jusqu'à susciter des personnalités multiples, lorsqu'elles seront incompatibles et accentuées[6].

38. Le silence sur l'influence du libre arbitre suscitera ici

1. P. 76. — 2. F 15, p. 212. — 3. F 17, p. 240. — 4. F 35, p. 197. — 5. F 35, p. 197. — 6. F 35, p. 197.

de violentes protestations : sans nier cette loi si bien exposée par W. James que les premières applications d'un instinct lui impriment[1] un caractère ineffaçable qui se retrouve toujours en son exercice, il faut reconnaître à la volonté le pouvoir de diriger la vie, non en dehors de ces tendances premières et en se passant d'elles, mais en les dominant et en les aiguillant vers des buts différents de ceux qu'elles visent par elles-mêmes. Si le caractère est la disposition habituelle selon laquelle la volonté réagit à des motifs donnés, si avoir du caractère est, pour parler avec Kant, « posséder cette propriété de la volonté par laquelle le sujet s'attache à des principes pratiques déterminés qu'il s'est invariablement posés »[2], il est impossible d'admettre les nécessités affectives imposées par Freud sans grandement méconnaître le rôle des parties supérieures de l'homme et leur influence sur les régions mêmes de l'inconscient[3].

Il semble cependant que la reconstitution du caractère par la suite des identifications sexuelles serait malheureusement applicable à nombre d'individus.

Dans la première partie de la *Somme théologique*, saint Thomas se pose cette question : « Les corps célestes sont-ils causes des actes humains[4]? » Sa réponse dans l'ensemble est négative, mais il n'est pas sans intérêt d'écouter la troisième objection et la réponse qu'il lui donne : « Les astrologues font souvent des prédictions vraies sur les événements de guerre et d'autres actes humains, ce qui serait impossible si les corps célestes ne déterminaient pas nos actions. — Je réponds à la troisième objection : la plupart des hommes suivent les mouvements de l'appétit sensitif, c'est-à-dire les passions sur lesquelles peuvent influer les corps célestes; peu nombreux sont les sages qui leur résistent ». Laissons de côté la possibilité, admise au temps de saint Thomas, d'une influence exercée par les astres sur les phénomènes végétatifs et sensitifs; mettons à part cette élite de l'humanité qui commande à ses penchants. Reste la masse qui leur obéit; nul doute d'ailleurs que les passions, à une époque de l'existence, ne soient grandement déterminées par les circonstances du moment et la vie passée.

1. *Précis de psychologie*, ch. XXV. — 2. *Anthropologie*, 2e partie, trad. Tissot, p. 277. — 3. Cf. n° 32. — 4. *Question 115, art. 4.*

Or, parmi toutes les passions, celles qui s'appuient sur l'instinct sexuel sont particulièrement tyranniques, génératrices d'habitudes tenaces. « Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es », adage tristement exact, lorsqu'une passion sensible unit deux êtres dont l'idéal ne s'élève pas au-dessus des sens. Pour ce bétail humain, la connaissance des objets auxquels leurs passions se sont attachées, et de ceux auxquels ils ont renoncé, par suite leurs identifications successives au sens freudien, donneraient bien une documentation suffisante pour décrire les ressorts profonds de leur vie psychologique, non selon le comportement extérieur, mais, au-dessous de la dissimulation imposée par la contrainte sociale, conformément au but des biographies psychanalytiques : « Dévoiler dans l'intérieur latent les forces primitives, leurs transformations et développements ultérieurs »[1].

Dans un article de *Scientia,* Freud indique d'autres branches du savoir humain pour lesquelles la psychanalyse aurait de l'intérêt : la science du langage, la biologie, l'histoire de la civilisation. Il s'est également essayé à traiter par son système les problèmes de la guerre et de la mort[2]. En somme les ambitions psychanalytiques ne reculent devant aucune question d'aspect psychologique, si complexe, et si haute soit-elle.

1. F 15, p. 209. — 2. F 25.

CHAPITRE IV

Critique psychologique du Freudisme.

§ 1. — Thèses et hypothèses chez Freud.

39. Il ne convient jamais de prêter à un auteur des ambitions démesurées qu'il est le premier à répudier. Les écrits de Freud répètent maintes fois que la psychanalyse n'est plus seulement une méthode thérapeutique et que ce vocable désigne désormais une science, celle de *l'inconscient psychique*[1], dont le domaine est aussi étendu que celui de la psychologie. Mais combien de restrictions importantes sont posées à ces hautes visées ! La psychanalyse n'a jamais eu la prétention de donner une théorie complète de la vie psychique de l'homme en général ; son désir est de donner à ce qui est établi par ailleurs l'apport « d'un complément d'une puissante portée ». Elle estime avoir ouvert des voies, donné des impulsions qui aboutiront dans l'avenir à quelque chose. Et Freud proclame : « Je ne puis moi-même savoir si ce quelque chose sera beaucoup ou peu » [2]. Pourquoi ne pas entendre ces paroles qui clôturent solennellement son autobiographie, alors surtout qu'il vient de proclamer quelques lignes auparavant que la psychanalyse peut rarement à elle seule résoudre pleinement un problème ? N'y a-t-il pas véritable injustice à supposer qu'il a voulu donner la solution dernière, non seulement de quelques problèmes psychologiques, mais des problèmes religieux, éthiques et sociaux, en dépit de ses affirmations répétées du contraire ? C'est peut-être tactique commode pour traiter de haut ce chercheur obstiné et en parler comme d'un paranoïaque égaré par un délire de mégalomanie intellectuelle ; mais de tels

1. F 39, p. 110. — 2. F 39, p. 111.

procédés sont bien manifestement à l'extrême opposé du véritable esprit scientifique.

Dans le freudisme, et un peu dans tout système, à côté de parties tenues pour certaines, il en est d'autres posées à titre d'hypothèses plus ou moins probables ou même de pures théories destinées à encadrer les faits et inspirer des recherches connexes. Signalons par exemple tout ce qui concerne le parallélisme entre l'ontogénèse et la phylogénèse[1], la preuve n'en est pas considérée comme faite[2]. Dans la discussion sur l'analogie entre le névrosé et l'homme primitif, Freud ne veut pas donner « une décision définitive et certaine », mais seulement « risquer une proposition »[3]. La représentation darwinienne de la société originelle sous forme d'une horde conduite par un mâle puissant n'est pas élevée au-dessus du rang « d'hypothèse qui n'est pas à dédaigner »[4]. Il est vrai, dans l'autobiographie écrite à une date postérieure, la conjecture de Darwin est donnée plutôt « comme vision que comme hypothèse »[5]. Mais s'agit-il d'une vision tenue pour objective? N'y a-t-il pas simple traduction d'une tournure d'esprit que Wittels signale chez Freud : « C'est un voyant comme son maître Charcot..... Il contemple les phénomènes assez longtemps pour qu'ils apparaissent comme il veut »[6]. Au reste l'ensemble des œuvres montre bien que les conceptions sont plutôt traitées en théories revisables; bien souvent les vues primitives ont été modifiées en des points d'importance, par exemple dans la fusion en éros de l'instinct sexuel et l'instinct du moi, dans l'admission, à côté des principes de plaisir et de réalité, du principe de nirvâna traduisant les pulsions de mort[7]. Et même pour des propositions plus immédiatement dérivées de l'expérience, il y a dans la manière de les poser et de les soutenir une réelle élasticité exclusive d'un dogmatisme outrancier.

Certains points toutefois sont donnés par Freud comme conquêtes définitives de la psychanalyse : le déterminisme des phénomènes psychologiques dans la ligne même du psychisme, le fait d'un inconscient dynamique individuel, l'existence de tendances vers un but, parmi lesquelles l'instinct sexuel joue

1. F 19, débuts des ch. III, IV. — 2. F 19, p. 10. — 3. F 19, p. 221. — 4 F 32, p. 145. — 5. F 39, p. 109. — 6. b 147, p. 38. — 7. F 37, pp. 212-213.

un rôle de premier plan, le complexe d'Œdipe avec sa solution, en général toutes les sublimations. On trouverait néanmoins, même parmi les disciples fervents, bien des esprits qui se refuseraient à donner à ces thèses fondamentales une valeur notablement plus objective qu'aux parties nettement hypothétiques, à plus forte raison s'il s'agit de psychanalystes moins inféodés à la doctrine du maître. Beaucoup de ceux-ci diraient comme E. Pichon, secrétaire de la « Revue française de psychanalyse » : « Certes les conceptions psychanalytiques sont des explications hypothétiques; mais n'est-ce pas le propre des explications scientifiques que d'être hypothétiques, et prétendent-elles jamais à une autre vérité que la vérité pragmatique? Je ne le crois pas. Je ne pense pas qu'en France, dans notre milieu médical, la psychanalyse puisse jamais prétendre à devenir une sorte de doctrine métaphysique »[1].

Le présent chapitre examinera le système de Freud en le considérant comme une théorie psychologique.

§ 2. — La théorie psychologique.

40. Nécessité d'une théorie psychologique. — 41. Sa nature qualitative exige largeur et possibilité d'adaptation.

40. Il importe avant tout d'examiner quelques conditions que doit remplir une théorie psychologique.

On reconnaît universellement qu'un assemblage de connaissances mérite à peine le nom de science, s'il se contente d'énumérer les lois d'un certain ordre de phénomènes, sans les grouper en une théorie qui fasse des membres épars un corps organisé. Pour peu qu'on réfléchisse, on se rend également compte que l'agencement de la moindre expérience[2] et le seul exposé d'un fait scientifique[3] ne sont possibles qu'avec le secours d'hypothèses[4].

Ces nécessités s'accentuent lorsqu'il s'agit des phénomènes communément appelés psychologiques : connaissances, états affectifs, désirs, tendances, émotions. Comment les comparer,

1. R. fr. Psan., 1927, n° 1, p. 200. — 2. URBAIN, *Méth. des sc. physiques et sociologiques,* J. Ps., 1920. — 3. PIERRE JANET, R. ph., 1923, t. 2, p. 14. — 4. E. MEYERSON, *La science et la quantité,* J. Ps., 1924, p. 338.

les réunir dans des propositions affirmatives ou négatives, ou même simplement les nommer, sans s'appuyer sur certains présupposés que l'expérience seule ne fournit pas ?

Dans l'état présent de la psychologie positive, ces exigences se font plus impérieuses. Fechner et Auguste Comte avaient primitivement orienté cette science vers la recherche des concomitants soit physiques, soit physiologiques, des phénomènes. Dans une semblable position, hormis la supposition préalable d'un certain parallélisme, il n'y avait guère à se préoccuper d'une théorie vraiment psychologique. Ribot, W. James, Morton Prince, Janet, bien d'autres et en particulier Freud, ont placé ces études sur le terrain d'un véritable psychisme; de plus, parce que la vie sensitive et intellectuelle ne se connaît pas réellement par des manifestations isolées, par de simples moments de son évolution, de plus en plus on comprend que la psychologie a pour but dernier de déterminer le fonctionnement général et coordonné de la conduite humaine dans l'ensemble et la suite de ses manifestations. Comme d'ailleurs, malgré tout, observations et constatations ne portent jamais que sur des faits particuliers en des instants de la durée, force est bien de trouver un lien qui rattache les parties entre elles, serve d'appui et de trame à la mobilité du tout. De là chez les savants, comme le remarque un auteur particulièrement informé, une tendance toujours grandissante : « Le besoin de ne plus limiter les recherches à l'étude des faits de la vie psychique et à la détermination de leurs lois, mais d'étendre les résultats à l'établissement de systèmes et de conceptions qui prennent le sens et la valeur de vrais systèmes philosophiques »[1]. Inclination naturelle à philosopher peut-être, mais plutôt, dans le cas actuel, désir d'échapper aux inconvénients d'un morcelage sans suite et sans continuité.

Remarquons-le bien : si la psychologie demande une théorie, celle-ci ne saurait être quelconque. Sur le terrain psychique, il y a beaucoup moins de latitude pour construire des édifices d'ensemble que sur ceux de la physique ou de la chimie par exemple. Au lieu de remédier à ce qu'on a cru pouvoir appeler

1. A. Gemelli, *Funzioni e strutture psichiche*, Riv. neosc., 1925, nos 1-2.

la crise actuelle de la psychologie[1], des systématisations fantaisistes ne feraient qu'accentuer le mal.

Sans chercher aucunement à déterminer ici tout ce que doit être une théorie psychologique, indiquons seulement trois conditions requises en vertu de la nature psychique et qualitative de son objet.

1° Elle doit être formellement psychologique, autrement dit, l'essence de la théorie, le lien, la trame, qui réunit les phénomènes en un tout, doit être pris dans l'ordre psychologique, tout au moins dans un facteur défini par une relation immédiate au psychisme. Unifier en effet les différents actes de la conduite humaine par un facteur physicochimique, physiologique ou transcendant, serait aller à l'inverse du but visé, et, si vraiment il était impossible de constituer un ensemble sans sortir de l'ordre psychologique, ce serait le cas de renoncer à une science strictement psychologique et de se limiter aux recherches, si intéressantes du reste, de psychophysiologie et de psychophysique.

Bien entendu, il ne s'agit pas de savoir s'il ne faudrait pas chercher en dehors du psychisme les fondements sur lesquels pourrait s'appuyer le plus ou moins d'objectivité de la théorie; nous parlons actuellement de science positive.

2° La théorie doit avoir assez de largeur, d'extensibilité, pour que tout phénomène psychologique puisse y trouver une place. Quand il s'agit de matière inorganique, on peut négliger toute une partie du réel inanimé, sans nuire, parfois tout au contraire, à l'établissement d'une science. Un procédé semblable est inadmissible en psychologie : considérer un seul aspect des phénomènes est possible en rigueur pour l'établissement d'une loi particulière, dans un cas isolé, mais pour un système d'ensemble aucun élément, connaissance, affectivité, émotion, désir, etc., ne peut être négligé, car celui qui semble en lui-même le plus insignifiant a parfois une grande influence sur la totalité et la suite des faits, comme le prouvent surabondamment par exemple les recherches de Freud sur l'étiologie des névroses.

Il y a ici une très grande différence à faire entre un système

1. b 148.

philosophique, une théorie physique et une théorie de psychologie scientifique. Un système de philosophie est par sa nature exclusif; un kantiste et un thomiste pourront bien discuter au nom de leurs principes communs, mais, en maintenant l'intégrité de leur doctrine, ils ne s'entendront jamais sur le fond. Une théorie physique a pour but, au moins partiel, de donner une image de la réalité matérielle qui permette de l'insérer dans des formes mathématiques; en ce sens quantitatif, elle réduit à l'unité des phénomènes différents avec une incontestable utilité; le procédé est possible, parce que tous ces phénomènes ont en commun la quantité. Mais la théorie psychologique est qualitative, aucun élément quantitatif ne fait partie des phénomènes qu'elle doit relier en tant qu'ils sont psychologiques; or, entre deux qualités différentes, on n'établira pas l'unité sans supprimer au moins l'une d'elles.

Donc tant qu'il n'est pas vraiment établi qu'une classe de faits relevant de son domaine se confond avec une autre, la théorie psychologique doit être conçue de manière à conserver à toutes deux leur place.

3° *Dans la mesure où des vues psychologiques de l'ensemble des hommes ne contredisent pas les lois et les faits scientifiques, il convient de ne pas choisir de conception théorique susceptible de les détruire.*

Imposer une pareille condition est au premier abord une démarche très paradoxale. En matière scientifique, le sens commun n'est guère compétent, en psychologie peut-être encore moins qu'ailleurs. Vient-il à vouloir s'imposer, ce sont à tout propos des cas particuliers indûment généralisés, appréciations de la vie intérieure d'autrui sur le modèle de la sienne propre, confusion des éléments à distinguer, bien d'autres méfaits encore; en somme, à part quelques affirmations manifestes telles que « la passion trouble le jugement », le psychologue a plus à se méfier des dires du public qu'à les utiliser. Et rien n'est plus vrai dans le cas des lois particulières et même dans l'observation des faits, mais s'agit-il d'établir les grandes lignes de la théorie générale, il faut tenir compte et grand compte des vues communes de l'humanité.

C'est qu'en psychologie on ne saurait abuser de certains principes valables pour d'autres branches du savoir, comme :

« Une hypothèse peut être fausse, mais ce n'est pas une raison pour ne pas la pousser jusqu'au bout, si elle permet de faire des recherches scientifiques », ou encore : « Les théories ne sont que des outils pour la pensée. Le physicien s'en sert comme un ouvrier d'une lime. S'il n'en reçoit pas les services qu'il attend, il les change. *Si tout se passe comme si* ces mécanismes étaient des réalités, il y a lieu d'être satisfait »[1]. En transformant le réel au point de l'insérer dans des formes mathématiques, les sciences physiques et chimiques n'en atteindront que mieux leur but : « prévoir pour pourvoir » ; ce faisant, notons-le bien, elles ne modifient pas le monde matériel en lui-même, mais le doublent seulement d'un autre univers, constitué par exemple en partie de points simples, auquel elles appliquent leurs calculs. Qu'on admette en chimie l'antique théorie des équivalents, ou celle des atomes, des électrons, des ions, etc..., l'hydrogène et le soufre donneront toujours exactement les mêmes combinaisons douées de propriétés identiques; il sera plus ou moins facile de connaître celles-ci selon le degré de commodité de la théorie, et c'est tout.

Notre cas est très différent. Supposons que surgisse l'homme attendu, capable d'imposer une théorie à l'ensemble des psychologues, de manière à unifier leurs efforts, comme d'autres ont réussi à le faire pour l'optique, l'électricité, en général pour les sciences de l'inorganique, bien vite d'habiles auteurs mettront à la portée du public cette vue d'ensemble de la vie intérieure; des comparaisons ingénieuses, des analogies frappantes, auront tôt fait de la populariser en grande partie ; il est impossible dès lors que beaucoup ne la considèrent pas comme objectivement valable ; n'est-ce pas le cas de bien des hypothèses manifestement et même délibérément irréelles et qui nous touchent de beaucoup moins près? Or introduire dans une vie mentale une conception d'ensemble sur cette même vie, c'est là un fait psychologique important, commandant parfois de grandes conséquences. Si l'hypothèse acceptée est vraie, ce serait sans doute un utile facteur d'orientation vers la vérité, mais il s'agit d'une théorie, ayant pour but de

1. Urbain, *Méth. des sciences physiques et sociologiques,* J. Ps., 1920, p. 489.

relier les faits et les lois. Si en outre elle modifie la réalité qui est son objet, elle cesse d'être purement une théorie et devient une mainmise sur le domaine psychologique, une sorte de dogmatisme sectaire qui aboutit non uniquement à savoir, mais à construire plus ou moins la vie intérieure; en perdant ainsi le caractère d'universelle indépendance, comment garderait-elle le droit de constituer une science ?

§ 3. — La métapsychologie est-elle théorie psychologique?

42. Elle est parfaitement psychologique. — 43. Son sexualisme exagéré la prive de largeur. — 44. Et de possibilité d'adaptation.

La métapsychologie de la psychologie profonde répond-elle aux conditions exigées par une théorie psychologique?

Sans aucun doute elle satisfait pleinement à la première. Si l'on repasse les grandes lignes de la systématisation freudienne, l'existence d'un inconscient dynamique, le soi, le moi et le surmoi, l'éros réunissant les principes de plaisir et de réalité, en regard le principe de nirvâna traduisant les pulsions de mort, tout est bien défini par une relation immédiate au psychisme; bien que la nature du principe de mort ne soit pas aussi clairement déterminée, ce que Freud en a dit à propos du masochisme ne laisse guère de doute sur son caractère psychologique. Dans son ensemble, et aussi dans ses moindres détails, la théorie de Freud est psychologique et l'est uniquement. Pour user d'une lointaine analogie, elle représente la conduite humaine d'un individu comme une vaste machine psychique, qui développe psychiquement son activité, dont tous les rouages sans exception aucune sont psychologiques. Si Freud fait une fois ou l'autre allusion à des phénomènes physiologiques, c'est pour mieux montrer que, tout en n'en méconnaissant pas l'influence, il ne veut pas les constituer en parties intégrantes de son système.

Citons quelques textes caractéristiques : « La psychanalyse actuelle rejette tout rapport avec la topique psychologique établie sur des bases anatomiques ou histologiques »[1].

1. F 17, p. 164 note.

« Les processus qui fournissent les effets anormaux peuvent se ramener à des forces motrices d'ordre psychique »[1]. « La Psychanalyse est parvenue à démontrer que, au moyen de suppositions purement psychologiques, toutes ces choses (rêves, actes manqués) peuvent être rendues intelligibles et rangées dans la chaîne des faits psychiques à nous connus »[2].

Encore moins, malgré la grande considération témoignée par Freud à l'égard de Fechner, trouvera-t-on dans son œuvre quelqu'allusion à des équations ou à des procédés psychophysiques.

Cet exclusivisme a été vivement pris à parti. G. Dumas signale « la faiblesse physiologique de toute la théorie de la libido »[3]; d'après von Monakow et Mourgue, ce qui manque à la théorie de la sexualité, c'est « l'histoire de la fonction sur une base biologique objective avec l'appréciation des valeurs de chaque étape »[4]. Sur ce terrain, il y a presque unanimité de critiques.

La compétence biologique ne fait cependant pas défaut à Freud. Ses premières recherches, sérieuses et conduites par des maîtres de valeur, furent faites dans des laboratoires de physiologie[5], et il n'a jamais cessé de porter grand intérêt à ce genre d'études; écoutons-le d'ailleurs : « Ce serait une grave erreur de supposer que l'analyse recherche ou recommande une conception purement psychologique des perturbations psychiques. Elle ne peut méconnaître le fait que l'autre moitié du travail de la psychiâtrie a pour objet l'influence des facteurs organiques (mécaniques, toxiques, infectieux) sur l'appareil psychique »[6]. Un esprit comme le sien se livrerait-il à l'enfantillage de nier l'intérêt et l'importance des relations psychophysiologiques et psychophysiques? Seulement il voulait constituer une science vraiment et purement psychologique; le besoin s'en fait assez vivement sentir pour qu'on lui sache gré d'avoir tenté l'entreprise.

S'il n'a pas réussi, ce n'est pas à cause de son exclusivisme; celui-ci indiquait une voie à suivre pour atteindre un but très souhaitable. Il faut chercher plutôt les raisons de son échec

1. F 17, p. 167. — 2. F 17, p. 158. — 3. b 62, p. 1065. — 4. b 266, p. 251. — 5. b 187, ch. I. — 6. F 17, p. 167.

dans la méconnaissance des deux autres conditions à remplir par la théorie psychologique : une élasticité suffisante et l'adaptation à la mentalité générale de l'humanité.

43. Et d'abord les vues de la psychologie freudienne sont synthétisées dans des cadres incomparablement trop rigides pour s'adapter aux différentes recherches existantes ou possibles; en particulier les articulations du système seraient à modifier, on pourrait dire à bouleverser, en deux points : le peu de jeu laissé à l'influence des tendances intellectuelles. l'excès d'importance attribuée à l'instinct sexuel.

Le rôle de premier ordre joué par la volonté dans l'ensemble des tendances, même sur le terrain de l'inconscient, est mis en lumière par des expériences indiscutables; mais encore une fois, quand bien même on croirait devoir en diminuer la portée ou la nier, le simple fait très certain que cette influence n'est pas prouvée impossible exige que la théorie soit construite de manière à laisser une place possible pour cette activité. Freud semble bien parfois parler comme si, dans la censure et la sublimation, le moi et le surmoi mettaient en jeu des influences volitionnelles ; mais, puisque le surmoi est puisé dans le moi[1] et puisqu'aussi le moi est seulement une partie du soi ayant subi l'influence du monde extérieur sous l'action de la conscience-perception[2], comme enfin le soi est le principe des différentes poussées instinctives, on ne voit pas clairement quelle importance est laissée à l'activité volontaire. En ce point de premier ordre la métapsychologie est manifestement trop étroite.

Mais ce qui fait surtout de la théorie freudienne un système fermé, incapable d'embrasser dans sa compréhension les apports des autres psychologues, c'est la place qu'y tient l'instinct sexuel avec sa libido.

Freud, dans un de ses écrits les plus récents[3], donc après toutes les retouches données à son système, reconnaît bien la répugnance des savants à le suivre en ce point; ses vues sur la

1. F 35, p. 206. — 2. F 35, p. 191. — 3. F 40, p. 162.

sexualité « sont, dit-il, le motif le plus fort — avoué ou inavoué — de l'hostilité du public contre l'analyse... Quelques-uns de mes élèves cédèrent au besoin de libérer la société de ce joug de la sexualité que la psychanalyse veut lui imposer : l'un déclare que le sexuel ne signifiait nullement la sexualité, mais quelque chose d'abstrait, de mystique; un second, que la vie sexuelle n'est que l'un des domaines où l'homme exerce son appétit instinctif de puissance et de domination »[1].

En écrivant ces lignes, Freud condamne sa théorie psychologique en tant qu'elle prétend être une théorie. Que des observations mettent en évidence un facteur plus ou moins illégitimement ignoré, c'est ce qui a été fait pour l'inconscient, et certes rien de mieux; qu'il y ait erreur sur un point particulier, par exemple sur l'universalité compréhensive de l'instinct sexuel, c'est là matière à discussion. On ne peut en revanche admettre qu'un particulier, si grand que puisse être son mérite, fasse d'un point *manifestement controversable* la pièce maîtresse d'une théorie psychologique générale. Pareille démarche est l'inverse d'un service rendu à la science : plus celui qui la risque a d'influence, plus il compromet cette entente sur certaines grandes lignes, absolument nécessaire pour l'unification des recherches psychologiques. Devant des prétentions à régenter la science, qui n'ont d'autre autorité que celle de Freud et de ses disciples, l'immense majorité des savants dira comme W. Mc Dougall : « I, for me, shall continue... to use what intellect I have, untravelled by arbitrary limitations »[2].

Or on signalerait difficilement un seul point sur lequel les savants diffèrent davantage d'avis que sur l'influence de ce que Freud a nommé l'éros. Dans son rapport sur le premier congrès international de science sexuelle, Stern distingue deux attitudes générales en cette matière : le *Sexualmonismus* affirmant le lien étroit de la sexualité avec toute l'activité vitale, et le *Sexualdualismus* isolant au contraire la sphère

1. F 40, p. 163. Freud a raconté en détail, avec une vive émotion, les raisons et les circonstances de ses dissentiments avec A. Adler et C. G. Jung; celui-ci le quitta en 1913, celui-là en 1911 (F 22, pp. 303-320). Tous deux ont eu de nombreux et fervents disciples; l'école de Jung, dite de Zurich, rivalise d'influence avec l'école orthodoxe de Vienne. — 2. b 118, p. 136.

sexuelle et l'opposant aux autres domaines psychiques et, dit-il, « les vues du congrès oscillèrent entre ces deux extrêmes » [1]. On est donc fort éloigné de la possibilité d'un accord.

La systématisation de Freud ne remplit pas mieux la condition exigée par la nature psychique des phénomènes, à savoir que, sous peine de commettre la faute très grave de modifier les faits qu'elle a pour rôle de synthétiser, la théorie ne doit pas être choisie en dehors des conceptions maîtresses que l'ensemble des hommes possède sur la vie intérieure.

Là, plus manifestement encore, Freud va droit à l'opposé du sens universel et il est le premier à le reconnaître, en particulier dans son *Introduction à la psychanalyse*. Celle-ci, dit-il, « n'affirme pas seulement le rôle prépondérant, jusqu'alors sous-estimé dans l'étiologie des névroses, des impulsions qu'on peut qualifier seulement de sexuelles », mais elle soutient « que ces mêmes émotions sexuelles prennent une part qui est loin d'être négligeable aux créations de l'esprit humain dans les domaines de la culture, de l'art et de la vie sociale ». Or ces vues se heurtent à une aversion profonde de la part de la société humaine : « Elle n'a aucun intérêt à ce que la force des instincts sexuels soit reconnue et l'importance de la vie sexuelle révélée à chacun » [2].

Freud a donc parfaitement remarqué combien une acceptation commune de son système risquerait de transformer plus ou moins à fond les idées sociales. Il faudrait entre autres choses voir dans l'amour libidineux de l'enfant pour les parents la source des sentiments les plus élevés de l'ordre moral et religieux. Or l'ensemble de l'humanité professe actuellement une extrême répugnance pour les facteurs du complexe d'Œdipe, le parricide et l'inceste. Sans doute on fera appel au parallélisme entre l'ontogénèse et la phylogénèse; arts, drames antiques seront invoqués pour montrer à quelle profondeur ce complexe est enraciné dans la mentalité humaine. Mais d'abord, Freud en convient, ce parallélisme n'est lui-même qu'une hypothèse qui sera toujours discutée, parce qu'elle est invérifiable; puis il est une interprétation obvie du rôle joué par le complexe d'Œdipe dans les légendes, le folklore et autres témoins

1. b 449, p. 98. — 2. F 27, p. 22.

de la mentalité primitive, c'est le besoin d'exprimer le sentiment profondément éprouvé de l'aversion pour le parricide et l'inceste maternel.

Il n'y a en tous ces motifs rien qui tende à « supprimer un résultat objectif du travail scientifique »[1]. Que Freud donne à ses idées sur ces points le développement qu'il voudra, c'est une autre question, mais qu'il n'érige pas une thèse manifestement controversable en rouage important, essentiel, d'une théorie scientifique de psychologie ; où trouver alors ce terrain commun à l'intérieur duquel se synthétisent les expériences et s'opposent au besoin leurs différentes interprétations ?

La possibilité d'influence des idées sexuelles de Freud sur la mentalité des masses est au reste établie par les faits. Qu'on lise les premières pages des articles écrits par le docte professeur du Collège romain, on sera pleinement édifié sur ce point[2]. Le positiviste italien E. Morselli le fait remarquer : « cette action ne s'exerce pas seulement sur les psychologues, mais les productions psychanalytiques ont inondé les bibliothèques, les cabinets de lecture, les quotidiens, les théâtres, en Suisse, en Allemagne, en pays anglo-saxons, surtout en Russie soviétique »[3]. Des chefs d'état se sont inquiétés de cet envahissement, comme on le dit du maréchal von Hindenburg, président du Reich : « Certaines finesses psychanalytiques d'introduction récente lui sont profondément désagréables et il est convaincu que leur influence sur les générations qui viennent est pernicieuse »[4]. La France, tout d'abord réfractaire, ouvre de plus en plus ses portes à l'invasion.

Passons à l'examen de deux grands aspects de la théorie freudienne : l'existence d'un inconscient dynamique et l'établissement d'un déterminisme psychologique rigoureux.

1. F 27, p. 22. — 2. b 74. — 3. b 129, t. 1, p. 19. — 4. *Étude psychologique sur le Maréchal Hindenburg* par son neveu H. HINDENBURG (Cit. « Echo de Paris », 1er janv-1929).

§ 4. — Le dynamisme de l'inconscient.

45. L'inconscient dynamique du freudisme. — 46. L'inconscient dynamique péripatéticien.

45. « *L'admission des processus psychiques inconscients inaugure dans la science une orientation nouvelle et définitive* »[1].

L'importance donnée aux phénomènes inconscients est assurément un des grands mérites de la systématisation freudienne. La théorie psychologique se trouve de ce chef élargie, sans fissure dans sa continuité, sans que soit diminuée la sphère des autres phénomènes ou que rien puisse restreindre le terrain de rencontre avec ceux qui s'obstineraient à se confiner dans la seule étude du conscient. Pour l'univers psychologique, c'est comme la conquête d'un nouveau monde.

L'admission de l'inconscient semble au reste définitive, universelle. Le temps est passé où Maine de Biran ne pouvait faire comprendre à Cuvier et Royer-Collard le sens possible d'une connaissance non consciente[2]. Les travaux de Charcot, Bernheim, Pierre Janet, de Freud avec toute son école, de Morton Prince, Rivers, bien d'autres encore, ont fait pour ainsi dire toucher du doigt l'existence et l'influence du psychisme inconscient.

Ce que Freud a ici de très personnel, c'est l'effort fait pour scruter le fond même de cet inconscient ; c'est aussi la conception qu'il s'en est faite comme d'un dynamisme, d'une source de poussées vers des buts, d'un terrain profond où sont enracinés et d'où s'élancent tous les instincts. N'oublions pas cependant que les philosophies de Schopenhauer, Nietzsche, Bergson, sont inclinées en ce sens. Parmi les psychologues strictement positifs, avant Freud, W. James avait jalonné la voie dans cette direction, par exemple dans ses chapitres sur les instincts et les habitudes[3]. En matière de dynamisme il faut signaler le

1. F 27, p. 21. — 2. *Journal intime*, 1814. Plon, 1927, p. 87. — 3. Les différentes parties des *Principles of psychology* avaient paru dans différentes revues de 1878 à 1887. Cf. *Précis de psychologie*, tr. Baudin, Bertier ; Rivière, 1909, Préf., p. XIV.

nom de Mc Dougall, professeur de psychologie à Duke University; ses ouvrages constituent un des plus puissants efforts pour établir la psychologie sur un fondement *hormique*[1], c'est-à-dire sur les tendances, et selon lui : « Le premier chapitre de toute psychologie, soit normale, soit pathologique, doit être une étude de la nature instinctive de l'homo sapiens[2] ». Sa *Psychologie anormale* est très intéressante pour notre sujet : en étudiant les rêves, l'hypnose, les névroses et les psychoses, il ne manque jamais d'exposer et de discuter le point de vue de Freud. Il se sépare de lui en bien des points, en particulier pour ce qui concerne l'éros; il n'est d'ailleurs nullement psychanalyste et inclinerait vers l'aristotélisme.

46. Parler de la nouveauté de ces orientations doit se comprendre relativement à l'état des esprits depuis le début du XIXe siècle. Car, si l'on remonte jusqu'à Aristote à travers la scolastique du moyen âge, la psychologie était en définitive basée sur un dynamisme de l'inconscient. Vues assurément transcendantes, qui ne sont pas une systématisation scientifique, mais cependant métaphysique ayant son point de départ dans les faits; si l'on en prend uniquement les lignes plus voisines de l'expérience, elles encadreraient une théorie très sortable.

Prenons ces conceptions chez le plus illustre de ceux qui relèvent du péripatétisme, saint Thomas d'Aquin; les expressions seront quelque peu adaptées au langage moderne et au progrès des sciences, mais le fond essentiel des idées sera jalousement respecté[3].

Le mode général d'agir sépare d'une manière obvie quatre ordres de phénomènes : physicochimiques, biologiques, sensitifs, intellectuels. Les êtres de l'un quelconque de ces groupes se définissent par l'aptitude qu'ils ont à produire telles ou telles opérations, c'est-à-dire par leur nature; leur tendance aux activités qui leur sont propres est leur appétit naturel.

Les deux ordres sensitif et intellectuel se caractérisent par l'existence de connaissances se rapportant soit à des objets

1. Ses principaux ouvrages sont *Outline of social psychology*, *An introduction to social psychology*, *The group mind*, *An outline of abnormal psychology*. — 2. b 118, p. 17. — 3. *Summa theologica*, 1a p., q. 80-83; 1a 2ae, q. 22-54.

matériels, étendus (sensations, images), soit à des objets universels, faisant abstraction de l'hic et nunc (concepts, jugements, raisonnements), soit à des synthèses de ces deux catégories d'objets.

Entre l'être connaissant et l'être purement biologique ou physicochimique il y a cette importante différence : la nature de celui-ci se définit par le seul appétit naturel; celui-là au contraire, de par la connaissance, est un être synthétique réunissant le sujet et l'objet, il sera lui aussi principe d'opérations traduisant la relation entre le sujet et son objet : point de métaphysique thomiste, mais, puisque nous sommes sur le terrain positif, conclusion des expériences sur la motricité spécifique des sensations et des images. L'être connaissant aura donc avec l'appétit naturel un appétit dit *élicitif*, sensitif pour les objets de connaissance sensible, intellectuel pour ceux de connaissance intellectuelle. Ce dernier chez les scolastiques se nommait aussi volonté, ordonné à tout ce qui se présente d'une manière universelle comme un bien pour l'homme, capable d'exercer une activité libre, lorsque ce bien n'est pas présenté comme le bien nécessaire.

Les dispositions de l'appétit sensitif s'exercent par diverses tendances, soit innées (instincts), soit acquises au cours de la vie individuelle. Elles sont en général ainsi définies : elles poussent à l'union avec l'objet si cette union est utile à la conservation de l'individu (nutrition, etc.) ou à celle de l'espèce (reproduction, etc.); elles écartent au contraire de l'objet si le rapprochement est nuisible. D'où différentes manières de tendre associées par couples : amour-haine, désir-aversion, espoir-désespoir; il faut ajouter un couple affectif, plaisir-douleur, et une réaction qui ne présente pas de contraire, la colère. Resterait à trouver une bonne systématisation des tendances groupées autour de la conservation de l'individu et de l'espèce; rien ne serait plus utile aux progrès de la psychologie; il est possible toutefois de faire rentrer dans les cadres d'une théorie générale suffisamment large plusieurs classifications conçues à des points de vue différents.

Le péripatétisme assure au plus haut degré la continuité du psychisme par ces deux points : les connaissances et les actes des tendances préexistent potentiellement, le principe des actes

intellectuels et volontaires est en même temps principe formel dans l'ordre sensitif[1].

Telle était pour saint Thomas la conception de l'inconscient et de son dynamisme.

Ces idées sont intéressantes à rapprocher de celles de Freud, non certes qu'il y ait similitude entre les philosophies dont on songerait à les faire dépendre, sous ce rapport elles sont aussi opposées qu'Aristote et Nietzsche ; mais il est possible de trouver plus d'un point de contact, si les unes et les autres sont considérées comme des lignes destinées à constituer le cadre d'une théorie psychologique.

Mettons à part le déficit indiqué au paragraphe précédent, le peu de place donnée par Freud au moteur « volonté », et bornons notre comparaison à ce qui concerne l'ordre sensitif.

Rappelons ce qu'est le soi[2] : principe et siège des instincts, en lui-même inconnu et inconscient, n'éprouvant et n'exerçant aucune influence que par l'entremise du moi soumis à la conscience-perception. Le soi ainsi conçu ressemble beaucoup à la nature principe de l'appétit sensitif.

Deux parties sont distinguées dans le soi : l'une héréditaire, l'autre engendrée par le moi dans la vie de chaque individu. Cette seconde partie étendrait sur le soi l'influence du monde extérieur[3]. Freud admet également que « chaque disposition instinctive primaire donne naissance à des dispositions secondaires qui lui sont liées dans leur exercice ». Nous voici bien près de la notion de tendances acquises greffées sur les instincts. Le rapprochement est d'autant plus réel que, pour Freud comme pour saint Thomas, toute connaissance et toute organisation de connaissances, avec la motricité correspondante, est intégralement conservée dans l'inconscient : traces mnémiques chez l'un[4], conservation *in habitu* chez l'autre; philosophiquement grande différence, nuance de peu d'importance pour constituer une ligne théorique.

L'organisation des instincts par couples, amour-haine, etc., se retrouve dans la notion d'ambivalence exposée dans le traité sur le moi et le soi[5].

1. S. Thomas, *Quaest. 10 de Veritate*, art. 5. — 2. Cf. n° 27. — 3. F 35, p. 191. — 4. F 35, p. 185. — 5. F 35, ch. III et ailleurs.

En regard de ces concordances, que de profondes divergences dans la manière de concevoir l'exercice des tendances! Rien n'est obscur comme la manière dont Freud expose leur dynamisme : le principe de plaisir règle tout le mécanisme, c'est la satisfaction qui est visée, en tenant compte des exigences des principes de réalité et de mort. Dans le péripatétisme, c'est le rapport à l'objet qui régit l'activité ; le plaisir sensible n'est ni principe, ni but des tendances, mais, avec la douleur, est une modalité cénesthésique accompagnant leur exercice, selon qu'il est correct ou délectueux[1], manière de voir pleinement d'accord avec celle de nombreux penseurs contemporains. RIBOT consacre à cette thèse tout un chapitre de ses *Problèmes de psychologie affective ;* KÜLPE, au congrès international de psychologie en 1909, synthétisait en ces termes les expériences relatives à la question : « La différence entre le plaisir et le déplaisir paraît se manifester par des phénomènes qui suivent leur cours ou par des phénomènes d'inhibition »[2]. Plus clairement encore MC DOUGALL : « Nos tendances, nos poussées hormiques ne dépendent pas dans leur détermination du plaisir et de la douleur, mais sont seulement modifiées par le plaisir et la douleur dans le cours de leur réalisation »[3].

Voici donc encore chez Freud le même vice de méthode : placer parmi les rouages essentiels de sa théorie le principe du plaisir, manifestement discutable.

On peut encore signaler plusieurs affirmations théoriques qui encadreraient difficilement les résultats connus ; par exemple Freud semble faire exercer l'activité de la tendance à l'intérieur de ce qui est strictement l'inconscient. Si telle est sa pensée, on ne voit guère comment une tendance s'actuerait sans connaissance présente de l'objet ? Sans doute il peut ne pas y avoir attention à cette manifestation, mais on est alors en présence du subconscient qui ne répond pas à l'inconscient freudien, ni même au préconscient.

Ici comme ailleurs la précision fait défaut ; c'est encore un reproche couramment adressé à Freud : « Il manque une déli-

1. S. THOMAS, *1ª 2ªᵉ*, *31-35*. — 2. J. Ps., 1910, p. 11. — 3. b 118, p. 224.

mitation conséquente et exacte des concepts sur lesquels il opère continuellement »[1]. Qu'à des cas obscurs on ne puisse faire correspondre des définitions précises, cela se doit; mais on ne prend pas des aperçus peu clairs pour lignes d'un ensemble théorique, où il est de toute nécessité que le moindre détail soit net et lumineux.

Venons à un autre point de la théorie qui est à l'abri de tout reproche, si l'on n'en tire pas des conséquences qui ne s'imposent aucunement : le déterminisme dans la continuité des phénomènes.

§ 5. — **Le déterminisme dans la continuité du psychisme.**

47. Déterminisme strictement psychologique. — 48. Accord possible avec l'existence du libre arbitre.

47. Dans la métapsychologie, lois particulières avec les phénomènes qu'elles relient, vues d'ensemble, tout est strictement psychologique. Comme on l'a déjà dit, il convient de féliciter Freud d'avoir visé un tel but.

Mais comme toute science suppose un déterminisme, son système exige que la raison de tout psychisme soit donnée par un autre psychisme. Dans la vie intérieure, tout obéira à un enchaînement rigoureux : le moindre acte manqué, les antipathies et les préférences dont on ne saurait rendre compte, tout en un mot est psychiquement déterminé.

Et pourtant est-il possible d'aller toujours de psychisme en psychisme? Il faudra bien recourir à une excitation venant du dehors, sous peine de tourner dans un cercle vicieux ou de se heurter à l'illogisme d'un enchaînement indéfini.

Fonder l'ordre psychologique sur l'ordre physicochimique ou physiologique est une impossibilité, puisque précisément il se distingue des deux autres par un fait que ceux-ci ne contiennent pas. Freud allèguerait sans doute comme explication le soi qui est le sol où toute tendance s'enracine, d'où elle puise sa poussée dynamique; la réponse est très valable. Au premier abord elle semble dire : le soi a des tendances psychologiques, parce qu'il peut les avoir, et rien de

1. b 266, p. 250.

plus; à la réflexion on voit que cette solution est légitime et n'a rien d'une naïve tautologie.

Prenons un exemple : dans une étendue continue divisée en parties, où est la raison dernière de l'existence de ces parties? Evidemment on se tromperait en disant : elle est l'instrument qui les a séparées. L'instrument a produit la division, non la réalité matérielle des parties, puisqu'il ne la possède en rien, et par ailleurs la séparation n'est pas quelque chose de donné en soi. Un philosophe scolastique répond sans hésiter : l'étendue continue renfermait les parties en puissance, l'instrument a simplement fait passer cette puissance à l'acte. Expressions d'aspect bien métaphysique, mais dont la signification est très accessible au simple bon sens. Le continu est divisible, c'est sa nature même, sinon aucun instrument ne fera que des divisions surgissent de lui; à côté de la division en acte, force est d'admettre une division en puissance, une divisibilité. De même si de fait psychique en fait psychique on remonte tous les anneaux, force est d'en venir à la nature même de l'être psychologique : il connaît parce qu'il le peut, il a des tendances parce qu'il peut en avoir; toutes les poussées vers les objets connus sont en puissance dans sa nature, ou, si l'on veut, cette potentialité s'appuie sur sa nature même.

Donc très légitimement Freud a tenté de constituer une psychologie positive qui soit un système clos; bien que des influences physiologiques et physicochimiques soient requises pour la mise en action, il n'y a pas lieu de les introduire parmi les rouages, qui tous seront du psychisme en acte ou en puissance.

49. A l'intérieur d'un tel système psychologiquement déterminé en toutes ses parties, reste-t-il une place pour le libre arbitre? Freud semble bien nettement affirmer que non. Plusieurs de ses disciples nous diront que la liberté du vouloir est inconciliable avec l'ensemble de la doctrine : « La psychanalyse a démontré de façon éclatante ce déterminisme absolu qui règne au fond de nous. Il est impossible à qui la connaît et la comprend de parler encore de libre arbitre » [1].

1. b 704, p. 195.

Cette apparente incompatibilité entre la liberté et le déterminisme scientifique vient principalement d'une manière inexacte de concevoir l'emprise de la volonté sur les tendances sensitives et par elles sur les phénomènes physiologiques et physicochimiques.

Nous avons distingué dans l'individu humain quatre ordres liés entre eux, celui des connaissances intellectuelles et des tendances volontaires, celui des connaissances sensibles et des tendances connexes, les ordres végétatif et physicochimique dans lesquels la connaissance ne se manifeste pas. Inutile d'insister sur la légitimité de cette distinction; quand bien même quelqu'un affirmerait une radicale identité, nul ne songe à nier que les apparences extérieures permettent de ne pas les confondre.

La volonté et son empire ont fait l'objet de très belles recherches expérimentales. Les inductions de W. James sur les actes volontaires dans les cas normaux et anormaux[1], les expérimentations faites selon la méthode de Wurtzbourg par Ach, Dürr, Michotte et Prüm, etc., ont établi que le point d'application immédiate de l'effort volontaire est le maintien du jugement présentant le bien visé[2].

L'exercice du libre arbitre est donc celui d'une activité qui opère un triage entre les objets présentés par la connaissance, s'attache à l'un d'eux et par cette adhésion en maintient la présentation. Jusqu'ici tout se passe uniquement dans le monde intellectuel; le reste suit nécessairement, indépendamment de la liberté : les liens entre l'objet présenté par les deux connaissances intellectuelle et sensible maintiennent indirectement cette dernière et par suite les motricités connexes.

Dans un remarquable article H. Driesch a montré comment l'exercice d'un principe vital distinct des forces physicochimiques laissait intacte l'universelle application des principes fondamentaux de l'énergétique, la conservation et la dégradation de l'énergie. Son intervention ne modifierait que la rapidité de chute de cette énergie, se bornant à maintenir la différence des niveaux plus longtemps qu'elle n'aurait existé sans elle; d'où, sans aucune énergie nouvelle, une différenciation est

1. *Précis de psychologie*, pp. 572-604. — 2. J. Lindworski, S. J., *Der Wille*. Leipzig, Barth, 1919.

introduite par le passage à une répartition plus hétérogène, ce que le système inorganique ne réaliserait pas de lui-même [1]. Remontons de l'influence végétative à celle de la tendance sensible, de cette dernière à l'exercice de l'activité volontaire, les interventions se ressemblent. La volonté libre n'introduit aucune connaissance, aucune tendance nouvelle, du moins directement; elle prolonge seulement dans la durée un influx qui existe indépendamment d'elle, les motricités psychiques en toute hypothèse ont un antécédent et un conséquent du même ordre. Cette intervention de la liberté, qui d'ailleurs ne joue pas en toute tendance, sans avoir une activité despotique selon le mot d'Aristote, suffit à exercer une influence profonde sur le cours des actions. Mais, comme on le voit, elle ne diminue en rien le déterminisme requis par la science.

Certains points de l'exposé précédent se concilieraient peut-être avec les rapports mystérieux posés par Freud entre l'éros et le principe de mort.

Exprimée en fonction des données scientifiques de notre temps, l'idée de saint Thomas sur l'influence de la volonté libre encadrerait parfaitement les conceptions les plus récentes.

Le déterminisme dans la continuité du psychisme n'a donc rien dont les partisans du libre arbitre ne s'accommodent parfaitement; il est même à leurs yeux quant au fond un des aspects excellents de la théorie freudienne.

1. *Das Leben und der zweite Energiesatz*, « Annalen der Natur philosophie », 1908, p. 200.

CONCLUSION

Cet exposé du système de Freud est loin d'être complet : il passe sous silence tout ce qui concerne la thérapeutique médicale, de plus il ne donne que de brèves indications sur l'étiologie des névroses, question qui occupe une si large place dans l'œuvre générale. Nous n'avons pas eu non plus la prétention d'analyser le détail des innombrables nuances dont le maître de la psychanalyse a su revêtir l'expression de sa pensée : en revenant sur un problème déjà traité, presque toujours il réusssit à faire surgir un nouvel aspect. Enfin rien n'a été dit des travaux réalisés par ses disciples sous son influence directe.

Mettre en lumière les grandes lignes de la doctrine, rechercher les bénéfices à tirer des horizons ouverts par des vues en partie très neuves, tout en signalant ce qui apparaît ouvertement défectueux, tel a été le but restreint que nous espérons avoir loyalement poursuivi.

Bien des aspects de la physionomie de l'écrivain sont de nature à mériter à Freud la sympathie de ses lecteurs : l'amour sincère et profond pour les études psychologiques, la continuité dans un labeur acharné et austère, l'allure spirituelle et si vive de ses expositions, plusieurs autres traits, par exemple sa courtoisie pour l'adversaire malgré son extrême autoritarisme intellectuel, et encore la simplicité avec laquelle il avoue certains de ses déficits et n'hésite pas à revenir, pour les modifier profondément, sur des thèses précédemment soutenues.

Quant au jugement à porter sur sa doctrine, Wittels a écrit : « Le monde voit surtout en Freud le savant qui étudie les choses sexuelles, dans sa psychanalyse le moyen d'arriver à une pénétration hardie et révolutionnaire de la vie sexuelle »[1]. Tel est en effet l'aspect sous lequel le système s'est propagé, popularisé, insinué en toutes questions criminelles, vulgaires ou sublimes. Certains disciples n'ont pas hésité à faire remonter le fond psychique, qui nous est commun avec la brute, jusqu'aux plus magnifiques envolées des saints et des mystiques authentiques, et même, disons du fond du cœur avec G. Dumas « Dieu leur pardonne »[2], ils ont eu la stupéfiante audace de mettre la psychanalyse en contact avec la personne du Christ. Chez nombre de ces auteurs si hardis, inutile de chercher les tempéraments clairement apportés par le maître : l'hypothèse devient affirmation absolue; le sens scientifique ne peut qu'en être vivement choqué.

Juger Freud par ses théories sexuelles c'est le condamner. S'il s'était contenté de présenter son opinion en ces matières comme synthèse de ses expériences analytiques, même en s'égarant il ne serait pas sorti de la voie suivie par bien des savants dans l'interprétation de leurs travaux. Mais constituer des idées personnelles sur la sexualité en rouages essentiels d'une *théorie* générale de l'inconscient, restera toujours une prétention injustifiable aux yeux de l'immense majorité des critiques. Ses conceptions vont contre les vues d'ensemble de l'humanité et cependant s'insinuent dans les esprits au point de modifier leur psychologie profonde parce qu'elles mordent sur le sentiment. C'est une lourde faute de tactique : une théorie n'est pas faite pour changer les objets qu'elle synthétise, mais uniquement pour éclairer et aider l'intelligence. Ces défauts sont la vraie cause de la vive impression toujours soulevée par ce système; ils font qu'on ne pourra jamais séparer de la psychanalyse freudienne le facteur sexualité.

N'est-ce pas grand dommage? En dirigeant l'attention sur l'importance des tendances inconscientes, sur le déterminisme d'ensemble et la continuité du psychisme, Freud a rendu à la science un service signalé qui lui méritait une gloire très pure,

1. b 187, p. 93. — 2. b 62, p. 1040.

et cette gloire du psychologue restera toujours voilée par le blâme dû à la témérité du théoricien qui, sans s'appuyer sur des preuves solides, a donné le dynamisme sexuel de l'homme comme la source de ses aspirations les plus hautes et de ses affections les plus chastes.

BIBLIOGRAPHIE

PRINCIPALES REVUES CITÉES

Les Revues spécialement psychanalytiques ont été indiquées pp. 9 10 à la suite des ouvrages de Freud.

Am. J. Ins. = *American Journal of insanity.*
Am. J. Ps. = *American Journal of psychology.*
Am. J. Psychiat. = *American Journal of psychiatry.*
Ann. biol. = *Année biologique.*
Ann. di Neur. = *Annali di neurologia.*
Ann. ps. = *Année psychologique.*
Ar. gs. Ps. = *Archiv für die gesamte Psychologie.*
Ar. it. Ps. = *Archivio ital. di psicologia.*
Ar. Neur. Psychiat. = *Archives of neurologia and psychiatry.*
Ar. Ps. = *Archives de psychologie.*
Ar. suisses Neur. = *Archives suisses de neurologie.*
Austr. J. Ps. = *Australasian Journal of psychology.*
Br. J. med. Ps. = *British Journal of medical psychology.*
Br. J. Ps. = *British Journal of psychology.*
Bu. I. ps. = *Bulletin de l'Institut psychologique.*
Bu. m. = *Bulletin médical.*
Bu. Thér. = *Bulletin général de thérapeutique.*
Civ. catt. = *Civiltà cattolica.*
Ed. = *Éducation.*
Enc. = *Encéphale.*
Ét. = *Études.*
Gaz. H. = *Gazette des hôpitaux.*
Ind. J. Ps. = *Indian Journal of psychology.*
J. abn. Ps. = *Journal of abnormal and social psychology.*
J. am. med. Ass. = *Journal of the american medical Association*
J. ed. Ps. = *Journal of educational psychology.*
J. med. Sc. = *Journal of medical science.*
J. ment. Sc. = *Journal of mental science.*
J. nerv. ment. D. = *Journal of nervous and mental disease.*

J. Neur. Pspath. = *Journal of neurology and psychopathology.*
J. Ph. = *Journal of philosophy.*
Lanc. = *The lancet.*
Ment. H. = *Mental Hygiene.*
Merc. = *Mercure de France.*
Mind. = *The Mind.*
Month. = *The Month.*
N. R. fr. = *La nouvelle Revue française.*
Par. m. = *Paris médical.*
Pd. Se. = *Pedagogical seminary and Journal of genetic psychology.*
Ph. R. = *Philosophical Review.*
Pr. m. = *Progrès médical.*
Ps. = *Psiche* (Jusqu'en 1914).
Ps. R. = *Psychological Review.*
Ps. V. = *La psychologie et la vie.*
Quad. Ps. = *Quaderni di psichiatria.*
Rass. St. Ps. = *Rassegna di studii psichiatrici.*
R. cath. I. = *Revue catholique des idées et des faits.*
R. de Ph. = *Revue de philosophie.*
R. Fr. = *Revue de France.*
R. Gen. = *Revue de Genève.*
Riv. Ps. = *Rivistà di psicologia.*
R. méd. = *Revue médicale.*
R. M. M. = *Revue de métaphysique et de morale.*
R. ph. = *Revue philosophique.*
R. ps. = *Revue psychologique* (Jusqu'en 1914).
Riv. sp. Fr. = *Rivista sperimentale di Frenatria.*
Sc. = *Scientia.*
St. Z. = *Stimmen der Zeit.*
Vie int. = *La vie intellectuelle.*
Z. ang. Ps. = *Zeitschrift für angewandte Psychologie.*
Z. Rps. = *Zeitschrift für Religionspsychologie.*

BIBLIOGRAPHIE PSYCHANALYTIQUE

Les ouvrages de Freud ont été indiqués pp. 6-9. Cf. les remarques sur les indications bibliographiques, p. 9.

I. GÉNÉRALITÉS

1. E. Adam. *Le Freudisme.* Société « Alsatia », Colmar. 1923.
2. A. Adler. *Menschenerkenntniss*, 2te Auflage. Leipzig, Hirzel. 1928.
3. A. Adler. *Praxis und Theorie der Individualpsychologie*, 2te Aufl. Munich, Bergmann. 1924.
4. F. Alexander. *Psychoanalyse der Gesamtpersönlichkeit.* Int. psan. Verl.
5. R. Allendy. *La psychanalyse et les sciences anciennes.* Ev. ps. t. 1, pp. 258-276.
6. R. Allendy. *La similitude psychologique et la psychanalyse.* R. Fr. Homéopathie, 1924.
7. R. Allendy. *Application des méthodes psychanalytiques à la publicité.* Actes du Cg. intern. Ps. appliquée Paris, 1929. Ps. V. 35, rue Boissy-d'Anglas. Oct. 1930.
8. R. Assagioli. *La psicologia del subcosciente.* I. La psicoanalisi. Ps. 1912, pp. 106-180.
9. A. E. Baker. *Psycho-analysis explained and critized.* Londres, Sheldon press. 1926.
10. F. C. Bartlett. *The psychological process of sublimation.* Sc. 1928, pp. 83-98.
11. C. Baudouin. *The affective basis of intelligence.* Ps. a. Er. I, nº 2, 1920.
12. C. Baudouin. *Psychologie de la suggestion et de l'autosuggestion.* 4e éd. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé. 1924.
13. C. Baudouin. *Etudes de psychanalyse.* Neuchâtel. 1922.
14. C. Baudouin. *La psychanalyse, évolutionnisme de l'instinct.* R. Gen. 1922.
15. C. Baudouin. *La régression et les phénomènes de reoul en psychologie.* J. Ps. 1928, pp. 795-823.
16. C. M. Beadnell. *The superego of Freud.* Lanc. 1927, nº 213.

17. H. Bernheim. *L'hystérie*, pp. 240-246. Doin. 1913.
18. L. Bianchi. *La psicanalisi*. Ann. di Neur. 1926, nº 7, p. 103-120.
19. L. Bianchi. *La psicanalisi*. Sc. 1923, nº 2, pp. 51-60.
20. P. Bjerre. *La psychanalyse et les forces universelles*. Bu. PsG. PsT. 1925.
21. S. Blachowski. *Le problème freudien de la conscience*. Varsovie, Mouvement philosophique, 1912, II.
22. E. Bleuler. *Die Psychoanalyse. Freud's Verteidigung und kritische Bemerkungen*. Vienne, Deuticke. 1911.
23. E. Bleuler. *Naturgeschichte der Seele und ihres Bewusstswerdens. Eine elementäre Psychologie*. Berlin. 1921.
24. C. Blondel. *L'activité mentale selon Freud*. R. ph. 1923, t. 2, pp. 109-122.
25. C. Blondel. *La psychanalyse*. Alcan. 1924.
26. C. Blondel. *Critica de lo inconsciente Freud*. Nacion. 1926.
27. P. Bonsfield. *The elements of practical psycho-analysis*. Londres. Kegan. 1928.
28. S. Borowiecki. (*La méthode psychanalytique de Freud et ses critè* Cracovie, R. méd. 1914, LIII, 23 pp.)
29. G. Bose. *Crime and psychoanalysis*. Calcutta. 1923.
30. G. Bose. *The reliability of psycho-analytic findings*. Br. J. med. Ps. 1923, III, pp. 105-115.
31. G. Bose. *Business and psycho-analysis*. Englishman. 1925.
32. G. Bose. *Temper and psycho-analysis*. Englishman. 1926.
33. G. Bose. *Free association method in psycho-analysis*. Ind. J. Ps. 1926, I, pp. 187-199.
34. P. Bovet. *L'instinct combattif*. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé. 1917.
35. A. Brill. *Psychoanalysis, its theories and practical applications*. Philadelphie. 1914.
36. A. Brill. *Fundamental conceptions of psychoanalysis*. Londres. 1922.
37. W. Brown. *Freud's theory of the unconscious*. Br. J. Ps., 1914, VI.
38. W. Brown. *Criticism of present day psychoanalysis*. J. med. Sc., 1921.
39. W. Brown. *Mental analysis*. Sc. 1929, pp. 241-250.
40. K. Bühler. *Die Krisis der Psychologie* (Kap. iv). Iéna, Fischer, 1927.
41. T. Burrow. *Psychoanalysis in theory and in life*. J. nerv. ment. D. 1926, pp. 209-224.
42. T. Burrow. *Conceptions and misconceptions in psychoanalysis*. J. am. med. Ass. 1917, LVIII, pp. 355-360.
43. T. Burrow. *The meaning of psychoanalysis*. J. abn. Ps. 1917, XII, pp. 58-68.
44. T. Burrow. *The laboratory method in psychoanalysis*. Am. J. Psychiat. 1926, V, pp. 345-355.
45. T. Burrow. *Psychoanalytic improvisations and the personal equation*. Psan. R. 1926, pp. 172-186.
46. G. Bychowski. (*Psychanalyse*. Varsovie. 1928.)
47. L. Cellérier. *La psychologie de Freud*. R. ph. 1923, t. 2, pp. 401-421.

48. P. Chaslin. *La psychanalyse.* R. Fr. 15 déc. 1922.
49. P. Chaslin. *Le Freudisme, revue critique.* J. Ps. 1923, pp. 655-668.
50. G. K. Chesterton. *La publicité et la psychoanalyse.* R. cath. I. 25 janv. 1929, pp. 7-8.
51. E. Claparède. *Quelques mots sur la définition de l'hystérie.* Ar. Ps. VII. p. 169.
52. E. Claparède. *Freud et la psychanalyse.* R. Gen. 1920.
53. E. Claparède. Intr. à la tr. fr. F14 et note additionnelle, pp. 144-154,
54. I. H. Coriat. *What is psycho-analysis?* Londres, Kegan. 1928.
55. I. H. Coriat. *« Form » psychology and psychoanalysis.* Psan. R. 1926, XIII, pp. 210-214.
56. G. Coster. *Psychoanalysis for normal people.* Londres, Oxford univ. press. 1926.
57. R. Cruchet. *Les erreurs et les dangers du freudisme.* Presse méd. 25 févr. 1927, pp. 257-259.
58. R. Dalbiez. *Le système de Freud.* Plon. (A paraître.)
59. Y. Delage. *La psychoanalyse : le système de Freud et de son école.* Ann. biol. 1914, pp. xx-xxxvi.
60. Y. Delage. *Une psychose nouvelle : la psychoanalyse.* Merc. 1er sept. 1916, pp. 27-41.
61. Dubuyadoux. *Freud et son procédé sophistique.* Merc. 1er sept. 1922, pp. 330-355.
62. G. Dumas. *La psychologie pathologique et la psychoanalyse. Traité de psychologie*, t. 2, pp. 1020-1065. Alcan. 1924.
63. K. Dunlap. *Mysticism, freudianism and scientific psychology.* Saint-Louis, Mashby. 1920.
64. G. Dwelshauvers. *Freud et la psychanalyse.* R. de Ph. 1927, pp. 7-23, 153-167.
65. M. Emerson. *The subconscious in its relation to the conscious, preconscious and unconscious.* Psan. R. 1919, I.
66. Federn-Meng. *Das psychoanalytische Volksbuch.* Hippokrates, Stuttgart-Berlin. 1927.
67. S. Ferenczi. *Populäre Vorträge über Psychoanalyse.* Int. psan. Verl.
68. S. Ferenczi. *Bausteine zur Psychoanalyse.* 2 vol. Int. psan. Verl.
69. S. Ferenczi. *L'élasticité de la technique psychanalytique*, tr. fr. de Saussure. R. fr. Psan. 1928, pp. 224-238.
70. S. Ferenczi et O. Rank. *Entwicklungsziele der Psychoanalyse.* Neue Arb. ärztl. Psan. 1924, I.
71. H. Flournoy. *Difficultés pratiques de la psychoanalyse.* Soc. suisse de psychiatr. Berne, nov. 1923.
72. H. Flournoy. *La psychanalyse, les médecins et le public.* Genève, Forum. 1924.
73. J. C. Flügel. *A case of affective inhibition of an intellectual process.* Int. J. Psan. 1923, IV, pp. 111-117.
74. F. Gaetani, S. J. *La psicanalisi.* Civ. catt. 1. L'invasione psicanalitica. 1924, IV, pp. 499-507. 2. L'attività psichica humana secundo il Freud. 1925, I, pp. 32-43. 3. Le pregiudiziali contra la nuova teoria. 1925, I,

pp. 206-218. 4. L'inconscio 1925, II, pp. 118-129. 5. La sublimaziore. 1925, II, pp. 395-408. 6. Il metodo psicanalitico. 1925, III, pp. 204-219.
75. R. G. GORDON. *The phenomenon of abreaction*. J. Neur. Pspath. 1922, III.
76. S. HALL. *Life and confessions of a psychologist*, pp. 409-414. New-York, Appleton. 1924.
77. B. HART. *The psychology of Freud and his school*. J. ment. Sc. 1909.
78. H. v. HATTENSBERG. *Psychoanalyse* (dans BIRNBAUM. *Die psychischen Heilsmethoden*). Leipzig, Thieme. 1927.
79. I. HERMANN. *Psychoanalyse und Logik*. Int. psan. Verl. 1924.
80. I. HERMANN. *Fortschritte der Psychoanalyse 1920-1923*. Im. 1925, XI.
81. A. HESNARD. *La psychanalyse, théorie sexuelle de Freud*. Stock. 1928.
82. A. HESNARD et E. PICHON. *Aperçu historique du mouvement psychanalytique français*. R. Ps. c. 1929, nº 1, pp. 102-120.
83. E. HITSCHMANN. *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung*. 1924.
84. M. ISSERLIN. *Zur Psychanalyse*. Z. f. Kinderforsch. 1925, XXX, pp. 264-274.
85. P. JANET. *La psychoanalyse*. Rapport au Cong. int. de médecine de Londres. 1913. J. Ps. 1914, pp. 1-36, 97-130.
86. S. E. JELLIFFE. *Technics of psychoanalysis*. Nerv. ment. D. 1921.
87. S. E. JELLIFFE. Art. *Psychoanalysis*. *Encyclopedia americ*. 1922.
88. E. JONES. *Essays in applied psychoanalysis*. Int. psan. Lib. 1923.
89. E. JONES. *Papers on psycho-analysis*. Londres, Baillière. 1923.
E. JONES. *Traité théorique et pratique de psychoanalyse*. Tr. S. JANKÉLÉVITCH. Payot. 1925.
90. E. JONES. *The development of the concept of the super-ego*. (Confér. à la Soc. psan. de Paris, avril 1927). J. abn. Ps. sept.-déc. 1928, pp. 276-285.
E. JONES. *La conception du surmoi*. R. fr. Psan. 1927, nº 2, pp. 324-335.
91. C. G. JUNG. *Psychologische Typen*. Zurich, Rascher. 1912.
92. C. G. JUNG. *Versuch einer Darstellung der psychoanalytischen Theorie*. Leipzig, Deuticke. 1913.
93. C. G. JUNG. *Rapport sur la psychanalyse*. Cong. int. Londres. 1913.
94. C. G. JUNG. *Psychologie der unbewussten Prozesse*. Zurich, Rascher. 1917.
C. G. JUNG. *L'inconscient dans la vie psychique normale et anormale*. Tr. GRANDJEAN-BAYARD. Payot. 1928.
95. C. G. JUNG. *Contributions to analytical psychology*. Int. Lib. of psychology. 1928.11
96. C. G. JUNG. *Die Beziehungen zwischen dem Ich und dem Unbewussten*. Darmstadt, Reichl. 1928.
97. L. KAPLAN. *Grundzüge der Psychoanalyse*. Vienne, Deuticke. 1914.
98. L. KAPLAN. *Psychoanalytische Probleme*. Vienne, Deuticke. 1914.
99. L. KAPLAN. *Hypnotismus, Animismus und Psychoanalyse*. Vienne.

100. O. V. Kinberg. *Le freudisme comme thèse de psychologie générale.* Les Partisans. 1925.
101. N. Kostyleff. *Le mécanisme cérébral de la pensée.* Alcan. 1926.
102. N. Kostyleff. *Bechterew et Freud.* Ps. V., 1928, IV, pp. 64-68.
103. R. Laforgue. *A propos du surmoi.* R. fr. Psan. 1927.
104. R. Laforgue. *La pratique psychanalytique.* R. fr. Psan. 1928.
105. R. Laforgue et Codet. *L'influence de Charcot sur Freud.* Pr. m. 1925.
106. R. Laforgue et A. Hesnard. *Aperçu historique du mouvement psychanalytique en France.* Ev. ps. t. 1, 1925, pp. 15-26 ; t. 2, 1927, pp. 245. 247.
107. R. H. H. Lagerborg. *Om psykoanalysen och vad den vill avslöga om konst och konstnärer.* Stockholm, Bonnier. 1918.
108. J. Laumonnier. *La psychanalyse à Besançon.* Gaz. H. 6 déc. 1923.
109. J. Laumonnier. *Le freudisme. Exposé et critique.* Alcan. 1925.
110. W. Lay. *Man's unconscious conflict : a popular exposition of psychoanalysis.* Londres, Routledge.
111. W. Lay. *Man's unconscious passion.* Londres.
112. M. Levi-Bianchini. *Atti ufficiali della società psicoanalitica italiana.* Ar. di Psan. 1927, pp. 152-167.
113. M. Levi-Bianchini. *Il nucleo centrale della psicoanalisi e la presa di possesso della psicoanalisi in Italia.* Riv. sp. Fr. 1927, pp. 473-483.
114. I. Levine. *The Inconscious : an introduction to freudian psychology.* New-York, Macmillan. 1923.
115. R. Lœwenstein. *La technique psychanalytique.* R. fr. Psan. 1928, nº 2, pp. 113-134.
116. E. Lugaro. *L'inconscient en psychologie.* Sc. 1924, t. 1, pp. 93-103.
117. J. T. Mc Curdy. *Problems in dynamic psychology.* Cambridge Univ. press. 1923.
118. W. Mc Dougall. *An outline of abnormal psychology.* Londres, Methuen. 1926.
119. W. Mc Dougall. *A great advance of the freudian psychology.* J. abn. Ps. avr. 1925, pp. 43-47.
120. A. Maeder. *Sur le mouvement psycho-analytique.* An. ps. 1912.
121. A. Maeder. *De la psycho-analyse à la psychothérapie.* Enc. XXI, 1926, pp. 677-689.
122. A. Marie. *La psychoanalyse et les nouvelles méthodes de l'exploration de l'inconscient.* Flammarion. 1928.
123. E. Michaelis. *Die Menscheitsproblematik der freudschen Psychoanalyse.* Leipzig. 1925.
124. E. Mira. *El psico-analisi.* Monog. med. Barcelone, 1926. (Applications à la psychologie normale, l'histoire, la sociologie, l'orientation professionnelle, l'art, la littérature, la philosophie, la religion.)
125. T. W. Mitchell. *Psychology of the unconscious and psychoanalysis.* Proc. Soc. psychic. Res. 1918, XXX, pp. 164-173.

126. F. Mittenzwei. *Der psychoanalytische Gedanke, eine philosophisch-theoretische Kritik.* Der neue Geist Verlag, Leipzig. 1929.
127. J. S. Moore and K. Dunlap. *Consciousness, the unconscious and mysticism.* Ph. R. janv. 1928, pp. 72-74.
128. T. V. Moore, o. s. b. *Dynamic psychology* (4e partie), Londres, Lippincott. 1924.
129. E. Morselli. *La psicanalisi.* 2 vol. Turin, Bocca. 1926.
130. E. Morselli. Nombreux comptes rendus sur la psychanalyse depuis 1914 dans Quad. Ps.
131. R. Mourgue. *Un exposé récent de la psychoanalyse.* R. M. M. 1922, pp. 85-99.
132. R. Mourgue. *Les enseignements biologiques et la signification de la psychoanalyse.* Soc. méd.-psychol. 1928.
133. J. L. Mursell. *The logic of sublimation : a criticism.* J. abn. Ps. 1926, pp. 75-84.
134. C. S. Myers. *A lecture on freudian psychology.* Lanc. 19 juin 1926.
135. M. Nachmansohn. *Die wissenschaftlichen Grundlagen der Psychoanalyse Freud's.* Berlin. 1928.
136. W. L. Northbridge. *Modern theories of the unconscious.* New-York, Dutton. 1924.
137. C. P. Oberndorf. *History of the psychoanalytic movement in America.* Psan. R. 1927, pp. 281-297.
138. A. Ombredane. *La psychoanalyse et le problème de l'inconscient.* R. ph. 1922, t. 1, pp. 210-234, 443-471.
139. G. Papillault. *La bio-psychanalyse.* Nourry.
140. G. Papillault. *Critique des théories et défense des méthodes de la psychanalyse.* Pr. m. 9 mars 1929.
141. G. Papillault. *Rapports de la psychanalyse et de la morphologie humaine.* R. de Morph. 1929.
142. M. Payne. *Observations on the formation and function of the superego in normal and abnormal psychological states.* Br. J. med. Ps. 1927, pp. 73-87.
143. O. Pfister. *Die psychoanalytische Methode* (Intr. par Freud). Leipzig, Klinkhardt. 1924.
O. Pfister. *The psychoanalytic Method.* Tr. Payne (Intr. par S. Hall). Londres, Kegan Paul.
144. O. Pfister. *Psychoanalyse und Weltanschauung.* Int. psan. Verl. 1928.
145. O. Pfister. *Zur Psychologie des philosophischen Denkens.* Berne, Bircher. 1923.
146. E. Pichon. *De l'extension légitime du domaine de la psychanalyse.* Ev. ps. t. 2, 1927, pp. 217-228.
147. E. Pichon et R. Laforgue. *De quelques obstacles à la diffusion des méthodes psychanalytiques en France.* Pr. m. 1923.
148. C. Politzer. *Critique des fondements de la psychologie. I. La psychologie et la psychanalyse.* Ed. Rieder. 1928.
149. M. Prince. *A critique of psychoanalysis.* Ar. Neur. Ps. déc. 1921.
150. H. Prinzhorn. *Psychoanalyse in Wissenschaft und Leben.* Der neue

Geist Verlag, Leipzig (avec la collaboration de nombreux spécialistes).

151. H. Prinzhorn. *Les courants principaux de la psychologie allemande contemporaine*. J. Ps. 1928, pp. 828-848.
152. H. Prinzhorn. *La crise de la psychanalyse*. R. Ps. c. 1929, pp. 140-154.
153. J. J. Putnam. *A plea for the study of philosophic methods in preparation for psychoanalytic works*. J. abn. Ps. 1910-1911, pp. 249 sq.
154. J. J. Putnam. *Ueber die Bedeutung philosophischer Anschauungen und Ausbildung für die weitere Entwicklung der psychoanalytischen Bewegung*. Im. mai 1922.
155. O. Rank. *Psychan. problems*. Psan. R. 1927, pp. 1-19.
156. O. Rank. *Technik der Psychoanalyse*. Vienne, Deuticke. 1929.
157. O. Rank und Sachs. *Entwicklung und Ansprüche der Psychoanalyse*. Im. 1912, pp. 1-16.
158. T. Ribot. *La logique affective et la psychanalyse*. R. ph. 1914, t. 2, pp. 144-161.
159. W. H. R. Rivers. *Instinct and the unconscious*. Cambridge Univ. press. 1921.
W. H. R. Rivers. *L'instinct et l'inconscient*. Tr. R. Lacroze. Alcan. (Le système de Freud est étudié dans les app. I-IV, pp. 204-208).
160. W. H. R. Rivers. *Freud's concept of the censorship*. Psan. R. 1920.
161. G. Robin. *Les indications de la psychanalyse*. Gaz. H. 1927, pp. 589-593.
162. E. M. Roloff. Art. *Psychoanalyse. Lexic. des Pädagogik*. Fribourg, Herder.
163. J. Romains. *Aperçu de la psychoanalyse*. N. R. fr. 1922, pp. 5-20.
164. S. de Sanctis. *Instinct e incosciente*. Ar. it. Ps. 1927, pp. 71-93.
165. R. de Saussure. *La méthode psychanalytique*. Payot. 1922.
166. R. de Saussure. *La valeur scientifique de la méthode psychanalytique*. Enc. 1924, II, pp. 509-517.
167. R. de Saussure. *Remarques sur la technique de la psychanalyse freudienne*. Ev. ps. t. 1, 1925, pp. 37-54.
168. R. de Saussure. *Zur psychologischen Auffassung der Intelligenz*. Im. 1926, XII, pp. 238-248.
169. M. Scheler. *Wesen und Formen der Sympathie*. 1926.
M. Scheler. *Nature et formes de la sympathie*. Tr. M. Lefebvre. (Ontogénie freudienne, pp. 288-307). Payot.
170. P. Schiller. *Medizinische Psychologie*. Berlin, Springer. 1924.
171. W. Schohaus. *Die theoretischen Grundlagen und die wissenschaftstheoretische Stellung der Psychoanalyse*. Berne, Bircher. 1923.
172. J. H. Schultz. *Psychoanalyse*. Z. ang. Ps. 1908, pp. 440-495.
173. E. Seillière. *Psychologie freudienne et psychologie impérialiste*. Alcan, 1929.
174. W. Stekel. *The beloved ego*. Londres, Kegan Paul.
175. W. Stekel. *The dephts of the soul*. Londres.
176. W. Stekel. *Psychoanalysis and suggestion therapy*. Londres.

177. J. Ternus, S. J. *Eine Selbstbezeugung der Psychoanalyse*. St. Z. janv. 1929, pp. 278-293.
178. S. Tissi. *La psicanalisi*. Milan, Hœpli. 1929.
179. A. Tridon. *Psychoanalysis and behaviour*. Londres, Kegan Paul.
180. A. Tridon. *Psychoanalysis : its history, theory and practice*. Londres.
181. L. T. Troland. *The freudian psychology and psychical research*. J. abn. Ps. 1914, VIII, pp. 405-428.
182. J. Turner. *The psychology of self-consciousness*. Londres, Kegan.
183. J. H. Van der Hoop. *Character and the unconscious : a critical exposition of the psychology of Freud and Jung*. Londres, Kegan Paul.
184. V. Voloshinov. (*Le freudisme. Essai critique*). Moscou. 1927.
185. G. Wanke. *Psychoanalyse. Geschichte, Wesen, Aufgabe und Wirkung*. Halle, Marhold. 1926.
186. G. Whitehead. *An easy outline of psycho-analysis*. Londres, Jenkins. 1927.
187. F. Wittels. *Sigmund Freud : der Mann, die Lebe, die Schule*. Leipzig. 1924.
F. Wittels. *Freud : l'homme, la doctrine, l'école*. Tr. L. C. Herbert. Alcan.
188. A. Wohlgemuth. *A critical examination of psychoanalysis*. New-York, Mcmillan. 1923.
189. R. S. Woodworth. *Followers of Freud and Jung*. Nation. 1916, CIII, p. 396.
190. R. S. Woodworth. *Dynamic Psychology* (Ch. vii). New-York, Columbia Univ. press. 1928.
191. H. v. Zulliger. *Unbewusstes Seelenleben. Die Psychologie Freuds*. Stuttgart. 1924.

II. PSYCHOPATHOLOGIE

192. K. Abraham. *Klinische Beiträge zur Psychoanalyse*. Int. psan. Bib. 1921.
193. A. Adler. *Studien über Mindwertigkeit*. Vienne, Urban et Schwarzenberg. 1907.
194. A. Adler. *Ueber den nervösen Charakter*. Wiesbaden, Bergmann. 1913.
A. Adler. *Le tempérament nerveux. Éléments d'une psychologie individuelle et applications à la psychothérapie*. Tr. Roussel. Payot.
195. R. Allendy. *Un cas d'eczéma*. R. fr. Psan. 1928, nº 2, pp. 327-340.
196. R. Allendy. *Un cas d'obsession : peur de l'enfer*. R. fr. Psan. 1929, nº 2, pp. 209-227.
197. R. Allendy et R. Laforgue. *La psychanalyse et les névroses*. Payot. 1925.
198. R. Allers. *Probleme der Psychotherapie*. St. Z. avr. 1929, pp. 27-42.
199. L. Barat. *La notion de maladie mentale et les méthodes psychoanalytiques*. J. Ps. 1914, pp. 377-399.

200. C. Baudouin. *Psychanalyse de quelques troubles nerveux*. Ar. Ps. 1927, pp. 144-151.
201. O. A. R. Berkeley-Hill. *Psychoanalysis and the general práctitionner*. Ind. med. Gaz. 1923, LVIII.
202. H. Bernheim. *L'hystérie*, pp. 240-246. Doin. 1913.
203. E. Bleuler. *Lebrbuch der Psychiatrie*. Berlin, Springer. 1923.
204. M. Bonaparte. *Le cas de Mme Lefebvre*. R. fr. Psan. 1927, pp. 149-198.
205. L. Boyd Barrett. *Modern psychotherapy and our azylums*. Dublin, « Studies », mars 1924, pp. 29-34.
206. T. Burrow. *Character and the neuroses*. Psan. R. 1914, I, pp. 121-128.
207. T. Burrow. *The treatment of dementia praecox by psychoanalysis*. J. abn. Ps. 1917, pp. 326-330.
208. T. Burrow. *Some statistical results of the psychoanalytical treatment of the psychoneuroses*. Psan. R. 1917, IV, pp. 209-216.
209. T. Burrow. *Active therapy of psychoanalysis*. Psan. R. 1924, XI, pp. 28-38.
210. T. Burrow. *The need of an analytic psychiatry*. Am. J. Ins. 1927, pp. 485-492.
211. G. Bychowski (*L'importance de la psychanalyse dans les désordres mentaux*). Varsovie. 1925.
212. G. Bychowski. *Psychoanalytisches aus der psychiatrischen Abteilung*. Int. Z. Psan. 1925, III.
213. H. Claude. *La psychoanalyse dans la thérapeutique des obscssions et des impulsions*. Par. m. 21 oct. 1923.
214. H. Codet et R. Laforgue. *Le transfert*. Pr. m. 14 févr. 1925.
215. H. Codet et R. Laforgue. *Les arriérations affectives : la scizonoïa*. Ev. Ps. t. 1, 1925, pp. 102-126.
216. I. H. Coriat. *Abnormal psychology*. Londres, Kegan. 1928.
217. L. Dooley. *Analysis of a case of manic-depressive psychosis showing well marked stages*. Psan. R. 1918, V, pp. 1-46.
218. L. Dooley. *A psychoanalytic study of manic-depressive psychosis*. Psan. R. 1921, VIII, pp. 144-167.
219. F. Ellis. *The conception of narcissism*. Psan. R. 1927, pp. 129-153.
220. D. Feigenbaum. *A case of hysterical depression*. Psan. R. 1925, pp. 404-423.
221. S. Ferenczi. *Hysterie und Pathoneurosen*. Int. psan. Bib. II, pp. 135-146, 246-257.
222. S. Ferenczi. *Comment terminer les analyses*. Int. Z. Psan. 1928, I.
223. H. Flournoy. *Symbolisme en psychopathologie*. Ar. Ps. XVII, p. 187-233.
224. K. Franz. *Die psychopathische Behandlung nervösen Störungen*. Leipzig, Thieme. 1927.
225. Dr Frink. *Morbid fears and compulsions : their psychology and psychoanalytical treatment*. Londres, Kegan Paul.
226. J. Glover. *Divergent tendencies in psychotherapy*. Br. J. med. Ps. 1926, pp. 93-109.

227. B. HART. *Freud's conception of hysteria.* Brain, 1911.

228. W. HEALY. *Mental conflicts and misconduct.* Londres, Kegan Paul.

229. A. HERZBERG. *Die Heilfaktoren in der psychoanalytischen Behandlung.* Mediz. Klinik, 1928, nº 31.

230. A. HESNARD. *Les théories psychologiques et métapsychiatriques de la démence précoce.* J. Ps. 1914, pp. 37-70.

231. A. HESNARD. *Les psychoses et les frontières de la folie.* Flammarion, 1924.

232. A. HESNARD. *Intérêt de la psychanalyse pour la clinique psychiatrique française.* Ev. ps. t. 1, 1925, pp. 59-75.

233. A. HESNARD. *Psychanalyse d'un cas de psychose paranoïaque suivi de guérison.* Ev. ps. t. 1, pp. 75-101.

234. A. HESNARD. *Les applications de la psychanalyse à l'étude du mécanisme psychogénétique des psychoses délirantes chroniques.* Ev. ps. t. 2, 1927, pp. 45-74.

235. A. HESNARD. *A propos des applications de la méthode psychanalytique à la clinique psychiatrique courante.* Ann. méd. psych. LXXXV, 1927, pp. 488-507.

236. A. HESNARD. *Un cas d'obsession de l'inceste : contribution à l'étude différentielle de l'obsession et de l'impulsion.* R. fr. Psan. 1928, nº 2, pp. 305-326.

237. G. HEUYER et Mme MORGENSTEIN. *Guérison du mutisme par la psychanalyse.* Enc. XXII, 1927, nº 6, pp. 478-481.

238. E. HITSCHMANN. *Freud's Neurosenlehre.* Vienne, Deuticke. 1913.

239. P. JANET. *La médecine psychologique* (pp. 37-42). Flammarion. 1923.

240. P. JANET. *Les médications psychologiques* (t. 2, pp. 214-307). Alcan. 1919.

241. E. JONES. *Zur Psychoanalyse der Kriegsneurosen.* Vienne. 1919.

242. C. G. JUNG. *Psychologie der Dementia praecox.* Halle, Marhold. 1907.

243. C. G. JUNG. *Der Inhalt der Psychose.* Vienne, Deuticke. 1908.

244. N. KOSTYLEFF. *Freud et le traitement moral des névroses.* J. Ps. 1911, pp. 135, 246.

245. E. KRETSCHMER. *Medizinische Psychologie,* Leipzig, Thieme.
E. KRETSCHMER. *Manuel théorique et pratique de psychologie médicale.* Tr. JANKÉLÉVITCH (pp. 466-478). Payot.

246. A. KRONFELD. *Psychotherapie. Charakterlehre. Psychoanalyse. Hypnose. Psychagogik.* Berlin, Springer. 1924.

247. O. KROH. *Fehlenentwicklung des Kindes unter dem Geschichtspunkt der psychoanalytischen Schule. Handbuch der Pädagogik,* t. 2, Langensalza Betz. 1929.

248. R. LAFORGUE. *L'hystérie et la psychanalyse.* Bu. m. mars 1923, pp. 29-31.

249. R. LAFORGUE. *La pratique psychanalytique.* R. fr. Psan. 1928, nº 2, pp. 239-304.

250. R. LAFORGUE et R. ALLENDY. *La psychanalyse et les névroses.* Payot. 1924.

251. R. Laforgue et G. Parcheminey. *Conflits psychiques et troubles organiques.* Ev. ps. t. 2, 1927, pp. 28-44.
252. R. Laforgue et E. Pichon. *Sur quelques réactions sociales d'ordre paranévrotique.* Actes Cg. intern. Ps. appliquée. Paris, 1929. Ps. V. 35, rue Boissy-d'Anglas, oct. 1930.
253. J. Laumonnier. *La psychanalyse et le traitement des névroses.* Bu. Th. sept. 1922 à oct. 1923.
254. J. Laumonnier. *Les incertitudes de la psychanalyse.* Monde méd., nov. à déc. 1923.
255. A. Lestchinski. *Les états nerveux et leurs traitements.* Alcan. 1926.
256. Liertz. *Die Psychoneurosen.* Munich, Kösel. 1928.
257. R. Lœwenstein. *Le transfert affectif.* Ev. ps. t. 2, 1927, pp. 75-90.
258. A. S. Lorand. *A horse phobia.* Psan. R. 1927, pp. 172-188.
259. A. Maeder. *La langue d'un aliéné : un cas de glossolalie.* Ar. Ps. 1910, pp. 208-216.
260. A. Maeder. *Psychologische Studien an Dementia praecox Kranken.* Jhrb. Psan. 1910.
261. A. Minkowski. *Recherches sur le rôle des complexes dans les manifestations morbides des aliénés.* Enc. avr.-mai 1922.
262. A. Minkowski. *De la rêverie morbide au délire d'influence.* Ev. ps. t. 2, 1927.
263. L. E. Mira. *Un cas senzill de psicanalisi.* Anals de cienc. méd. 1921, p. 407, Barcelone.
264. T. W. Mitchell. *Problems in psychopathology.* Londres, Kegan Paul.
265. T. W. Mitchell. *The psychology of medicine.* Londres, Methuen.
266. V. Monakov et R. Mourgue. *Introduction biologique à l'étude de la neurologie et de la psychopathologie* (pp. 248-253). Alcan. 1929.
267. Muralt. *Les névroses de guerre et la psychanalyse.* Ar. suisses Neur. 1920, VII, 2.
268. Muralt. *Un pseudo-prophète.* Zurich. 1923.
269. C. P. Oberndorf. *Psychiatry and psychoanalysis.* Am. J. Psychiat. 1926, pp. 605-614.
270. C. Odier. *A propos d'un cas de contracture hystérique.* Ar. Ps. 1914.
271. C. Odier. *Curiosité morbide.* Ar. Ps. 1928, pp. 76-92.
272. E. Peillaube. *La thérapeutique du Dr Freud ou la psychoanalyse.* R. de Ph. 1922, pp. 337-360.
273. H. Piéron. *Une adaptation biologique du freudisme aux psychonévroses de guerre.* J. Ps. 1921, pp. 65-76 (Analyse de 159).
274. O. Rank. *Le traumatisme de la naissance.* Tr. de l'allem. Payot. 1928.
275. E. Régis et A. Hesnard. *La psychoanalyse des névroses et des psychoses.* Alcan. 1922. (Nouvelle éd. 1929, revue par Hesnard en respectant le texte de Régis).
276. J. Rickmann. *Alcoholism and psychoanalysis.* Br. J. Inebr. 1925.
277. W. H. R. Rivers. *Mind and medicine.* Manchester univ. press. 1919.
278. P. Schilder. *Medizinische Psychologie.* Berlin, Springer. 1924.

279. P. Schilder. *Entwurf einer Psychologie auf psychoanalytische Grund, lage*. Int. psan. Verl. 1925.
280. W. Stekel. *Nervöse Angstzustände und ihre Behandlung*, 1924.
281. W. Stekel. *Störungen des Trieb und Affektlebens*. 10 vol. Vienne, Urban et Schwartzenberg.
282. W. Stekel. *Onanie und Homosexualität*. Berlin. 1923.
283. M. Treves. *La psicoanalisi nella epilessia*. Riv. sp. Fr. 1927, pp. 483-498.
284. E. Weiss. *Psichiatria e psicoanalisi*. Riv. sp. Fr. 1927, pp. 442-472.
285. A. Wohlgemuth. *The synthesis of an anxiety neurosis*. Br. J. med. Ps. 1925, pp. 92-105.

III. INSTINCT SEXUEL. LIBIDO

En raison du rôle donné par Freud à la sexualité, presque tous les articles de la bibliographie se rapportent à cette section.

286. A. Adler. *Das Problem der Homosexualität*. Munich, Bernhardt 1912.
287. R. Allendy. *Le complexe d'Œdipe*. Esprit nouveau. 1924.
288. R. Assagioli. *Transformazione e sublimazione delle energie sessuali*. Riv. Ps. 1911, nº 3.
289. C. Baudouin. *Der Kastrationscomplex beim Kinde*. Z. psan. Pd. 1925, I.
290. S. Bell. *A preliminary study on the emotions of love between the sexes*. Am. J. Ps. 1902.
291. E. G. P. Bonsfield. *Freud's complex of the overestimation of the male*. Psan. R. 1925, XII.
292. G. Bose. *Sex in psychoanalysis*. Ind. J. Ps. 1927, II, pp. 107-126.
293. T. Burrow. *The origin of the incest-awe*. Psan. R. 1918, V, pp. 243-254.
294. R. Codet et R. Laforgue. *La sexualité dans les névroses*. Ev. ps. t. 1, 1925, pp. 55-57.
295. I. H. Coriat. *The sadism of Oscar Wilde's Salome*. Psan. R. 1913, pp. 257-260.
296. I. H. Coriat. *A note on the sexual symbolism of the cretan snake goddess*. Psan. R. 1917, IV, pp. 367-368.
297. I. H. Coriat. *Hermaphroditic dreams*. Psan. R. 1917, IV, pp. 388-392.
298. I. H. Coriat. *The oral erotic components of stammering*. Int. J. Psan. 1926, VII, p. 124.
299. Delgado. *Der Liebensreiz der Augen*. Im. 1921.
300. F. P. Farrow. *On the psychological importance of blows and taps in early infancy*. Psan. R. 1927, pp. 445-457.
301. S. Ferenczi. *Zur Psychoanalyse von sexual Gewohnheiten*. Int. psan. Verl.
302. W. J. Fielding. *Sanity in sex*. Londres, Kegan Paul.

303. M. J. Fritz. *Die freudian libido as an incomplete cycle of reflexes.* Ps. R. 1927, pp. 133-134.
304. R. G. Gardon. *An examination of the freudian theory of sex.* J. Neur. Pspath. 1922, III.
305. J. H. Hadfield, J. Glover, A. F. Shand. *The conception of sexuality.* Br. J. med. Ps. 1921, pp. 161-211.
306. A. Hesnard. *L'individu et le sexe, psychologie du narcissisme.* Stock. 1927.
306[2]. A. Hesnard, *Psychologie homosexuelle.* Stock. 1930.
307. S. D. House. *A psychosexual inventory.* Psan. R. 1927, pp. 134-172.
308. E. Jones. *The classification of the instincts.* Proc. of the VIIth intern. Cong. of Psychol. Oxford, pp. 226-231.
309. E. Jones. *Die erste Entwicklung der weiblichen Sexualität.* Z. psan. Päd. 1928, I.
310. N. Kostyleff. *Contribution à l'étude du sentiment amoureux.* R. ph. 1914, t. 1, pp. 506-526.
311. N. Kostyleff. *Sur la formation du complexe érotique dans les sentiments amoureux.* R. ph. 1915, t. 1, pp. 159-179.
312. L. M. Koetscher. *Das Erwachsen des Geschlechtsbewusstseins und seine Anomalien.* Wiesbaden, Bergmann. 1912.
313. P. L. Ladame. *Névrose et sexualité.* Enc. janv. 1913.
314. J. Laumonnier. *Le pansexualisme de Freud.* Gaz. H. 19 mars 1914.
315. M. Levi-Bianchini. *La simbolisation sessuale nel sogno mistico e profano.* Ar. di Psan. 1925.
316. L. Lœwenfeld. *Sexualleben und Nervenleiden.* (Freud a exposé son système dans l'un des chap.). Wiesbaden, Bergmann. 1900.
317. L. Lœwenfeld. *Homosexualität und Strafgesetz.* Wiesbaden, Bergmann. 1911.
318. L. Lœwenfeld. *Ueber die sexuelle Konstitution und andere Sexual probleme.* 1912.
319. W. Mc Dougall. *The Œdipus complex : an attempt to estimate its role and importance.* Ar. Neur. Ps. 1926, pp. 151-172.
320. A. Moll. *Das sexualleben des Kindes.* Berlin. 1909.
321. C. Moxon. *Freud's death instinct and Rank's Libido theorie.* Psan. R. 1926, pp. 294-303.
322. O. Pfister. *Freud's Libidotheorie verglichen mit der Eroslehre Platos.* Int. Z. Psan. 1921.
323. O. Rank. *Ein Beitrag zum Narcissismus.* Jhrb. psan. Frsch. 1911, 1.
324. O. Rank. *Sexualität und Schuldgefühl.* Int. psan. Verl.
325. O. Rank. *The genesis of natality.* Psan. R. 1926, pp. 129-144.
326. J. Sadger. *Ueber Nachtwandeln und Mondssucht.* Vienne, Deuticke. 1914.
327. J. Sadger. *Haut- Schleimhaut- und Muskelerotik.* Vienne. 1914.
328. J. Sadger. *Die Lehre von den geschlechtsverirrungen auf psychoanalytischer Grundlage.* 1921.
329. R. M. T. de Saussure. *Le complexe de Jocaste.* Z. Psan. 1920, VI, pp. 118-122.

330. W. STEKEL. *Masken der Homosexualität.* ZBl. Psan. 1912, pp. 367-371.
331. W. STEKEL. *Zur Psychologie und Therapie des Fetichismus.* Z. Bl. Psan. 1914, pp. 113-120, 237-269.
332. P. VOIVENEL. *La chasteté perverse.* La Renaissance du livre. 1928.
333. M. WULFF. *Beiträge zur infantilen Sexualität.* ZBl. Psan. 1911, pp. 6-17.
334. E. WULFFEN. *Der Sexualverbrecher.* Berlin, Langenscheidt. 1910.

IV. LES RÊVES ET LES ACTES MANQUÉS

335. R. ALLENDY. *Les rêves et leur interprétation psychanalytique.* Alcan. 1926.
336. R. ALLENDY. *Les présages du point de vue psychanalytique.* Ev. ps. t. 2, 1927, pp. 229-244.
337. C. BAUDOUIN. *Symbolisme de quelques rêves. Autopsychanalyse.* Ar. Ps. 1917, pp. 133-142.
338. G. BERGUER. *Note sur le langage des rêves.* Ar. Ps. 1914, pp. 213-215.
339. N. B. BOND. *The psychology of waking.* J. abn. Ps. 1929, pp. 226-230.
340. P. BOVET. *Un rêve expliqué.* Ar. Ps. 1913.
341. A. A. BRILL. *Freudstheory of witz.* J. abn. Ps. 1912.
342. W. BROWN. *Freud's theory of dreams.* Lanc. 1913.
343. H. W CARR. *The philosophical aspect of Freud's theory of dream interpretation.* Mind, 1914, pp. 321-334.
344. H. CLAUDE et DE SAUSSURE. *De l'organisation inconsciente des souvenirs.* Enc. juin 1924.
345. I. H. CORIAT. *The meaning of dreams.* Londres, Heinemann. 1916.
346. I. H. CORIAT. *Dreams and the Samson myth.* Int. Z. ärzt. Psan. 1914, II, pp. 460-462.
347. R. DALBIEZ. *L'analyse des rêves.* Vie int. 1928, pp. 134-144.
348. Y. DELAGE. *La théorie du rêve de Freud.* Bu. I. ps. 1916, pp. 117-133.
349. Y. DELAGE. *Le rêve. Etude psychologique, philosophique et littéraire,* t. 1, pp. 512-533. Lhomme. 1920.
350. A. DELMAS. *Critique de la théorie des actes manqués.* J. Ps. 1923, pp. 579-584.
351. R. F. FORTUNE. *The psychology of dreaming.* Aust. J. Ps. 1926, pp. 119-140.
352. G. H. GREEN. *The problem of the terror-dream.* Psyche. 1924.
353. G. H. GREEN. *The terror-dream.* Londres, Kegan Paul.
354. M. HALBWACHS. *Le rêve et les images-souvenirs.* R. Ph. 1923, t. 1, pp. 57-97.
355. H. HENNING. *Der Traum : ein assoziativer Kurzschluss.* Wiesbaden, Bergmann. 1914.
356. C. G. JUNG. *Analyse des rêves.* Ann. ps. 1909, pp. 160-167.

357. J. Kollarits. *Observations de psychologie quotidienne.* Ar. Ps. 1915, pp. 225-247.
358. J. Kollarits. *Contribution à l'étude des rêves.* Ar. Ps. 1914, pp. 248-276.
359. N. Kostyleff, *Freud et le problème des rêves.* R. ph., 1911, t. 2, pp. 491-522.
360. Laforgue, Allendy, Pichon, de Saussure. *La psychanalyse et le rêve.* Maloine.
361. H. T. Lowell. *Dreams.* Monograph series of the australasian ass. 1923, nos 1-2. Sydney.
362. A. Maeder. *Ueber das Traumproblem.* Vienne. 1910.
363. A. Maeder. *Contribution à la psychopathologie de la vie quotidienne.* Ar. Ps. 1906.
364. E. Pichon et R. Laforgue. *Le rêve et la psychanalyse* (Cf. b 360). Maloine. 1926.
365. W. H. R. Rivers. *Conflict and dream.* Int. Lib. Psychol. 1923.
366. S. de Sanctis. *I metodi onirologici.* Riv. Ps. 1920.
367. Société de psychiatrie. *La théorie des actes manqués.* J. Ps. 1923, pp. 579-589.
368. W. Stekel. *Die Sprache des Traumes* (Psychanalyse de 594 rêves). Wiesbaden, Bergmann. 1911.
369. S. A. Tannenbaum. *The psychology of accidents and symptomatic actions.* New-York. 1924.
370. R. Traugott. *Der Traum.* Wurtzbourg, Kabitzsch. 1913.
371. J. Turner. *The dream on the anxiety hypothesis.* Londres, Kegan Paul.
372. J. Turner. *Human psychology as seen through the dream.* Londres.
373. J. Varendonck. *The psychology of day dreams.* Londres, Allen et Unwin. 1921.
374. N. Vaschide. *Le sommeil et les rêves*, livre II, ch. 4. Flammarion. 1911.
375. F. Walleczeck. *Warum traumt man?* Ar. gs. Ps. 1928, pp. 257-356 (sp. pp. 267-270).
376. E. M. Weyer. *The new art of interpreting dreams.* (*Freudian theory*). Forum, 1922, XLV, nº 5.
377. R. Willoughby. *An adaptive aspect of dreams.* J. abn. Ps. 1919, pp. 104-107.

V. PÉDAGOGIE. HYGIÈNE MENTALE.

378. A. Adler et C. Furtmüller. *Heilen und Bilden. Grundzüge der Erziehungskunst für Aerzte und Pädagogen.* Munich. 1922.
379. A. Aichhorn. *Verwahrloste Jugend. Die Psychoanalyse in der Fürsorgeerziehung.* Int. psan. Verl. 1929.
380. C. Baudouin. *Freud et la psychanalyse éducative.* Ed. du loup, 1922.
381. C. Baudouin. *La psychagogie : éducation de la volonté, suggestion,*

psychanalyse. Actes Cg. intern. Ps. comparée. Paris 1929. Ps. V. 35, rue Boissy-d'Anglas. Oct. 1930.

382. C. Baudouin et A. Letschinski. *La discipline intérieure.* Neuchâtel, Forum. 1924.

383. C. J. Fehr. *Sexualpädagogik und erster Biologieunterricht.* Z. pd. Ps. 1929, pp. 144-153.

384. S. Bernfeld. *Psychologie des Säuglings.* Vienne. Springer. 1925.

385. S. Bernfeld. *Die heutige Psychologie der Pubertät.* Int. psan. Verl. 1927.

386. P. Bjerre. *Comment l'âme guérit.* Genève. 1925.

387. E. Bœhn. *Une enfant menteuse.* Z. psan. Pd. oct., 1927.

388. L. Borr. *Moderne Psychanalyse. Katholische Beichte und Pädagogik.* Kempten, Kösel. 1923.

389. P. Bovet, *La psychoanalyse et l'éducation.* Lausanne, Payot. 1920.

390. L. Cellérier. *Psychanalyse et éducation.* Ed. 1923, pp. 3-18.

391. F. Cibarelli. *Pedagogia e psicoanalisi.* Bibl. psican. Teramo.

392. Classen, Wilhelm. *Studien zur Sexualpsychologie und-pädagogik der Gegenwart.* Langensalza, Beyer, 1928.

393. Congrès de Breslau. L'application de la psychanalyse à l'enfance. Z. pd. Ps. 1913, p. 636.

394. I. H. Coriat. *The psychoanalytic approach to education.* Prog. Educat. 1926, XIII, pp. 210-214.

395. C. Durand-Pallot. *La cure d'âme moderne et ses bases religieuses et scientifiques.* Fischbacher. 1910.

396. T. Erismann. *Die gegenwärtigen Richtungen in der Psychologie und ihre Bedeutung für die Pädagogik. Handb. der Pädag.* t. 2, p. 102. Langensalza, Betz. 1928.

397. E. Evans. *The problem of the nervous child* (Introd. de C. G. Jung). Londres, Routledge. 1928.

398. S. Ferenczi. *Freud's importance for the mental hygiene movement.* Ment. H. 1924, pp. 285-293.

399. E. Ferrière. *Le progrès spirituel.* Genève, Forum. 1927.

400. J. C. Flügel. *Freudian mechanismus or factors in moral development.* Br. J. Ps. 1917, VIII, pp- 477-509.

401. F. W. Förster. *Psychoanalytische Pädagogik.* Oesterr. Rundschau Band, 35, Heft 2.

402. A. Freud (fille de S. Freud). *Einführung in die Technik der Kinderanalyse.* Int. psan. Verl. 1927. (Analyse substantielle R. fr. Psan. 1928, nº 2, pp. 362-368.)

403. A. Freud. *Zur Theorie der Kinderanalyse.* Int. Z. Psan. 1928, nº 2.

404. C. Furtmüller. *Die Psychoanalyse und die Ethik.* Munich. 1912. (Théorie éducative d'Adler.)

405. G. Göbel. *Psychoanalytisches über Spiel und Phantasie des Kindes.* Z. pd. Ps. 1929, pp. 460-467.

406. G. H. Green. *Psycho-analysis in the classroom.* New-York, Putnam. 1926.

407. F. Haberlin. *Psychoanalyse und Erziehung*. Int. Z. ärzt. Psan. 1914, nº 3.
408. S. D. House. *Educational Psychiatry* (Théories d'Adler). J. abn. Ps. 1928, pp. 94-100.
409. E. Jones. *La jalousie*. R. fr. Psan. nº 2, pp. 228-242.
410. E. Jones. *Psychoanalysis and education*. J. ed. Ps. 1910, pp. 497-520.
411. *Journal psychanalytique d'une petite fille* (avec lettre élogieuse de Freud). Tr. C. Malraux. Gallimard. 1928.
412. C. G. Jung. *Ueber Psychoanalyse beim Kinde*. Cong. intern. Pédologie, 1911, t. 2, pp. 332-343. (Discussion, t. 1, pp. 49-50.) Bruxelles, Misch et Thron.
413. C. G. Jung. *Ueber Konflikte der kindlichen Seele*. Vienne, Deuticke.
414. C. G. Jung. *Ueber die Energetik der Seele und andere psychologische Abhandlungen* (Rêve, instinct, inconscient, croyance aux esprits). Zurich, Rascher. 1928.
415. C. G. Jung. *Analytical psychology and education* (dans b 95, pp. 313-382).
416. C. G. Jung. *The significance of the unconscious in individual education* (dans b 95, pp. 383-402).
417. R. Laforgue et E. Pichon. *Le psychisme infantile et la psychanalyse*. R. fr. de Péd. 1926.
418. J. de la Vaissière S. J. *Psychologie pédagogique*, pp. 31-34. Beauchesne.
419. W. Lay. *The child's unconscious mind*. Londres, Routledge.
420. J. Lindworski S. J. *Die Psychoanalyse eine neue Erziehungsmethode ?* St. Z. 1915, pp. 269-287.
421. J. Lindworski S. J. *Psychoanalyse und caritative Erziehung*. Caritas, nº 9, Fribourg-en-Brisgau. 1924.
422. B. Low. *The unconscious in action*. Londres, Univ. press. 1928.
423. A. Maeder. *Guérison et évolution dans la vie de l'âme*. Zurich, Rascher. 1918.
424. A. Maeder. *Die Richtung im Seelensleben*. Zurich, Rascher. 1928.
425. J. F. Makey. *The symbolic process and its integration in children*, Int. Lib. Psychol. Londres.
426. H. v. Müller. *Psychanalyse und Pädagogik. Zur Kritik der psychanalytischen Theorie*. Z. pd. Ps. 1917, pp. 177-198, 263-286, 363-375.
427. J. L. Mursell. *The logic of sublimation, a criticism*. J. abn. Ps. 1926, pp. 75-84.
428. H. Nohl. *Pädagogische Menschenkunde. Handb. der Pädag*. t. 2, p. 51-75 (sp. 66-71). Langensalza, Betz. 1928.
429. R. A. Pfeifer. *Aüsserungen infantil-erotischer Triebe im Spiele*. Im. 1917.
430. O. Pfister. *Analytische Seelsorge*. Gœttingue. 1927.
431. O. Pfister. *Eine Warnung vor irrtümlicher Beurteilung der Jugendpsychoanalyse* (Réponse à b 393). Ar. gs. Ps. 1913, p. 327.

432. O. PFISTER. *Was bietet die Psychanalyse dem Erzieher?* Leipzig. Klinkhardt.

O. PFISTER. *La psychanalyse au service de l'éducateur.* Tr. P. BOVET. Berne, Kircher.

433. O. PFISTER. *Die Psychanalyse im Dienste der Erziehung.* Nouvelle éd. remaniée de b 432.

434. O. PFISTER. *Die Behandlung schwer erziehbarer und abnormer Kinder.* Berne. 1920.

435. O. PFISTER. *Die Liebe des Kindes und ihre Fehlenentwicklungen.* Berne. 1922.

436. O. PFISTER (Autobiographie). *Die Pädagogik in Selbstdarstellungen.* t. 2. Leipzig, Meiner. 1927.

437. J. PUTNAM. *The relation of character formation to psychotherapy.* J. abn. Ps. juill. 1909.

438. C. L. RAHN. *Psychoanalytic concepts and reeducation.* Ps. R. 1918, pp. 411-421.

439. J. RALPH. *Connais-toi par la psychanalyse.* Tr. de l'anglais par S. JANKÉLÉVITCH. Payot. 1924.

440. J. RUTTMANN. *Die Methoden der pädagogischen Psychologie,* passim. Halle, Marhold. 1930.

441. H. SACHS. *Die Bedeutung der Psychoanalyse auf die Geisteswissenschaften,* 1913.

442. S. DE SANCTIS. *Neuropsichiatria infantile,* passim. Rome. 1925.

443. E. SCHNEIDER. *Sur la psychologie d'un polisson.* Z. psan. Pd. oct. 1927.

444. S. SPIELREIN. *Beiträge zur Kenntniss der kindlichen Seele.* ZBl. Psan. 1912, pp. 57-72.

445. W. STERN. *Die Anwendung der Psychoanalyse auf Kindheit.* Z. ang. Ps. 1914, pp. 71-91.

446. W. STERN. *Die Jugendkunde als Kulturforderung,* 1916.

447. W. STERN. *Psychologie der frühen Kindheit.* Leipzig, Quelle et Meyer. 1923.

448. W. STERN. *Psychologie der frühen Kindheit und Psychoanalyse.* Z. pd. Ps. 1923, pp. 281-296.

449. W. STERN. *Psychologisches und Jugendkundliches von 1ten Kong. f. Sexualwiss.* Z. pd. Ps. 1927, pp. 96-104.

450. CL. u. W. STERN. *Kritik einer freudischen Psychoanalyse.* Z. ang. Ps. 1914, pp. 92-101.

451. A. TAMM. *Trois cas d'enfants voleurs.* Z. psan. Pd. oct. 1927.

452. E. URBANTSCHITSCH. *Psychoanalyse, ihre Bedeutung und ihr Einfluss auf Jugenderziehung, Kinderaufklärung, Berufs-und Liebeswahl.* Vienne. 1924.

453. F. WATTS. *Abnormal psychology and education* (3e partie). Appleton. 1924.

454. F. WITTELS. *Die Befreiung des Kindes.* Stuttgart. 1927.

455. H. ZULLIGER. *La guérison d'un vantard.* Z. psan. Pd. oct. 1927.

456. H. ZULLIGER. *Les écoles nouvelles et la psychanalyse.* Die neue Erz. 1928, pp. 100-109. (Tr. de l'allem. R. fr. Psan. 1928, pp. 740-750.)

VI. BIOGRAPHIES. ESTHÉTIQUE

457. ABEL. *Ueber den Gegensinn der Urworte.* Jhrb. psan. Frsch. 1910.
458. K. ABRAHAM. *Giovanni Segantini.* Vienne, Deuticke. 1911.
459. F. ALEXANDER. *Der neurotische Charakter in der Psychopathologie und in der Litteratur.* Z. psan. Pd. 1928.
460. L. H. ALLEN. *Repression in Hamlet.* Aust. J. Ps. 1925, pp. 52-66.
461. L. H. ALLEN. *The hypnosis scene in the Tempest.* Aust. J. Ps. 1926, pp. 110-118.
462. F. Z. ANDERSON. *Psychopathological glimpses of some biblical characters.* Psan. R. 1927, pp. 56-70.
463. W. BARDAS. *Zur Problematik der Musik.* Im. V, nos 5-6.
464. C. BAUDOUIN. *Le symbolisme chez Verhaeren.* Genève. 1924.
465. C. BAUDOUIN. *La psychanalyse de l'art, prémisses d'une esthétique nouvelle.* R. Gen. 1926.
466. C. BAUDOUIN. *Carl Spitteler et l'épopée de l'âme ; essai sur la pensée philosophique d'un poète.* Foi et vie, Paris, 1926.
467. C. BAUDOUIN. *Von Pestalozzi zu Tolstoï.* Z. psan. Pd. 1927.
468. C. BAUDOUIN. *L'inconscient dans la contemplation esthétique.* Ar. Ps. 1929, pp. 55-75.
469. C. BAUDOUIN. *Psychanalyse de l'art.* Alcan. 1929.
470. C. BERGUER. *Quelques traits de la vie de Jésus au point de vue psychologique et psychanalytique.* Genève, Atar. 1920.
471. O. A. R. BERKELEY-BILL. *A short study of the life and character of Mohamed.* Int. J. Psan. 1921.
472. A. M. BODKIN. *The redevance of psychoanalysis to art criticism.* Br. J. Ps. 1924, pp. 174-183.
473. H. BÜHLER. *Niels Lyns.* Im. 1912, no 4.
474. CHANDLER. *Tragic effect in Sophocles analysed according to the freudian method.* Harvard University press.
475. I. H. CORIAT. *The hysteria of Lady Macbeth.* New-York, Moffat Yard. 1912.
476. I. H. CORIAT. *Die Psychoanalyse der Lady Macbeth.* ZBI. Psan. 1914, pp. 384-400.
477. Y. DELAGE. *Le rêve dans la littérature moderne.* R. ph. 1916, t. 1, pp. 209-274.
478. L. DOOLEY. *Psychoanalytic studies of genius.* Am. J. Ps. 1916, pp. 363-417.
479. L. DOOLEY. *Psychoanalysis of Charlotte Brontë as a type of the woman genius.* Am. J. Ps. 1920, pp. 221-272.
480. C. J. DUCASSE. *What has beauty to do with art?* J. Ph. XXV, pp. 181-185.
481. C. J. DUCASSE. *Is art the imaginative expression of a wish?* Ph. R. 1928, pp. 360-372.

482. F. G. Duff. *A psychoanalytical study of a phantasy of Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.* Br. J. med. Ps. 1925, pp. 345-353.
483. S. Ferenczi. *Gulliver-phantasien.* Int. Z. Psan. 1927, pp. 379-396.
484. S. Ferenczi. *Anatole France as analytiker.* ZBI. Psan. août 1911, pp. 461-467.
485. S. Ferenczi. *De la psychologie de Lotze.* Im. 1913, nº 2.
486. Frois-Wittmann. *Considérations psychanalytiques sur l'art moderne.* R. fr. Psan. 1929, nº 2, pp. 355-393.
487. P. Germain. *La musique et la psychanalyse.* R. fr. Psan. 1928, pp. 751-792.
488. P. L. Goitein. *A new approach to an analysis of « Mary Rose ».* Br. J. med. Ps. 1926, pp. 178-208.
489. P. L. Goitein. *The lady of the sea.* Psan. R. 1927, pp. 375-419.
490. M. Graf. *R. Wagner im « Fliegenden Holländer ».* Schr. ang. SK. 1911.
491. M. Graf. *R. Wagner und das dramatische Schaffen.* Oesterr. Rundschau, 1906, nº 2.
492. F. Hackländer. *Zur Psychologie des Dichters.* Z. psan. Pd. 1927. nº 10.
493. J. Harnick. *Dostojeskis Njetosbka Neswanowa.* Im. 1913, nº 5.
494. I. Hermann. *Beiträge zur Psychogenese der zeichnerischen Begabung,* Im. 1922, pp. 54-66.
495. I. Hermann. *G. T. Fechner. Eine psychoanalytische Studie über individuelle Bedingheiten wissenschaftlicher Ideen.* Int. psan. Verl. 1925.
496. I. Hermann. *Zwei Ueberlieferungen aus Pascals Kinderjahren.* Im. 1925.
497. I. Hermann. *Die Begabung im Lichte der Psychanalyse.* Z. psan. Pd. 1926.
498. I. Hermann. *Ch. Darwin.* Im. 1927.
499. O. Hinrischsen. *Sexualität und Dichtung.* Wiesbaden, Bergmann. 1912.
500. E. Hitschmann. *Contribution à la psychanalyse du Misanthrope de Molière.* Im. 1929, heft 1.
501. E. Hitschmann. *Ein Gespent aus der Kindheit Knut Hamsuns.* Int. psan. Verl.
502. L. Jekel. *Der Wendepunkt im Leben Napoleons I.* Im. 1914.
Le tournant décisif de la vie de Napoléon. Tr. A. Ratisbonne. R. fr. Psan. 1929, nº 2, pp. 272-354.
503. S. E. Jelliffe and L. Bruik. *Psychoanalysis and the drama.* Nerv. ment. D. 1922.
504. S. E. Jelliffe and L. Bruik. *Women characters in R. Wagner.* Washington. 1924.
505. E. Jones. *The Œdipus complex as an explanation of Hamlet's mystery.* Am. J. Ps. 1919, pp. 72-113.
506. L. Kaplan. *Zur Psychologie des Tragischen.* Im. 1912, nº 2.

507. L. Klages. *The science of character*. Tr. W. H. Johnston. passim. Londres, Allen. 1929.
508. N. Kostyleff. *Recherches sur le mécanisme de l'imagination créatrice*. R. ph. 1913, t. 1, pp. 274-288; t. 2, pp. 225-251.
509. C. Ladame. *Guy de Maupassant*. Lausanne. 1919.
510. R. Laforgue. *Etude sur J.-J. Rousseau*. R. fr. Psan. 1927, nº 2. pp. 370-402.
511. G. Lauer. *Das Wesen des Traumes in der Beurteilung der talmudischen und rabbinischen Litteratur*. Int. Z. ärzt. Psan. 1913.
512. R. de la Vaissière. *Paradoxe sur le freudisme poétique*. Nouvelles littéraires, 6 avr. 1929.
513. F. Lefèvre. *Les matinées du hêtre rouge* (Ch. iv, pp. 169-177). Flammarion. 1929.
514. R. Lenormand. *Le mangeur de rêves*. Th. de l'Odéon.
515. R. Lenormand. *L'homme et ses fantômes*. Th. de l'Odéon.
516. J. H. Lloyd. *The so-called Œdipus complex in Hamlet*. J. am. med Ass. 13 mai 1911. Chicago.
517. J. Lomer. *Ignatius von Loyola, vom Erotiker zum Heiligen*. Leipzig. Barth. 1913.
518. L. Lœwenfeld. *Ueber die geniale Geistestätigkeit mit besonderer Berücksichtigung des Genius für bildende Künste*. Wiesbaden, Bergmann.
519. G. Mazzini. *Il Bambino nell'arte. Infanzia e psicanalisi*. Rass. St. ps. 1929, pp. 468-473.
520. R. Müller-Freienfels. *Psychologie der Kunst*. 2 vol. Leipzig, Teubner.
521. J. Neufeld. *Dostojeski-Skizze zu einer Psychoanalyse*. Int. psan. Verl.
522. E. O'Neill. *Strange interlude*. New-York, Boni et Liveright. 1928.
523. N. Ossipow. *Tolstoi's Kindheitserinnerungen. Ein Beitrag zur Freud's Libidotheorie*. Int. psan. Verl
524. J. Pérès. *La psychoanalyse et une nouvelle critique des formes supérieures de l'idéalité*. R. ph. 1917, t. 2, pp. 265-282.
525. O. Pfister. *Die Enstehung der Künstlerischen Inspiration*. Im. 1913. nº 5.
526. O. Pfister. *Wahrheit und Schönheit in der Psychoanalyse*. Leipzig. Klinkhardt.
527. O. Pfister. *Der psychologische und biologische Untergrund des Expressionismus*. Berne, Bircher.
528. O. Rank. *Die Matrone von Ephesus. Eine Deutungsversuch der Fabel der treulosen Witwe*. Int. Z. ärztl. Psan. I, pp. 50-60.
529. O. Rank. *Der Künstler und andere Beiträge zur Psychoanalyse des dichterischen Schaffens*. Vienne, Deuticke. 1907.
530. O. Rank. *Traum und Dichtung* (Inséré dans la 4e éd. de F 5, 1914). Tr. fr. F 5, pp. 455-508.
531. O. Rank. *Zu Baudelaire Inzestcomplex*. ZBl. Psan. I, pp. 275 sq.

532. O. Rank. *Der Inzestmotiv in Dichtung und Sage*. Vienne, Deuticke. 1912.
533. O. Rank. *Die Nackteit in Sage und Dichtung*. Im. 1913, nos 3-4.
534. T. Reik. *La toute-puissance des pensées chez A. Schnitzler*. Im. 1913, no 3.
535. T. Reik. *Zwei Traüme Flauberts*. Zbl. Psan. 1912, p. 223.
536. A. Robitsek. *Die Analyse von Egmonts Traum*. Jhrb. psan. Frsch. 1910.
537. G. Rudler. *Introduction à l' « Adolphe » de B. Constant*. Manchester. 1919.
538. H Sachs. *Karl Spitteler*. Im. 1913, no 1.
539. H. Sachs. *Die Motivsgestältung bei Schnitzler*.
540. H. Sachs. *Homers jüngster Enkel*. Im. 1914, no 1.
541. J. Sadger. *Friedrich Hebbel*. Vienne, Deuticke. 1920.
542. R. de Saussure. *A propos d'un disciple d'释Unternäher*. Ar. Ps. 1919, pp. 297-308.
543. J. Segond. *L'esthétique du sentiment* (ch. viii). Boivin. 1929.
544. E. F. Sharpe. *Francis Thompson, a psychoanalytical study*. Br. J. med. Ps. 1925, pp. 329-344.
545. A. Sperber. *Von Dantes unbewussten Seelenleben*. Im. 1914, no 3.
546. W. Stekel. *Dichtung und Neurose. Bausteine zur Psychologie des Künstlers und Kunstwerkes*. Wiesbaden, Bergmann. 1911.
547. W. Stekel. *Die Traüme der Dichter*. Wiesbaden, Bergmann. 1912.
548. W. Stekel. *Traum Benvenuto Cellinis*, ZBI. Psan. 1914, p. 322.
549. Stocker. *Essai psychanalytique sur la « Cruche cassée »*. Enc. 1903.
550. E. V. Sydow. *Primitive Kunst und Psychoanalyse*. Int. Psan. Verl.
551. A. Thibaudet. *Réflexions sur la littérature. Psychanalyse et critique*. N. R. fr. 1921, pp. 467-481.
552. J. M. Thurborn. *Art and the unconscious : a psychological approach to a problem of philosophy*. Londres, Kegan.
553. S. Tissi. *La psicanalisi con saggi di analisi psichica su drammi di Sirandelli, Ibsen, Shakespeare, Tolstoï e Shaw*. Milan, Hœpli. 1929.
554. Vinchon. *L'art et la folie*. Stock.
555. J. Vodoz. *Roland. Un symbole*. Champion. 1920.
556. J. Vodoz. *La fée aux miettes. Essai sur le rôle du subconscient dans l'œuvre de Charles Nodier*. Champion.
557. A. v. Winterstein. *Der Ursprung der Tragödie. Ein psychoanalytischer Beitrag zur Geschichte des griechischen Theaters*. Int. psan. Verl.
558. E. Wulffen. *Shakespeares Hamlet. Ein Sexualproblem*. Berlin, 1913.

VII. PSYCHOLOGIE COLLECTIVE ET RELIGIEUSE

559. K. Abraham. *Traum und Mythus*. Schr. ang. Sk. heft 4, 1909.
560. K. Abraham. *Amenhotep IV*. Im. 1912, no 4.

561. K. Abraham. *Einige Bemerkungen über den Mutterkultus und die Symbolik in der Individual- und Völkerpsychologie.* ZBI. Psan. I, pp. 549-550.
562. R. Allers. *Schweizerische Rundschau*, heft 1-2, 1929.
563. O. A. R. Berkeley-Hill. *The « color question » from a psychoanalytical standpoint.* Psan. 4. 1924, XII.
564. W. Boyd-Barrett. *Psycho-analysis and christian morality.* Month, 1921, t. I, pp. 97-110.
565. T. Burrow. *Psychanalysis and society.* J. abn. Ps. 1912, VII.
566. T. Burrow. *The psychanalyst and the community.* J. am. med. A. 1914, LXII.
567. T. Burrow. *The group method of analysis.* Psan. R. 1927, XIV, pp. 268-280.
568. C. Clemens. *Die Anwendungen der Psychoanalyse auf Mythologie und Religionsgeschichte.* Ar. gs. Ps. 1928, pp. 1-128.
569. M. A. Cochet. *Psychoanalyse et mysticisme.* R. de Ph. 1920, t. 1, pp. 539-562.
570. H. Deutsch. *Ueber Zufriedenheit, Glück und Extase.* Int. Z. Psan. 1927.
571. T. D. Eliot. *The use of psychoanalytical classification in the analysis of social behavior : identification.* J. abn. Ps. 1927, pp. 67-81.
572. H. Flournoy. *Civa androgyne. Contribution à l'étude psychanalytique des principaux symboles et attributs d'une divinité hindoue.* Ar. Ps. 1923, pp. 235-254.
573. J. C. Flower. *An approach to the psychology of religion.* New-York, Harcourt and C°. 1927.
574. J. C. Flügel. *The psychoanalytic study of the family.* Int. psan. Lib. Londres.
575. J. C. Flügel. *The family. Social aspects of psychoanalysis.* Londres, Williams and Norgate. 1924.
576. J. C. Flügel. *Sexual and social sentiments.* Br. J. med. Ps. 1927, pp. 169-176.
577. L. E. Hinsie. *Psychoanalysis and Heaven.* Psan. R. 1926, pp. 145-172, 323-338, 444-460.
578. Hœrnle. *Freud's psychoanalytic theory of tabous of the dead.* Austr. J. Ps. 1925, pp. 241 sq.
579. E. Jones. *Der Alptraum in seiner Beziehung zu gewissen Formen des mittelalterichen Aberglaubens.* Vienne, Deuticke. 1912.
580. E. Jones. *Eine psychoanalytische Studie über den Heiligen Geist.* Im. IX, pp. 58 sq.
581. C. G. Jung. *Wandlungen und Symbole der Libido.* Vienne, Deuticke. 1911.
582. A. H. Kamiat. *A psychology of asceticism.* J. abn. Ps. 1929, pp. 223-231.
583. A. H. Lehmann. *Das religionspsychologische Problem Zinzendorfs.* Z. RPs. V, pp. 327-336.
584. E. F. Lorenz. *Das Titanenmotiv in der allgemeinen Mythologie.* Im. 1913.

585. E. MOLNAR. *Une nouvelle méthode en psychologie religieuse.* Ar. Ps. XV, pp. 354-374.
586. M. F. MOREL. *Essai sur l'introversion mystique.* Genève, Kündig. 1918.
587. C. MÜLLER-BRAUNSCHWEIG. *Das Verhältnis der Psychoanalyse zur Ethik, Religion und Seelsorge.* Schwerin, Bahn. 1927.
588. O. PFISTER. *Zur Psychologie des hysterischen Madonnenkultus.* ZBl. Psan. I, pp. 30-37.
589. O. PFISTER. *Hysterie und Mystik bei Margarethe Ebner, 1291-1351.* ZBl. Psan. I, pp. 468-485.
590. O. PFISTER. *Hat Zinzendorf die Frömmigkeit sexusalisiert?* Z. RPs. V, pp. 59-60.
591. O. PFISTER. *Die Frömmigkeit des Gr. L. v. Zinzendorf.* Schr. ang. SK. 1910.
592. O. PFISTER. *La psychanalyse dans la cure d'âme religieuse.* Tr. MALAN. Berne, Bircher.
593. O. PFISTER. *Religiosität und Hysterie.* Int. psan. Verl. 1928.
594. E. PICHON. *Position du problème de l'adaptation entre les sociétés et les psychismes exceptionnels.* R. fr. Psan. 1928, nº 1, pp. 135-170.
595. O. RANK. *Die Lohengrinsage.* Schr. ang. SK. 1911.
596. O. RANK. *Völker psychologische Parallelen zu den infantilen Sexualtheorien.* ZBl. Psan. 1912, pp. 372-382, 425-437.
597. O. RANK. *Psychoanalytische Vorträge zur Mythenforschung.* Vienne, 1923.
598. O. RANK. *Der Mythus von der Geburt der Helden. Versuch einer psychologischen Mythenbedeutung.* Schr. ang. SK. 1912.
599. T. REIK. *Probleme der Religionspsychologie. Das Ritual.* Int. psan. Verl. 2e éd. augm.
600. T. REIK. *Der eigene und der fremde Gott.* Int. psan. Verl.
601. T. REIK. *Dogma und Zwangsideen.*
T. REIK. *Dogme et idées obsessionnelles.* R. fr. Psan. 1927, nº 4, pp. 647-676.
602. A. RUNESTAM. *Psychoanalyse und Christentum.* Gütersloh, Bertelsmann. 1928.
603. H. SACHS. *Gemeinsame Tagtraüme.* Int. Z. Psan. 1920.
604. W. L. SCHRŒDER. *Psychoanalysis and religion.* Londres, Lindsey press. 1926.
605. W. L. SCHRŒDER. *Erotogenese der Religion.* Z. RPs. VI, pp. 59-65.
606. W. L. SCHRŒDER. *Outline for a study of the erotogenesis of religion.* Z. RPs. V, p. 394.
607. H. SILBERER. *Probleme der Mystik und ihrer Symbolik.* 1914.
H. SILBERER. *Problems of mysticism and its symbolism.* Londres, Kegan Paul. 1924.
608. W. A. WHITE. *Primitive mentality and the racial unconscious.* Am. J. Ins. 1925, pp. 663-672.
609. VAN DER WOLK. *Das Irtithson der alten Inder.* Im. 1921, pp. 387-423.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

CHAPITRE II

LA MÉTAPSYCHOLOGIE DE FREUD

§ 1. — Préliminaires.

§ 2. — Les principes d'activité.

§ 3. — Structure de l'appareil psychique.

§ 4. — Données de métapsychologie collective.

CHAPITRE III

APPLICATIONS DE LA PSYCHANALYSE

§ 1. — Pédagogie psychanalytique.

§ 2. — Esthétique.

§ 3. — Biographies.

CHAPITRE IV

CRITIQUE PSYCHOLOGIQUE DU FREUDISME

§ 1. — Thèses et hypothèses chez Freud.

§ 2. — La théorie psychologique.

§ 3. — La métapsychologie est-elle théorie psychologique?

BIBLIOGRAPHIE PSYCHANALYTIQUE

CE CAHIER I DU VOLUME VIII DES « ARCHIVES DE PHILOSOPHIE » A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 30 OCTOBRE MCMXXX PAR FIRMIN-DIDOT AU MESNIL, POUR GABRIEL BEAUCHESNE A PARIS.